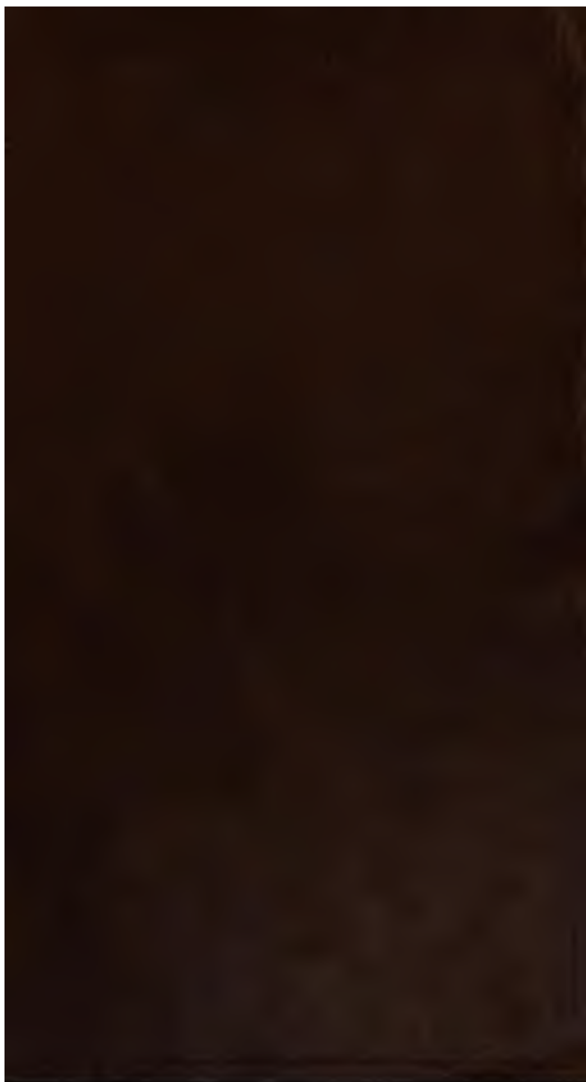
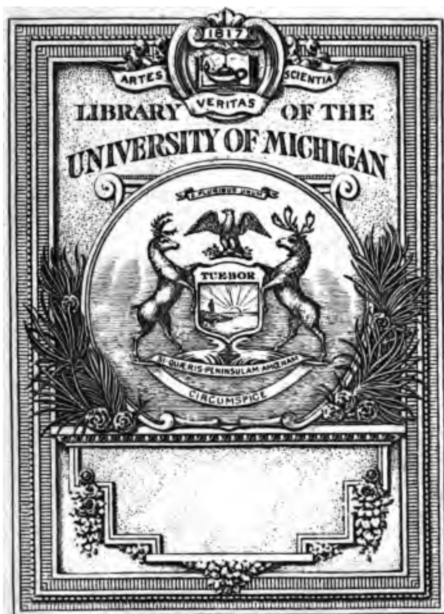
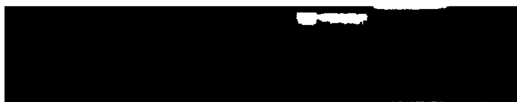



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

899

par Jean-André Perreau

INED n° 3522



LE ROI VOYAGEUR.





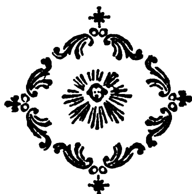
LE ROI VOYAGEUR,

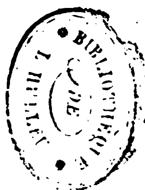
OU

EXAMEN

Des abus de l'Administration de la Lydie.

PREMIERE PARTIE.





A LONDRES,

Chez T. P. CADEL, dans le Strand.

M. DCC. LXXXV.

1785

.P45

adressé à Paris le 15 janvier 1844



PRÉFACE.

FEU M. Van-Duren, mon intime ami, ancien Professeur en toutes les sciences divines & humaines, de la très-célebre Université de Louvain, me montra un jour en causant dans sa bibliotheque, un livre écrit, me dit-il, en mauvais latin, mais qui, autant qu'il avoit eu la patience d'en déchiffrer quelques lignes, lui paroissoit contenir quelques détails assez curieux. Je le priai de me céder ce livre; ce qu'il fit volontiers, car il n'en pouvoit supporter le mauvais latin. M. Van-Duren avoit élevé cette langue à son plus haut degré de perfection dans des harangues qui sont, avec les Auteurs du siecle d'Auguste, l'objet de l'admiration de Louvain & de l'univers.

En ouvrant le manuscrit, je vis

d'abord qu'il étoit traduit du grec en latin, par un Auteur du douzieme ſiecle, & qu'il renfermoit l'hiſtoire des voyages d'un Roi de Lydie dans l'intérieur de ſes Etats, & *incognito*.

Le plan de l'Ouvrage me plut: comme je ne ſuis ni ſi habile, ni conſéquemment ſi difficile en latin que l'étoit feu mon intime ami M. Van-Duren, j'eus le courage non-ſeulement de le lire juſqu'au bout, mais encore de le traduire, & c'eſt cette traduction que j'offre au Public. Je dois avertir que j'ai très-largement uſé des droits que s'arrogent communément les Traducteurs, ſurtout quand ils ſont aſſez heureux pour avoir affaire, comme moi, à des Originaux que perſonne ne connoît. J'ai ajouté, retranché, & ſouvent même, pour éviter les difficultés, j'ai tout ſimplement paſſé ce que je n'entendois pas. Je me ſuis auſſi permis de m'éloigner de la vénérable antiquité, quand j'ai vu

qu'autrement il me ſeroit très-difficile de me faire comprendre. Il m'a paru bien néceſſaire de prévenir ſur cette liberté le reproche que les Savans ſeroient en droit de me faire, & de les aſſurer que mon Auteur n'eſt point coupable de ce délit; il a religieuſement obſervé de reſpecter, dans les moindres détails, tout ce qui tient, je ne dis pas ſeulement aux loix, uſages, coutumes, &c. mais encore à de ſimples dénominations qu'il a même conſervées en pur Lydien. Il eſt probable que l'Auteur Grec qu'il traduiſoit, lui avoit donné l'exemple de ce reſpect, exemple que je n'ai pu ſuivre, par la raiſon que mon but étant de tirer quelque choſe d'utile de ce livre, il étoit indiſpenſable pour cela de me faire lire & comprendre. Telle eſt ma juſtification. Je prie tous ceux dont les connoiſſances auſſi ſûres que profondes remontent pluſieurs ſiecles au-delà du ſiége de Troye, de vouloir

bien se la répéter, s'ils ne dédaignent pas de parcourir un ouvrage présenté sous une forme un peu rajeunie. Voilà pour les anciens. Je dois encore prévenir les modernes, avec lesquels il n'est souvent pas plus facile de traiter, que dans les fréquentes occasions que j'ai eues de mettre en scene des gens du peuple, je n'ai pas jugé à propos de les faire parler un langage qui fût absolument le leur pour l'expression; je me suis borné à leur en donner un simple & naturel. J'ai cru qu'une illusion plus parfaite auroit été achetée par beaucoup d'ennui & de fatigue.

Comme Auteur, Traducteur & Lecteur, je n'aime pas les longues Préfaces. Je finis donc; l'Ouvrage dira le reste.

LE



LE ROI VOYAGEUR.



PREMIERE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

Qu'on ne peut se dispenser de lire.

LE Roi *Melès* entroit dans sa vingt-cinquieme année quand il monta sur le Trône de Lydie : jusques-là son éducation avoit été fort négligée : ses instituteurs s'étoient bornés à lui apprendre l'étiquette de la Cour pour former son esprit ; & pour former son cœur, quelques principes tels que ceux-ci : qu'un Roi ne doit connoître

d'autre Loi que ſa volonté, qu'avec des Edits & des Ordonnanees il n'y avoit de difficultés à rien. Ce Prince étoit né avec un grand fond de raiſon & de droiture, l'amour de l'ordre & de la vérité étoit la premiere des heureuſes diſpoſitions qu'il avoit reçues de la Providence. Souvent il lui arrivoit de douter de la juſteſſe des principes établis, & de croire que l'inſtruction qu'il avoit reçue pourroit bien n'être pas tout-à-fait la vraie. Il n'avoit négligé aucun des moyens propres à s'en procurer une meilleure, mais c'étoit-là le difficile: tout ce qui l'entouroit avoit à-peu-près le même langage, & ſes Miniſtres l'aſſuroient que tout alloit à merveille. Iſmin, dit-il un jour à un jeune Seigneur compagnon de ſon enfance, avec lequel il s'étoit lié d'une étroite amitié, j'ai peine à croire que les affaires aillent auſſi bien que le diſent mes Secrétaires d'Etat, je le vois à l'incertitude de leurs principes. L'un veut la paix, l'autre propoſe la guerre, celui-ci imagine un nouveau projet de Finances, celui-là ſoutient qu'il faut s'en tenir à ce qui a été imaginé, & doubler l'impoſition ſans rien changer à la forme; cependant les repréſentans des Provinces m'adreſſent de bien triſtes haran-

gues, & quoi que puiſſent en dire mes courtiſans, qui ſoutiennent que ce ne ſont que des lieux communs auxquels ils ont recours pour avoir quelque choſe à dire & faire du pathétique, je ne ſaurois me perſuader que mes peuples ſoient heureux ſous le régime d'une Adminiſtration dont la marche eſt ſi incertaine : mais où trouver la vérité ? Qui m'éclairera ?

Être des Êtres, ſource éternelle de lumiere & de juſtice, unique Créateur, ordonnateur & conſervateur de tout ce qui ſe meut & reſpire, s'écrie avec transport le bon Prince, aurois-tu abandonné les Nations & leurs Rois aux vains ſyſtêmes du caprice & du haſard ! Non, non, il n'eſt rien d'arbitraire ; tout eſt ſoumis à des loix éternelles & immuables ; l'adminiſtration des Empires doit auſſi faire partie de l'ordre univerſel que j'admire. Mais ce n'eſt pas aſſez, ajoute le ſenſible Monarque en verſant un torrent de larmes, de m'avoir donné un cœur ami du bien, daigne éclairer mon intelligence pour le connoître, ce n'eſt qu'à cette condition que je puis regarder comme un bienfait de ta providence le rang dans lequel tu m'as placé. » Seigneur, reprit le jeune Confident » en mêlant ſes larmes à celles du Prince,

» je ne vois pour Votre Majeſté qu'un
» moyen de s'inſtruire & de connoître la
» vérité, c'eſt de parcourir ſes Etats, en
» obſervant l'*incognito* le plus ſcrupuleux.
» Si vous les viſitiez en Souverain, il eſt
» très-sûr que ce ſeroit ne pas ſortir de
» votre Palais; vous ne trouveriez à votre
» paſſage que des fêtes & des gens heureux;
» aſſurément cela ne vous apprendroit rien.
» Il faut que vos Peuples ignorent que vous
» êtes au milieu d'eux & que vos Miniſtres
» même ne s'en doutent pas. « Ce projet me ravit, reprit vivement le Roi, le Ciel ſenſible à ma priere te l'a ſans doute inſpiré; tu m'accompagneras, cher Iſmin, tu ſeras le ſeul. Il me ſera très-facile de trouver un prétexte de voyage chez quelque Nation étrangere, chez les Indiens, par exemple; le deſir de voir de près un peuple qui, depuis tant de ſiecles a ſu ſe conſerver une ſi haute réputation de ſageſſe, eſt un prétexte ſuffiſant pour écarter tous les ſoupçons. Oui, je vais dès cet inſtant même annoncer mon voyage chez les Nations de l'Inde les plus reculées.

En effet, le Roi à peine arrivé dans la ſalle du Conſeil, déclara que malgré l'uſage qui ne permettoit gueres aux Rois de Lydie

de sortir de leurs Etats, il ne pouvoit vaincre le desir d'aller admirer les beaux établissemens de *Zoroastre*, de *Brama*, & de *Vishnou*. On conçoit bien que cela parut fort étrange, & que du moment où cette nouvelle se fut répandue, on ne parla pas d'autre chose dans tous les Cafés de Sardes. Comme les Lydiens étoient très-plaisans, on fit beaucoup de pointes sur le projet, sur Brama & Vishnou : le Mercure de Lydie (car le Mercure est d'une institution plus ancienne & plus universelle qu'on ne le croit communément) n'entretint plus ses Abonnés que du Voyage du Roi, présenté sous toutes les formes possibles de Charades, d'Enigmes & de Logogryphes; le tout se termina heureusement par une Ode sublime que tout le monde admira sans y rien comprendre. Les Courtisans n'avoient fait ni vers ni prose, mais chacun d'eux avoit bien sérieusement songé à ses affaires, c'est-à-dire, aux moyens d'intriguer pour se faire nommer du Voyage. Les Dames avoient déjà désigné ceux qui auroient l'honneur d'accompagner Sa Majesté, quand au moment de donner ses derniers ordres, le Roi déclara que son intention étoit de voyager comme un simple particulier, suivi du seul

Iſmin. Tous les demandeurs ſe retirerent très-mécontens & l'on trouva beaucoup de défauts à Iſmin.

Le jour fixé pour le départ étant arrivé, le Monarque pour mieux cacher ſes deſſeins, accorda aux plus grands Seigneurs de ſa Cour la permiſſion de l'accompagner juſqu'aux frontieres de Perſe. Dieu ſait les fêtes qu'il trouva ſur ſon chemin, les cris de Vive le Roi, & tout ce qu'imaginerent Meſſieurs les Satrapes ou Intendans des Provinces qu'il traverſa, comme on lui faiſoit obſerver la joie & l'aiſance du Peuple, la beauté des routes, la riche culture des terres qui les avoiſinoient, & les ſuperbes illuminations des Hôtels-de-Ville. Peu s'en fallut, obſerve l'Auteur de cette Hiſtoire, que le Prince ne crût que tout alloit réellement auſſi-bien que le diſoient ſes Miniſtres, & qu'il ne revînt fort content de ſa premiere ſortie; mais le bon génie qui veilloit ſur l'Empire, lui ſuggéra que peut-être il verroit différemment en y regardant de plus près, & Iſmin fut de l'avis du bon génie; ce qui fit que le Prince perſiſta dans ſa réſolution. Bientôt il touche aux frontieres des Perſes, & congédie ſa Cour. (1)

CHAPITRE II.

Excellentes dispositions du Prince. Premiere rencontre.

Nos deux Voyageurs s'avancerent de quelques parasanges dans la Perse, & se hâterent de rentrer en Lydie, suivis de deux valets étrangers dont ils n'étoient pas connus. Le Roi Melès avoit pris le nom de *Psammis*, & Ismin celui d'*Arsace;* ils se dirent Négocians Perses qui voyageoient en Lydie pour affaires de commerce, & personne ne les reconnut, quoiqu'ils fussent revenus sur leurs pas. » Me voilà libre, & » tout-à-fait à mon aise, dit le Prince à son » cher Ismin; la vérité, cette fois n'a qu'à » se montrer, il n'y a plus personne entre » elle & moi. « Seigneur, répond Ismin, je préviens Votre Majesté qu'elle pourra bien quelquefois se présenter sous une forme un peu dure; j'espere que vous voudrez bien alors oublier que vous êtes Roi, & loin de la repousser, l'accueillir comme un simple particulier. Il y a bien aussi quelque chose à réformer dans votre maintien dont la majesté pourroit nous trahir. Il faut

à vos volontés dans les cho
ſimples. Les Rois n'ont pas tro
de la réſiſtance; & parfois l'
pourroit vous faire ſortir du r
allons jouer. Je réponds de mo
le Prince; le ſigne le plus léger
où je viendrois à m'oublier,
m'avertir. A ces mots leur co
fut interrompue par l'approche
char emporté par ſix chevaux
précédé de deux gardes à che
ſoient à peine aux mieux in
temps de ſe ranger. Le Roi n'e
de ſe jetter de côté, en deman
quel pouvoit être ce Seigneur q
avoir des affaires ſi preſſées.
qu'il ne l'avoit jamais vu, quan
qui étoit près d'eux, leur dit
Meſſieurs, il faut que vous ſoye
gers, puiſque vous ne connoiſſ
ſeigneur l'Intendant. Il retou
Capitale, d'où il n'eſt ſorti qu
commander les belles fêtes qu
nées au Roi à ſon paſſage. A
fêtes, continue le payſan qui é
cauſeur, vous pouvez en avoir
reſtes, à en juger par la route que



encore s'attendre à trouver des obſtacles à vos volontés dans les choſes les plus ſimples. Les Rois n'ont pas trop l'habitude de la réſiſtance; & parfois l'impatience pourroit vous faire ſortir du rôle que nous allons jouer. Je réponds de moi, reprend le Prince; le ſigne le plus léger, dans le cas où je viendrois à m'oublier, ſuffira pour m'avertir. A ces mots leur converſation fut interrompue par l'approche ſubite d'un char emporté par ſix chevaux fougueux, & précédé de deux gardes à cheval qui laiſſoient à peine aux mieux intentionnés le temps de ſe ranger. Le Roi n'eut que celui de ſe jetter de côté, en demandant à Iſmin quel pouvoit être ce Seigneur qui paroiſſoit avoir des affaires ſi preſſées. Iſmin juroit qu'il ne l'avoit jamais vu, quand un payſan qui étoit près d'eux, leur dit : En vérité, Meſſieurs, il faut que vous ſoyez des étrangers, puiſque vous ne connoiſſez pas Monſeigneur l'Intendant. Il retourne dans la Capitale, d'où il n'eſt ſorti que pour venir commander les belles fêtes que l'on a données au Roi à ſon paſſage. A propos de fêtes, continue le payſan qui étoit un peu cauſeur, vous pouvez en avoir vu quelques reſtes, à en juger par la route que vous tenez,

Il faut convenir qu'il n'y avoit rien de si beau; mais, malgré tout cela, si je pouvois parler au Roi comme je vous parle, je vous assure bien que je ne lui conseillerois pas de s'en rapporter à tout ce brillant-là pour juger du bonheur de ses sujets. Nous allons payer tout ce que son passage a coûté, indépendamment de la perte de temps qu'il nous a causée, des dépenses que nous avons été obligés de faire pour nos gens & nos chevaux; car il a fallu tout voiturer, & sa suite, & la suite de sa suite. Je crois que ce que l'on donnera pour dédommagement passera, comme d'ordinaire, par tant de mains, qu'il ne nous en arriverà pas grand' chose. Êtes-vous de ces environs, lui dit Ismin?... Oui, Monsieur, je n'ai plus que deux petites lieues à faire pour être chez moi : ma Ferme est derriere ce hameau que vous voyez là-bas sur la côte. Comme voilà le jour qui baisse, je n'imagine pas que vous puissiez aller plus loin aujourd'hui; il n'y a près de nous qu'un mauvais cabaret où vous seriez fort mal pour y passer la nuit; je vous offre, Mrs., de vous reposer chez moi; vous verrez la petite famille, & le plaisir avec lequel nous seront reçus..... Volontiers, mon ami, répond le Roi. Doublons donc

un peu le pas, ajouta le payſan, car la nuit vient plutôt que je ne l'attendois.



CHAPITRE III.

On verra que les gens les plus ſimples cauſent fort bien de leurs affaires.

ÇA, ma femme, dit l'honnête Fermier en arrivant, un bon ſouper; fais de ton mieux. Ces Meſſieurs, autant que je puis m'y connoître, ſont deux Négocians Perſes, je les ai invités à paſſer la nuit ici. Après quelques queſtions auxquelles le Pere de famille répondit très-ſuccinctement, on ſe mit à table. Iſmin rioit intérieurement de l'embarras du maintien du Roi, qui à force de vouloir paroître naturel, ceſſoit de l'être, quoiqu'il eût ſouvent vu ſes Comédiens ordinaires repréſenter des Rois à table chez des Payſans. Mettez-vous à votre aiſe, Monſieur, lui diſoit ſouvent le maître de la maiſon, vous êtes ſûrement accoutumé à une meilleure chere, mais je vous aſſure que vous n'auriez été réçu nulle part d'auſſi bon cœur, & que vous auriez été plus mal au cabaret voiſin.... Le Prince ne demandoit

pas mieux que de répondre par un compliment ; mais le défaut d'usage fit, comme il est aisé de l'imaginer, qu'il ne put jamais le trouver, & ce fut Ismin qui s'en chargea. As-tu vu le Roi, dit enfin la femme qui n'attendoit que le moment de placer une question ? Pas trop bien, répond le Fermier, on ne nous a jamais permis d'approcher, cependant je l'ai assez vu pour le reconnoître si je me trouvois sur son passage. Ces derniers mots n'embarrasserent pas peu le Prince & firent rougir Ismin ; personne heureusement ne s'apperçut de leur trouble. Eh bien ! continue la femme, tout cela étoit donc bien superbe ?... Oh ! magnifique. Il faut avouer que Monseigneur l'Intendant a bien du talent pour les fêtes. Sans mes deux chevaux que ces Messieurs de la Cour ont menés un peu vîte, & qui ne reviendront sûrement pas de l'honneur qu'on leur a fait, je serois assez content de mon voyage. Et que disoit-on du Roi, reprit la femme ? — Beaucoup de bien, qu'il s'occupoit sans cesse des moyens de rendre ses peuples heureux ; qu'il alloit voyager dans la Perse & dans l'Inde tout exprès pour prendre de ces pays-là, ce qu'il croiroit utile ici. C'est toujours une bonne intention, quoique je pense moi,

qu'il feroit mieux, sans aller si loin, de parcourir son Royaume. N'êtes-vous pas de cet avis-là, Messieurs? Oui assurément, répond le Prince un peu étourdi de la question. Il trouveroit à chaque pas de meilleures leçons que celles que pourroient lui donner les Perses & les Indiens... Pour ma part, je vous assure que je lui en dirois de bonnes. Oui, & que lui diriez-vous donc? La femme fit un signe pour contenir son mari qu'elle connoissoit pour aimer à parler, & souvent un peu librement; mais le signe n'opéra rien que de lui faire hausser la voix, & après avoir observé que ce qu'il avoit à dire ne pouvoit blesser personne, il continua ainsi. Oh! voici donc, Messieurs, comme je parlerois au Roi. Seigneur, il n'est pas si difficile de régner qu'on veut bien le faire entendre. Il me semble, répond le Monarque, que ce que vous avancez là pour commencer n'est pas facile à démontrer. J'éprouve... je crois, ajouta-t-il vivement en se reprenant, que le Souverain le plus instruit est souvent très-embarrassé. — Eh! non, Monsieur, il n'a qu'à laisser chacun faire ses affaires & ne pas s'en mêler.... Qu'entendez-vous par laisser chacun faire ses affaires? — Mais cela, je crois, se com-

prend assez facilement; c'est de ne rien ordonner ni défendre à qui que ce soit, même pour son propre intérêt; de laisser chacun aller où il voudra, passer là où il lui plaira; en un mot, faire tout ce que bon lui semblera sans nuire à autrui. Voilà déja, comme vous voyez, un grand travail de moins, celui des Edits & des Ordonnances; travail qui, comme me l'a dit souvent un de mes parens qui écrivoit dans les bureaux d'un Ministre, emporte la plus grande partie d'un temps qu'on pourroit mieux employer. Il me semble, dit Ismin, que si tout le monde jouissoit de cette liberté, il pourroit en résulter de grands inconvéniens. Aucun, je vous assure, il en résulteroit, au contraire, que tout iroit mieux, parce qu'il n'est point d'homme qui ne sache mieux ce qu'il a à faire pour son propre intérêt, que ne le savent le Roi, les Ministres & même Monseigneur l'Intendant. On brouille tout en voulant conduire les affaires des autres, & l'on ne fait pas les siennes. Il me semble encore avec mon petit sens, qu'il faut bien compter la justice pour quelque chose. Or, la justice veut que je sois absolument libre... Mais jusqu'à un certain point, repond le Prince, à qui les principes du bon paysan

paroiſſoient un peu dangereux.... Non, Monſieur, je le répete. Libre, abſolument & ſans aucune reſtriction; on ne peut pas être libre à demi, & c'eſt ne pas l'être du tout que de ne l'être qu'en partie. Mais je vois bien qu'il n'y a que le mot qui vous fait peine, je vais vous l'expliquer. Je crois moi, ſans être un grand Docteur, que la perſonne d'un homme ne doit rien à celle d'un autre homme, à moins qu'il ne ſe ſoit, dans le principe, engagé volontairement. Tout homme eſt donc maître de ſa perſonne; conſéquemment il l'eſt auſſi de toutes ſes facultés, de ſes talens, de ſon induſtrie, car la perſonne n'eſt compoſée que de tout cela, ſans quoi elle ne ſeroit rien; il eſt encore maître conſéquemment de ce qu'il a acquis par l'uſage de ſes facultés & de ſes talens & de ſon travail, ſans bleſſer le droit égal d'autrui. Voilà la vérité & l'ordre que le Roi doit reſpecter lui-même tout le premier, parce qu'il n'eſt Roi que pour le maintenir; s'il fait donc lui ou ſes Miniſtres des Loix de fantaiſie, contraires à cette grande Loi de reſpect pour la propriété, Loi que je crois tout auſſi ancienne que le monde, je dis qu'avec les meilleures intentions il eſt dans l'erreur, & qu'il

font mal pour lui & pour les autres. Je dis mal pour lui-même, car ſon intérêt tient de près à celui de tout le monde. Voilà ce que dit la terre, que ces Meſſieurs qui conſeillent les Rois feroient bien quelquefois de conſulter; elle leur parleroit une langue qu'ils ſeroient bien étonnés d'entendre. Tenez, Meſſieurs, par exemple, voilà une de ſes ſentences : qu'elle ne rend qu'en proportion de ce qu'on lui donne. Le Roi avec toute ſa puiſſance auroit beau lui commander par un Edit de rendre hors de cette proportion-là, elle n'en feroit rien je vous aſſure. Si donc par quelque opération de ces Meſſieurs qui ordonnent tout, il arrive que je ſois forcé de rendre moins à ma terre en avances, elle n'en aura pas le démenti, elle me rendra moins en récoltes, & ſi je continue ainſi, elle ſe changera en landes & en friches, & bientôt il n'y aura plus rien ni pour le propriétaire, ni pour moi, ni pour le Souverain. Demain quand vous partirez d'ici, vous pourrez remarquer à votre gauche une cinquantaine d'arpents, dont la culture ne reſſemble pas à tout ce qui eſt autour: cela vous inſtruira mieux que tout ce que je pourrois vous dire; car quoique le ter-

rein soit également bon, faute d'avances je n'ai pu le cultiver comme le reste. J'avois éprouvé de grandes pertes en bestiaux ; pour réparer ces pertes & soutenir le même état de culture, il falloit vendre mes productions à un plus haut prix. Je fis une petite spéculation de commerce toute simple ; c'étoit d'envoyer mes récoltes chercher dans d'autres Provinces ou chez l'étranger, ce plus de valeur qu'elles ne pouvoient obtenir ici où régnoit l'abondance, où l'aisance & la concurrence de mes voisins qui n'avoient pas éprouvé mes pertes, avoient établi un prix médiocre. Au moment où tout étoit arrangé pour mes envois, on saisit mes productions, on me force de les rapporter au marché voisin, & on ajoute à ce traitement une petite ordonnance arbitraire qui m'oblige à payer les frais des procès-verbaux & de saisie qui m'avoient presque ruiné. Delà il est tout naturellement arrivé que j'ai laissé cinquante arpents sans culture faute de moyens de les cultiver. Vous pouvez juger par-là, Messieurs, du profit qu'il y a pour tout le monde à gêner la liberté ; & si en étendant ce petit principe-là on n'arriveroit pas à ce que l'on paroît tant craindre, à la famine. Je crois que

obliger à vendre vos récoltes ici, dans un temps où il n'y avoit point de diſette à craindre; mais il me ſemble que dans le cas contraire où les denrées de premiere néceſſité auroient été plus rares, on auroit agi avec ſageſſe & juſtice de vous défendre d'exporter vos récoltes. Vous venez de prononcer là un mot ſacré, celui de juſtice, Monſieur, reprend le Fermier, prenez garde qu'il ne peut jamais être juſte de diſpoſer ainſi du bien d'autrui. Ces denrées pour être de premiere néceſſité n'en ſont pas moins à moi : elles ſont le fruit de mes avances & de mon travail. Eh! qui voudra donc enſémencer & courir les riſques de l'attente des fruits, s'il eſt permis au premier venu de ſaiſir la récolte, d'en diſpoſer à ſon gré, d'en taxer le prix, & de fixer le lieu où je dois vendre ? N'eſt-il pas évident d'ailleurs, pour répondre à toutes ces vaines inquiétudes dont on ſe plaît tant à entretenir le peuple, que dans les temps de cherté, je trouverai plus commode de vendre à ma porte à un prix bon & certain, que de prendre ce moment-là pour exporter mes récoltes, & aller chercher ailleurs un prix incertain

& moindre, peut-être, avec beaucoup de travaux, de frais & de risques? Je me hâterai donc de vendre; 1°. parce que la terre qui attend la rentrée de ses avances me presse; 2°. parce que je saurai bien que dans l'état absolu de liberté (ce que nous supposons) la production viendra chercher son prix là où le besoin l'appellera, & que la concurrence aura bientôt fait d'établir un prix moindre que celui où je pourrois vendre dans le tems où je serois seul. Vous voyez donc que, quelque cupidité que l'on me suppose, je suis forcé par mon propre intérêt d'ouvrir mes greniers, & qu'il n'y a point d'ordonnance qui puisse me le commander aussi sûrement & aussi promptement. C'est le monopole, ou le défaut de liberté, ou le privilege exclusif qui amene la disette & la cherté; l'abondance & le bon prix sont les effets nécessaires de la liberté! C'est le bon prix qui soutient l'agriculture, qui distribue des salaires, c'est lui encore qui fait que le peuple ne crie point. Voyez les Provinces où les denrées sont sans valeur, bientôt elles finissent par n'avoir plus ni argent ni récoltes. Voilà ce que je dirois à un Roi si jamais...Pardon, Messieurs, je m'arrête, car

je ne finirois pas sur cet article-là si je m'en croyois. Permettez que je vous conduise dans l'endroit où vous devez passer la nuit. (2)



CHAPITRE IV.

Réflexions du Prince. Triste Pays. Dépôt des Mendians.

LE Roi ne manque pas de prier Ismin de prendre note des raisons du Fermier en faveur de la liberté, car tout cela étoit si neuf pour lui qu'il craignoit de l'oublier, quoique l'on eût beaucoup écrit en Lydie sur cet objet important. Mais le Monarque s'étoit un peu laissé prévenir contre les livres, on lui avoit dit tant de fois qu'ils ne contenoient que des systêmes d'une exécution impossible dans la pratique, qu'il avoit fini par ne plus lire... Au jour naissant ils reprirent leur route, comblés des vœux du bon Fermier qu'ils déterminerent à recevoir un petit présent comme gage de souvenir, & non comme rétribution.

Eh bien, dit le Roi à Ismin, voilà déja

une leçon dont j'eſpere profiter. Je ne ſais trop quelles objections mon Conſeil auroit pu faire contre les raiſons que cet homme nous a données en faveur de la liberté. Il me ſemble, en effet, que ce ſeroit un grand travail de moins, ſi on laiſſoit chacun ſe gouverner à ſon gré. Je penſe abſolument comme votre Majeſté, répond Iſmin, jamais on ne ſaura ce qui convient à tel de vos ſujets mieux que lui-même; en vérité, cela vaut la peine d'être examiné de près à votre retour, je ſuis très-perſuadé qu'à ce principe-là tient une bonne partie de l'adminiſtration.

A meſure que les Voyageurs avançoient dans l'intérieur de la Province, en s'éloignant des routes royales qui conduiſoient à la Capitale, ils étoient fort étonnés de ne plus rencontrer que des cabannes éparſes ſur de vaſtes friches, quoique la nature de la terre leur parût également bonne. Des femmes pâles & déformées par la miſere, des enfans preſque nuds, des hommes ſans vigueur ſe montroient aux portes de ces triſtes habitations... Oh! dit le Roi, voici une malheureuſe contrée, je crois qu'il ſeroit bien difficile de m'y donner une fête. Je ne me ſerois ja-

des gens si misérables.... Vous me voyez, Seigneur, reprend Ismin, aussi étonné que votre Majesté; il me semble que l'académie d'agriculture de cette Province s'est un peu négligée.... Bon homme, dit le Roi à un des malheureux qui tendoit une main desséchée pour recevoir quelque aumône, quelle peut donc être la cause de la misere qui dévore ce triste pays?... Ma foi, Monsieur, je ne saurois trop vous le dire, répond le Paysan; tout ce que je vous puis assurer, c'est qu'il ne faut en accuser ni le ciel ni la terre, car le ciel y verse sa rosée avec abondance, & la terre ne refuseroit rien de tout ce qu'on lui demanderoit. — Mais on ne peut donc s'en prendre qu'à la nonchalance des habitans de ce pays? — Non, on auroit encore grand tort de les accuser. La terre a beau être fertile de sa nature, elle ne fait que rendre, il faut donc commencer par lui donner, & nous manquons d'avances. J'ai vu, dans ma jeunesse, qu'il y avoit encore ici quelques grands atteliers de culture; mais tout ça s'est divisé, s'est réduit à ce que vous voyez, & a fini par s'anéantir; nos récoltes sont tombées sans

valeur.... Et comment cela? Nous sommes éloignés de toute communication par les rivieres, les chemins de terre sont devenus impratiquables, les frais excédoient le profit qu'il y avoit à exporter le surplus de nos denrées; elles sont toutes restées dans le pays, qui bientôt a fini par se dévorer lui-même; & c'est grand dommage, en vérité, car il seroit difficile de trouver un meilleur sol, il n'attend que des bras & de l'argent. Je réponds bien que cette Province rendroit bientôt au Roi l'intérêt de ses avances par le profit qu'il en retireroit, s'il nous faisoit ouvrir un canal pour joindre les deux rivieres qui coulent à ces deux extrêmités; & si, en attendant que cela fût fait, il nous envoyoit de ces Messieurs Ingénieurs pour couper deux ou trois bons chemins à travers cette immense étendue de plaines. Alors nous porterions nos récoltes là où elles nous seroient bien payées. Mais nous ne verrons jamais cet heureux temps-là, aussi prenons-nous notre parti. On abandonne le pays qui déjà ne suffit plus au petit nombre de ses habitans; car le mal empire tous les jours, la main de l'homme n'y soigne plus rien. Il n'y a pas trente

couvert de belles moiſſons. Voilà deux ravines qui ſe ſont formées plus loin ; on les laiſſe aller leur train. Perſonne n'a ni la volonté ni les moyens d'arrêter leurs ravages. Les pierres & les ronces ont pris par-tout la place des épis ; mais, je le répete encore, il ne faut s'en prendre ni au ciel ni à la terre, ni à l'indolence des habitans, mais au malheur des temps. — Comment au malheur des temps ?.... Sans doute, continue le payſan ; apparemment que le Roi n'a pas moyen de remédier à cela, & qu'il eſt obligé de faire comme nos fermiers qui, faute d'argent, ont abandonné leur culture ; car il doit bien ſavoir en quel état eſt ce pays-ci ; & ce qu'il doit ſavoir encore, c'eſt qu'il ne lui rapporte rien. On a beau nous envoyer des gens de ſa part pour nous faire payer, nous menacer, & nous avons toujours la même réponſe à leur donner. Il nous eſt bien impoſſible de payer. Si vous voulez prendre la peine d'entrer dans l'une ou l'autre de ces maiſons, vous verrez ce qu'on peut nous prendre. Et voilà notre nourriture, ajouta-t-il en montrant un morceau de pain noir, d'un goût affreux.

C'eſt pénible de ſe contenter de ça ſur une terre qui ne demande qu'à nourrir ſon habitant de pur froment. Nous ſemons ici quelques miſérables graines qui, comme vous voyez, ſuffiſent à peine à la plus groſſiere & à la plus modique ſubſiſtance. Il ne nous reſte rien à échanger contre des vêtemens & pour les autres beſoins premiers de la vie ; nous n'avons perſonne à qui offrir nos travaux ; auſſi notre jeuneſſe va-t-elle chercher ailleurs des ſalaires & du pain.... Le reſte de la Province, dit le Prince, eſt-il ſemblable à ce que je vois ? A peu-près, répond le Payſan, ſi l'on en excepte les environs de quelques Villes. Mais je vous remercie, Meſſieurs, du ſecours que vous m'avez donné & je vous laiſſe, car j'apperçois les Gardes qui arrêtent les mendians, & ils pourroient bien, quoique votre bonté m'ait prévenu, ſuppoſer que j'ai demandé... Les Gardes paſſerent en regardant fiérement les deux Voyageurs, & le Roi ne put s'empêcher de trouver l'air de la Police de ſes États un peu inſolent. Comme il vouloit reprendre la converſation, il rappella le payſan, qui ne ſe montra qu'après s'être bien aſſuré que les Gardes étoient éloi-

gnés.

vous arrête quand vous mendiez? — Oui, Monsieur.... Et que fait-on de vous? — On nous conduit dans une vaste prison que l'on appelle dépôt, à quelques lieues d'ici.... — Eh bien! — Là on nous entasse dans des salles obscures & mal-saines, où l'on nous garde jusqu'à ce qu'elles soient tout-à-fait remplies! Alors on met à la porte les plus anciens, sans argent, sans secours, exténués par le défaut d'air, la mauvaise nourriture & l'ennui de la captivité, en nous recommandant bien de ne pas mendier si nous ne voulons pas courir les risques d'être repris. C'est une promesse que l'on fait & que l'on ne peut tenir; car quand on n'a pas la force de travailler, ni l'occasion du travail, il faut bien demander... Mais les ordres du Roi sont tels, dit-on; aussi sont-ils exécutés à merveille par ces Messieurs qui ne négligent aucun des moyens propres à détruire les mendians, sans pour cela détruire la mendicité. Le Roi indigné de ces détails, cherchoit encore à se persuader que le paysan les avoit un peu exagérés. Il lui proposa de le conduire à la prison, dépôt de ces malheureux. Quelle fut sa douleur,

quand il reconnut que les horreurs qui frapperent ses regards étoient encore au-dessus du récit qu'il venoit d'entendre ?... Ah ! bon Ismin, dit-il à voix basse en se retournant vers son confident, sortons de cet enfer, je me trahirois ! Que ne puis-je sur-le-champ témoigner au Satrape de cette Province toute ma reconnoissance de sa bonne & sage administration ! (c)



CHAPITRE V.

Colere imprudente du Roi : il est arrêté, & reçoit une excellente leçon.

LE Prince n'avoit pu se contenir au point de ne pas laisser échapper quelques marques de l'indignation que lui avoit inspirée ce spectacle ; Ismin n'avoit pas été plus sage, & cela avoit été remarqué. Ils alloient continuer leur route, quand ils furent abordés par un petit homme qui leur demanda comment ils trouvoient l'ordre intérieur du dépôt, & si en Perse, dont il les croyoit habitans, on administroit avec autant d'intelligence & de douceur... Qui êtes-vous, Monsieur, répon-

dirent nos deux Voyageurs par une autre question ? » Je suis, Messieurs, l'Entre-
» preneur, le Directeur de cette maison;
» la place est assez bonne, vue sous le
» rapport d'Entrepreneur; & vue sous celui
» de Directeur, c'est un poste d'honneur
» & de confiance : aussi puis-je dire que
» je me conduis parfaitement sous ces deux
» rapports. D'ici à très-peu de temps,
» j'aurai retiré au-delà de ce que j'ai donné
» au Secrétaire de Monseigneur pour ob-
» tenir la place, & Dieu aidant, je jouirai
» d'une fortune honnête. En attendant,
» l'ordre que j'ai établi ici est tel que
» ceux qui en sortent ne sont pas tentés
» d'y revenir... « Retire-toi, monstre,
reprit le Souverain transporté de colere; que ne puis-je t'établir toi & tes maîtres abominables à la place de vos malheureuses victimes ! Le petit homme se retira, mais bien résolu de ne pas laisser une telle injure impunie... Votre Majesté, dit Ismin au Roi, vient de commettre une imprudence; je crains bien qu'il ne nous arrive quelque petit désagrément de la liberté avec laquelle elle s'est permis de parler à M. le Directeur... Le plus prudent, ce me semble, seroit de nous écarter un peu

du grand chemin, & de faire quelques lieues à travers la plaine pour rompre nos traces.... J'ai un preſſentiment.... Iſmin alloit achever, quand au détour du chemin qu'ils étoient ſur le point de quitter, ils apperçurent trois hommes à cheval qui leur ſignifierent *de par le Roi* l'ordre de revenir ſur leurs pas.... Comment *de par le Roi*, dit le Prince ? Mais il n'acheva pas, il fut retenu par un ſigne que lui fit Iſmin... Les Gardes les conduiſent à la Ville voiſine, lieu de la réſidence du Satrape de la Province, mais qui dans ce moment n'y réſidoit pas..... A ſon défaut, ils furent amenés devant le Secrétaire de Sa Grandeur. C'étoit un Sous-Satrape qui, dans l'abſence de ſon maître, adminiſtroit, commandoit & défendoit tout auſſi bien qu'il auroit pu faire. Il habitoit le même Palais, il avoit copié la dignité de ſon maintien & l'importance myſtérieuſe de ſes airs, & ſon revenu montoit à-peu-près à vingt mille livres de notre monnoie. Meſſieurs, dit-il, dès l'entrée, aux deux Voyageurs, n'êtes-vous pas des Négocians Perſans?.. Oui répond le Roi, qui ſentoit la néceſſité de ſe familiariſer avec les queſtions. Eh bien! reprit le Sous-

Satrape avec ce demi-ſourire de l'inſolence qui affecte le ton de l'ironie, je vous conſeille de vous en tenir à vos affaires de commerce, & d'éviter déſormais de vous permettre des propos ſéditieux, injurieux & attentatoires à l'autorité. Monſieur, dit Iſmin, qui craignoit que le Roi ne ſe trahit par une répartie un peu trop vive, nous ſommes coupables, je l'avoue, d'une légere indiſcrétion. Nous aurions dû nous contenter de plaindre le ſort cruel de tant d'infortunés dont nous ne pouvions ſoulager la miſere, ſans en dire notre avis à Monſieur le Directeur. Voilà tout notre crime ; mais nous pouvons vous aſſurer mon compagnon & moi, que notre intention n'a jamais été de manquer au reſpect dû à l'autorité.... Soyez plus circonſpects à l'avenir, reprit encore le tout-puiſſant Secrétaire d'un ton impérieux, on vous pardonne en votre qualité d'étrangers ; mais ſongez bien que nous ne ſouffrons ici ni obſervateurs ni raiſonneurs. Profitez de l'avis.... Oui, Monſieur, répond le Roi, je vous jure, en vous rendant mille graces, que je ne l'oublierai pas... Ah ! je l'avoue, dit le Prince, dès qu'ils furent un peu éloignés du Palais, j'au-

rois vécu mille ans entouré de mes Grands & de mes Secrétaires d'Etat, ſans imaginer comme poſſible rien de tout ce que je rencontre à chaque pas..... Continuons, cher Iſmin, & en attendant quelque nouvelle ſcene, cauſons un peu de ce que nous avons vu pour le noter avec plus de ſûreté.



CHAPITRE VI.

Converſation des deux Voyageurs. Le Roi eſt arrêté à une barriere pour cauſe de contrebande.

JE vois clairement, dit le Roi à Iſmin, en portant triſtement ſes regards ſur les landes qu'ils traverſoient, que cette terre, comme nous l'a fort bien dit le payſan, ne demande qu'à produire ; qu'avec des canaux & de la liberté, il reſteroit très-peu de choſe à faire pour l'adminiſtration & la ſociété royale d'agriculture. Je le crois, répond Iſmin, on pourroit ajouter à tous les avantages qui réſulteroient de ce nouvel ordre de choſes, celui de renvoyer

Monſieur le Directeur du dépôt des mendians, ſans attendre même qu'il ait fait la fortune qu'il eſpere ; ce qui allégeroit de beaucoup l'adminiſtration du Satrape de cette Province & de M. ſon premier Secrétaire ; car néceſſairement il y auroit ici du travail & de bons ſalaires. Je ne vois gueres d'autres moyens pour détruire la mendicité ! mais, pour ouvrir des canaux & faire des chemins, il faut de l'argent, & franchement Votre Majeſté n'en a gueres... Quel malheur, dit le Roi, que mon conſeil des Finances ne m'ait pas averti de ce que je vois ! Je me ſerois bien gardé de conſentir à tous ces projets d'embelliſſemens qui ont coûté des ſommes immenſes pour ne rien rapporter. Une partie de tout cet argent-là auroit ſuffit pour fertiliſer cette Province, il m'en ſeroit revenu bien au-delà de ma miſe, & je n'aurois pas à payer les frais du dépôt des mendians. Aſſurément, je le répete avec douleur, le Corps de mes Ingénieurs des ponts & chauſſées qui me coûte beaucoup en argent & en prétentions, ſeroit infiniment mieux & plus utilement occupé à ouvrir des canaux dans des Provinces éloignées, qu'à tracer de belles routes aux environs de

ma Capitale, trop larges des deux tiers ſur leſquels on ne va que très-rarement, tandis que l'on verſe ſur le tiers le plus fréquenté.... A propos de cela, reprend Iſmin, c'eſt encore une des manies de votre adminiſtration de tout mettre en départemens, à la tête deſquels il arrive bientôt des Meſſieurs qu'il faut payer d'une maniere convenable à leurs titres & dignités, & cela eſt fort cher. Avant l'établiſſement de tous ces Corps, on ſavoit conſtruire des ponts & des chemins, & je crois qu'en payant, tout iroit fort bien encore ſans eux. Il n'eſt point du tout néceſſaire, pour tracer un plan ou commander des pionniers & des maçons, de s'armer d'une longue épée, & de ſe revêtir d'un habit de guerre. Paſſe encore pour vos Ingénieurs Militaires; mais pour ces Meſſieurs de l'intérieur, quoiqu'il en ſoit de leur importance, je le trouve exceſſivement chers. Ils s'entretenoient ainſi quand ils furent interrompus par un homme qui arrêta leurs chevaux, en leur demandant s'ils n'avoient rien à déclarer. Ils s'apperçurent qu'ils étoient auprès d'une Ville dont l'entrée étoit fermée par une barriere. Comme le Roi parut un peu

étonné de la question, le Commis jugea que nos Voyageurs pouvoient bien être porteurs de quelques marchandises dont l'entrée étoit défendue, & il leur proposa très-civilement de descendre pour lui laisser la commodité de fouiller les portemanteaux. Il faut se résigner, dit Ismin d'une voix basse au Monarque, vous voyez que ces Messieurs servent Votre Majesté avec un zèle admirable, & qu'ils seroient au désespoir qu'on fraudât le moins du monde sur ce qui vous est dû... Vous n'avez donc rien à déclarer qui doive droits d'entrée ou qu'il soit défendu de faire entrer, dit le Chef des Alguazils, d'une voix de tonnerre? Je ne sais trop, répond Ismin : on procéde à l'examen des effets... Ah! ah! s'écrie avec transport un des Commis, Messieurs, vous vous arrêterez un peu plus que vous ne le pensez, car il nous faudra le temps de verbaliser : voilà, graces au Ciel une fraude bien constatée, & de nature à vous mener loin : il s'agissoit d'une denrée, production de la Province d'où ils sortoient, dont le commerce exclusif avoit été attribué à une Compagnie qui en défendoit toute exportation.... Comment, dit Ismin, mais

il me ſemble, Meſſieurs, que les productions de l'intérieur de l'Empire ne doivent être aſſujetties à aucune taxe pour paſſer d'une Province à une autre Province. Voilà préciſément ce qui vous trompe, mon ami, reprit un des Commis dont l'emploi étoit de faire entendre raiſon aux Voyageurs; non-ſeulement les marchandiſes de l'intérieur paient à leurs différens paſſages & ſouvent le double de leur valeur pour peu qu'on les faſſe voyager; mais il en eſt beaucoup encore qui, de leur nature, ſont contrebande, & qui, quoique productions du Royaume, ſont néanmoins reſſerrées dans les bornes de la Province qui les a vu naître.... Mais comment, reprit encore Iſmin, qui ne pouvoit ſe perſuader, comme le diſoit le Commis péroreur, que la nature eût pris la peine de former des productions qui fuſſent contrebande par eſſence?... Ah! doucement, Monſieur, reprit avec humeur cette fois le Commis, laſſé des queſtions. Nous ſommes établis ici pour fouiller, verbaliſer, arrêter, & point du tout pour raiſonner. L'amende eſt de tant, & vos effets confiſqués, ſi mieux n'aimez aller en priſon. Payez donc & vous irez après, ſi bon vous

ſemble, demander le pourquoi à Noſſeigneurs les Fermiers ou Régiſſeurs généraux... Le Roi étoit muet d'étonnement, ſans pouvoir comprendre un mot de tout ce qu'il entendoit, quoiqu'on eût bien voulu lui lire le procès-verbal... Partons, lui dit Iſmin, & pour des contrebandiers, nous avons bien à remercier le Ciel d'en être quittes à ſi bon marché. Mais, lui répond le Prince, en jettant un regard de pitié ſur des infortunés qui ſe déſeſpéroient dans un coin de la douane, & que l'on alloit conduire en priſon, faute des moyens de payer l'amende à laquelle ils venoient d'être condamnés pour un crime ſemblable, je voudrois pouvoir tirer d'embarras ces malheureux.... Cette généroſité nous trahiroit, dans ce moment, continue Iſmin, Votre Majeſté leur fera paſſer ſecrettement des ſecours pour les tirer de la priſon où ils vont être conduits ; mais payons & partons, de peur qu'il ne prenne une ſeconde fois fantaiſie à ces Meſſieurs de verbaliſer.... Bon voyage, leur dirent avec ironie les Commis ; que cette petite affaire vous ſerve de leçon. En vérité, il n'y a plus de bonne foi ſur la terre, nos Supérieurs ſont trop doux, il faudroit, pour

*

l'exemple, envoyer aux galeres la moitié de ces fripons-là ; la contrebande est cette année de moitié plus forte que l'année derniere.... Nos Voyageurs s'éloignerent de la funeste barriere, bien dévalisés & confondus de la courtoisie avec laquelle on recevoit les étrangers aux portes des Villes.



CHAPITRE VII.

Choses fort étranges qu'on ne seroit jamais venu dire au Roi dans son Palais. Réflexions d'Ismin sur la maniere de travailler en finance.

LE Roi & Ismin arrivés dans une Hôtellerie, alloient, en attendant le souper, causer de la douce maniere de percevoir l'impôt, quand ils virent entrer dans une chambre voisine de celle qu'ils occupoient, un homme âgé, l'air triste, abattu & les yeux remplis de larmes. Ismin ne manqua pas de demander au maître de la maison quelle pouvoit être la cause du chagrin dont cet homme paroissoit accablé... Il a bien raison d'être triste, répond l'hôte :

homme étoit le plus riche Négociant de la contrée, & le voilà ruiné. Un valet qu'il avoit chassé & qui entra au service d'un autre Négociant, trouva le moyen, pour se venger, de cacher dans des ballots qui lui étoit destinés des marchandises dont l'entrée étoit défendue sous les plus rigoureuses peines : le scélérat ne manqua pas de faire avertir les Commis des barrieres dont il s'étoit fait espion ; cela est arrivé deux fois à l'insçu de cet honnête Négociant qui ne pouvoit soupçonner l'auteur de cette abominable manœuvre : il est ruiné aujourd'hui par un second procès qu'il a eu à soutenir contre la Ferme. A chaque instant nous voyons des événemens de cette nature-là, & personne n'ose rien dire, car ces Messieurs verbalisent avec une grande promptitude, & le plus léger mot coûteroit cher. En vérité, c'est bien dommage, continue l'hôte, qui avoit la très-louable coutume de ne jamais finir un discours sans y joindre une réflexion, que dans la Capitale où il y a tant d'esprit & où l'on invente à tous momens de si belles choses, il ne se trouve pas quelqu'un qui imagine une autre maniere de

donner au Roi ce qui lui appartient... Le raisonneur fut interrompu dans ce moment par une voix qui l'appelloit.... Je vous quitte, Messieurs, car j'entends là-bas Messieurs les Commis qui viennent examiner ce que l'on a bu du vin chez moi depuis hier... Comment, dit le Roi ?... Je reviens dans l'instant vous conter le reste... L'homme partit & revint peu de temps après, mais l'air un peu agité.... Et que vous est-il donc arrivé de fâcheux dans un moment, lui dit le Prince? Parbleu, répond l'hôte, tout en parlant de procès, j'ai pensé en avoir un là-bas. Il semble que cela porte malheur. La sonde ne s'accordoit pas avec la marque.... On vient donc, dit le Roi, fouiller, examiner ce que vous faites chez vous, & calculer ce qu'on y boit & ce qu'on y mange?.... Non, pas tout-à-fait, reprend l'hôte, on nous laisse assez manger sans examen, mais il n'en est pas de même pour boire. Indépendamment des droits que chaque tonneau de vin paye pour entrer, & de tout ce qu'il coûte depuis la vigne jusqu'à la cave pour passer debout, couché, dans tous les sens possibles, on établit encore des Commis qui viennent régu-

iérement tous les jours sonder l'intérieur le ce tonneau, & marquer ce qu'il conient à mesure qu'il se vuide. La plus petite erreur, la plus petite négligence peut me aire soupçonner de fraude, & alors un rocès; c'est ce que j'ai pensé d'éprouver lans ce moment-ci. Je vous en dirois bien l'autres, continue l'hôte qui ne s'arrêtoit as facilement quand il étoit une fois sur e chapitre des Commis, mais je craindrois le vous ennuyer.... Sur l'assurance qu'on ui donna qu'il seroit écouté, il reprit insi avec l'air de la plus grande satisfacion. Pour commencer, par le détail des lroits, il faut que je fasse un petit effort le mémoire, car ils sont nombreux. A 'entrée de la Capitale, par exemple, une utre, ou un tonneau de vin paye à-peu-rès pour trente-deux droits différens, & l en a payé presque autant pour arriver à. C'est un vrai grimoire que toute cette égende; anciens cinq sous, nouveaux cinq sous, subvention, quatre sous pour ivre, sou pour livre ancien, sou pour ivre nouveau, Inspecteurs aux boissons, lroits des villes, hôpitaux, don gratuit, ros, augmentation, jaugeage, courtage. Personne, comme vous le voyez, Mes-

ſieurs, ne peut rien entendre à tout cela : ſi le vin a été revendu, la plupart de ces droits ſe doublent ; à chaque pont, à chaque pas toujours l'argent à la main.

Pour percevoir tant de droits exigibles à la récolte, à la fabrication du vin, vous jugez bien qu'il faut des légions de Commis ; auſſi en ſommes-nous inondés. Les uns ſe tiennent, comme vous l'avez vu, aux portes des Villes, les autres ſur les grands chemins, où ils battent la campagne à pied & à cheval ; d'autres viennent fouiller dans nos maiſons, ou paſſent la nuit à nos portes pour épier le moment de nous ſurprendre au réveil. Dans les pays ſujets à l'eſpece de droit dénommé droit d'inſpecteurs aux boiſſons, on viſite comme cabaretiers, tous les citoyens, excepté ceux de la claſſe la plus élevée. Alors on leur fixe la quantité de vin qu'ils doivent boire, & ſur l'excédent de cette quantité fixée, on leur fait payer le droit très-bien appellé le *trop bu*. Ce trop bu qui ſe paye pour le détail dans les Villes, ſe perçoit pour la vente en gros dans les campagnes, & on part d'un principe qui, comme vous allez le voir, n'eſt pas trop honnête. On ſup-

: que ce que les citoyens peuvent avoir
lement consommé de vin, au-delà de
ortion qui leur a été fixée, a été vendu
fraude, & ce droit n'est alors qu'une
›osition de délit. Ajoutons à tout cela
Messieurs les Commis sont à la fois
& parties, & maîtres absolus du sort
citoyens qui sont jugés & condamnés
leurs procès-verbaux, & ils ont tou-
:s leur intérêt dans ces procès; car la
s forte partie de leurs gages est com-
ée des émolumens qu'ils retirent du
tage des amendes & confiscations, &
n'est encore que par ce moyen qu'ils
vent s'avancer vers les grades supé-
irs; on juge de leurs talens, zèle, tra-
l & activité par le nombre des procès
ils font. Il suit de-là que nous sommes
cesse entourés de milliers d'hommes
ont le plus grand intérêt à notre ruine,
:ôt ou tard il est bien difficile d'échapper
ne mauvaise affaire, quoique l'on ait la
illeure intention du monde. En voici
: exemple. Un coquin, espion des Com-
;, vint un jour s'asseoir à ma porte,
ınt que je fusse cabaretier, & là fit
ıblant de se trouver mal : je fus sa
pe & lui offris charitablement un verre

Le ſcélérat répond à leurs queſtions que je lui ai vendu le vin. J'avoue que je reſtai muet d'étonnement & confondu de l'aventure. On me condamna comme coupable de fraude, & je ne ſortis de ma ſurpriſe que pour payer l'amende. Vous croyez bien, Meſſieurs, qu'on n'eſt plus tenté d'exercer la charité, quand on a fait une épreuve de ce genre-là, & qu'on n'oſe plus offrir un verre de vin à un malheureux qui en a réellement beſoin; ni en envoyer une ſeule goutte à une pauvre femme malade, à des ouvriers accablés de fatigue dans les champs. Meſſieurs les Commis font que nos bonnes œuvres, pour le petit nombre de ceux qui oſent encore en faire, ont plus de mérite, car il faut qu'elles ſoient bien ſecrettes. Le danger eſt plus grand encore pour le ſel & certaines autres denrées, car on eſt condamné à l'eſclavage & à l'infamie, & le plus honnête homme du monde ne ſauroit répondre que ce traitement ne ſera pas un jour le ſien; un ennemi, un Commis mal intentionné (& dans le fait ces Meſſieurs ne doivent pas ſe choquer

de l'expreſſion) peuvent cacher du ſel ou tel autre denrée prohibée chez l'homme le plus honnête; on vient faire alors la perquiſition à coup ſûr, puis voilà le procès & la ruine, & toujours de par le Roi, comme ſi le Roi ſavoit un mot de tout cela. Ah, s'il pouvoit voir quelques-uns de ces détails! Meſſieurs, dit l'hôte en ſe retirant, je me ſuis laiſſé un peu aller, parce que j'ai penſé que, comme étrangers, vous ne ſeriez pas fâchés de ſavoir comme tout s'arrange ici; mais le ſecret, je vous prie.... Eh bien, dit le Roi à Iſmin, dès que l'hôte ſe fut retiré, voilà une leçon que je n'aurois jamais reçue dans mon Palais. Ciel, quelles étranges vexations! Il n'eſt pas poſſible d'imaginer que cette maniere-là ſoit la ſeule de payer le tribut... Il réſulte de tout ceci, dit Iſmin, que je ne connois pas de plus triſte rôle que celui que l'on fait jouer à Votre Majeſté ſans qu'elle s'en doute; fouiller dans les poches de tout le monde, examiner ce que l'on boit pour en prendre ſa part, arrêter à chaque pas, verbaliſer, confiſquer, empriſonner, ruiner; il eſt aſſez difficile de reconnoître ſous ces traits une autorité tutélaire, protectrice & conſer-

vatrice des droits de tous. Il est d'ailleurs très-certain que cette administration doit coûter des frais immenses à Votre Majesté & à la Nation, & épuiser les sources des revenus.... Rien n'est plus clair, répartit le Prince. Ces établissemens de douanes, de barrieres, les gages des Commis, les bénéfices des traitans, tout cela est de moins pour mon revenu & de plus en charge très-directe sur la Nation, qui ne me doit au fait que ma part. Ne seroit-il pas plus simple d'aller droit prendre cette part à la source même des revenus, sans Commis, sans Procès, & de laisser ensuite chacun disposer de la sienne à son gré? Voilà précisément ce que disoit un livre dont j'ai eu l'honneur de parler il y a quelque temps à Votre Majesté, & contre lequel elle avoit quelques préjugés, parce qu'il renfermoit plusieurs principes de liberté qu'elle n'approuvoit pas. J'espere cependant, Seigneur, que vous daignerez dans quelque moment de loisir revoir ce que beaucoup d'honnêtes gens ont écrit sur cette liberté, & ne pas confondre avec la mal-adresse d'une prétendue opération tentée dans ce genre, des vérités qui valent au moins la peine d'être

examinées de très-près. Votre bonté à pardonné dans le temps aux auteurs de cet odieux complot; elle les a donc connus : mais le préjugé est resté, quoiqu'il ait été bien démontré que cette émeute que les mal intentionnés appelloient soulevement des Peuples, n'étoit soutenue que par quelques polissons audacieux que l'on payoit pour faire du train & crier à la famine. Plus nous allons & plus je vois que le livre dont je parle a raison.



CHAPITRE VIII.

Le Roi est arrêté par des voleurs qui raisonnoient à merveille.

LE Roi Melès & Ismin s'entretenoient comme d'ordinaire de tout ce qu'ils avoient appris dans la Ville qu'ils quittoient. Ismin disoit les plus belles choses du monde sur les Commis & sur les barrieres; le Roi s'épuisoit en projets sur les moyens de détruire ces funestes établissemens : tous deux convenoient enfin de la nécessité de rendre aux malheureux Lydiens la liberté d'entrer chez eux & d'en sortir

ſans payer, & de boire tant qu'ils voudroient, ſans qu'il fût permis de les troubler. Le Prince s'applaudiſſoit d'avoir trouvé que cette liberté donneroit plus de valeur aux productions par la rapidité des échanges, & conſéquemment augmenteroit les revenus de la Nation; ſon cœur jouiſſoit d'avance du ſpectacle d'un vaſte & fertile territoire cultivé par des Peuples libres, dont l'aiſance n'auroit plus d'autres meſures que celles de la fécondité de la terre & du développement de l'induſtrie dégagée de tous ſes liens. Le ſenſible & bienfaiſant Monarque verſoit des larmes d'attendriſſement ſur cet avenir qu'il ſe flattoit de voir, quand, tout-à-coup, une troupe de brigands les arrête en les menaçant de les tuer s'ils font la plus légere réſiſtance. Voici, dit Iſmin au Prince, l'inconvénient qu'il y a de voyager ſans gardes. Mais que Votre Majeſté ne ſe trouble point, & j'eſpere que nous nous en tirerons. Iſmin n'avoit pas achevé, qu'un des ſcélérats propoſa à ſes camarades de ſe défaire très-promptement des deux Voyageurs. Iſmin effrayé du danger, plus pour le Roi que pour lui-même, alloit haſarder, comme derniere reſſource, de

nommer le *Roi*, persuadé qu'à ce nom sacré les brigands tomberoient à ses pieds; cependant il préféra d'essayer de les fléchir... Vous parlez à merveille, lui répond un des voleurs qui, de plus, étoit mauvais plaisant; mais, en conscience, Messieurs, vous conviendrez avec nous que nous ne pouvons gueres nous dispenser de vous tuer; car si nous sommes pris après vous avoir volé tout simplement & sans violence, nous serons punis de mort comme si nous étions coupables de meurtre. La Loi traite tout cela également. Le danger est le même pour nous dans l'un & l'autre cas : pour peu qu'on ait l'esprit juste & conséquent, on est forcé d'avouer que notre sûreté exige que vous soyez tués. L'argument étoit terrible. Ismin ne voyoit plus de moyens de répondre qu'en nommant le Roi, quand le chef de ces malheureux ramena les avis à un parti plus doux, en exigeant seulement des Voyageurs leur parole d'honneur de ne point les dénoncer..... Fuyons dit Ismin, dès qu'il vit les brigands un peu écartés, il seroit à craindre qu'ils ne changeassent encore une fois d'avis. Remercions la Providence, reprit le Roi, d'avoir échappé à

ce danger; elle a voulu que je le visse de près pour me faire sentir les suites funestes d'une loi meurtriere qui confond les crimes dans une même peine. Mon Chancelier n'a probablement jamais été menacé de la mort par des voleurs. Je crois que la leçon l'auroit éclairé, & qu'il auroit vu qu'il y a quelque danger à punir également deux crimes aussi différens que celui de voler sans tuer, & celui de tuer & de voler. En vérité, reprend Ismin, je jure bien d'en dire aussi pour ma part deux mots à M. le Chancelier; je crois qu'avec toute sa jurisprudence, il auroit été passablement embarrassé de répondre quelque chose qui eût le sens commun au drôle qui nous a si vertement argumentés.... Ces Messieurs, ajouta le Prince, font des Loix tranquillement dans leur chambre, ou commentent celles qui sont faites bien ou mal, sans trop se donner la peine d'en examiner les suites; il faudra que je les envoie prendre quelques leçons sur les grands chemins, continua le Monarque en s'égayant un peu, ce dont il avoit besoin, ainsi que son confident, qui n'étoit pas bien remis encore de l'effroi que lui avoit inspiré le danger

qui avoit menacé les jours de son auguste Maître. (4)



CHAPITRE IX.

Autre rencontre qui n'étoit pas faite pour rassurer. Commis des gabelles. Conversation avec un Philosophe de Province.

LE Prince & Ismin touchoient aux limites de la Province qu'ils venoient de parcourir, quand ils apperçurent une troupe de gens armés, mal vêtus & en tout d'un aspect plus sinistre que les brigands auxquels ils venoient d'échapper. Dieu nous protege encore cette fois, dit le Monarque, voilà sûrement le gros de la troupe dont nous avons rencontré un détachement.... Il alloit continuer, quand ils furent entourés de ces gens armés... Messieurs, leur dit Ismin que l'on fouilloit déjà, vous pouvez vous dispenser de cette cérémonie, dans cet instant même nous venons de rencontrer de vos Messieurs qui ne nous ont rien laissé.... Point de réplique ni de mauvaise plaisanterie, dit le chef de la troupe, & on continua de

le fouiller jusqu'à la peau.... Ce ne sont point là des voleurs, dit le Roi tout bas à Ismin, dès qu'il les vit un peu éloignés... Je ne sais trop qu'en penser, répond Ismin, ils ne nous ont rien pris, parce qu'ils n'ont rien trouvé à nous prendre; mais on ne peut pas croire que leur intention soit fort honnête à en juger par la maniere dont ils se comportent. Ce pourroit bien être cependant quelque forme d'administration que nous ne connoîtrions pas.... Oui, dit le Prince, après ce que nous avons vu aux portes des Villes, nous devons suspendre notre jugement..... Monsieur, continua-t-il en adressant la parole à un voyageur qui marchoit à quelque distance d'eux, pourriez-vous nous dire quelle est la profession de ces gens qui vous ont fouillé ainsi que nous?.... Monsieur, répond le voyageur, ce sont des Troupes du Roi commandées par Messieurs les Régisseurs ou Fermiers-Généraux... Comment des Troupes, répond le Roi avec étonnement? Oui Monsieur, continue le voyageur, cette sorte d'armée est à peu-près de vingt mille hommes sur les frontieres, sans compter beaucoup d'autres Corps d'infanterie pesante qui reste toujours aux

portes des Villes, & la Cavalerie des Aides.... Ces Meſſieurs ſont des étrangers? Oui, dit Iſmin, c'eſt ce qui fait que vous nous voyez un peu étonnés.... Le ſervice de ces Troupes eſt donc de fouiller les paſſans?... Sans doute, Monſieur, quoiqu'il n'y ait rien de plus ſimple & de plus naturel, je vais vous expliquer cela. Vous n'ignorez pas ſûrement que le ſel eſt une denrée de premiere néceſſité; car j'imagine que dans la Perſe, que je crois être votre Patrie, comme en Lydie, l'uſage du ſel eſt journalier & indiſpenſable, & que nulle part ce n'eſt une affaire de fantaiſie. Eh bien, Meſſieurs les Fermiers-Généraux ou Régiſſeurs (je ne ſais trop ce qu'ils ſont) ſe chargent de faire valoir les droits du Roi ſur cette denrée. Il eſt quelques Provinces qui échappent à leur inſpection, en vertu de certaines conventions particulieres. Telle eſt celle, par exemple, dont vous voyez la frontiere. Ici, dans ce lieu même où j'ai l'honneur de vous parler, le ſel coûte douze fois plus qu'il ne coûte au-delà de ce poteau que vous voyez planté à cent pas du chemin. Cela poſé, vous voyez clairement qu'il faudroit que les habitans de la Province dans la-

quelle nous ſommes, fuſſent plus que des Anges pour n'être pas tentés & ne pas ſuccomber à la tentation d'aller à cent pas d'eux chercher du ſel à bon marché pour leur conſommation, & même pour le revendre dans l'intérieur. Les Meſſieurs qui ſe chargent de la perception des impôts, & qui ſe connoiſſent parfaitement en calcul de profit, ont bien ſenti que celui qu'il y auroit à faire dans ce genre de contrebande feroit du plus grand attrait. Ils n'ont donc pu, après avoir profondément étudié le cœur humain, trouver d'autre obſtacle à oppoſer à cet inconvénient, qu'une armée qui bat le pays jour & nuit. Enſuite, pour aſſurer le débit du ſel royal, ils ont taxé d'autorité chaque ménage qui eſt contraint d'en prendre tant de livres. Bien des gens trouvent que cet arrangement n'eſt pas parfaitement juſte, & qu'une telle adminiſtration doit néceſſairement produire de grands déſordres. Mais je le crois, répond le Roi; & vous avez raiſon, continue le Voyageur, car voici à peu-près ce qui en réſulte : il s'établit une guerre inteſtine entre les Troupes des Contrebandiers & celles des Commis. On tue les uns, on prend les autres que l'on envoie

aux galeres, ou que l'on pend quand la néceſſité de l'exemple l'exige, & tout cela au nom du Roi, qui, je crois, eſt bien loin de ſe douter de ces horreurs-là. On ne voit, de toutes parts, que ruſes, délations, combats, empriſonnemens, miſeres; on n'entend que des clameurs de femmes qui redemandent leurs maris, & des cris d'enfans qui n'attendent que l'âge de la force pour entrer en guerre avec les Commis : daignez toujours obſerver que Commis & Contrebandiers n'en ſont pas moins toujours des Citoyens qui, ſous un autre régime, vivroient en paix. Voici pour la forme : venons au fond. Naturellement on croiroit que de ſi étranges abus devroient au moins être compenſés par de grands avantages pour la Nation & le Souverain : mais vous allez en juger. La Nation paye néceſſairement tout ce qu'il en coûte en frais de régie, d'eſpionnage, de gardes, de viſites; tous les gages des Employés, les profits, & à cela même vous ajouterez les frais de la Contrebande; car quoique le Contrebandier ſe contente d'un gain bien inférieur à celui de la Ferme ou de la Régie, encore eſt-il juſte qu'on lui tienne compte, &

de la peine & des dangers auxquels il s'expose; enfin, les frais de procédure, de contrainte, de confiscation. Quelques raisonneurs, amis du bien, ont calculé que le sel marchand, y compris l'impôt, ne vaudroit par-tout le Royaume que très-peu au-delà de ce qu'il vaut dans cette Province; que le Roi retireroit beaucoup plus d'argent d'une forme d'impôt plus simple, & que l'on pourroit alors occuper plus utilement les Commis & les Contrebandiers. Ces mêmes raisonneurs assuroient qu'il avoit existé des genres d'imposition, tels que les frais passoient le triple du produit, & qu'il sembloit que le Souverain payoit exprès des traitans, avec leur innombrable suite, pour vexer sa Nation, la ruiner, & épuiser conséquemment pour lui-même toutes les sources des revenus. Mais pourquoi, dit le Prince, n'a-t-on pas représenté au Souverain les désastres de ces impositions? Cela a été fait, Monsieur, dans des milliers d'ouvrages que le Roi ne lit point & probablement ne lira jamais. On ne cesse de lui répéter que les faiseurs de livres n'entendent rien à l'administration, & que si on suivoit leurs systêmes on bouleverseroit l'état; il finit

par le croire, & de bonne-foi, à sa place, vous en feriez tout autant. Cependant il y a lieu de penser que les Ministres eux-mêmes ne peuvent gueres s'instruire que par les livres qui osent quelquefois entrer en concurrence avec les mémoires de leurs premiers Commis. Tout en causant ainsi ils approchoient de la Ville où résidoit leur compagnon de voyage. Quoiqu'il ne fût qu'un pauvre Lettré de Province, il n'en offrit pas moins son asyle au Monarque, qui l'accepta avec d'autant plus de plaisir, qu'il espéroit tirer quelque profit de la conversation de son nouvel hôte.



CHAPITRE X.

Le Roi chez le Philosope, qui est ravi de voir qu'on l'écoute & qu'on l'entend.

A peine arrivé dans la Ville & dans la maison du Philosophe (car c'en étoit un) après les cérémonies d'usage & visites de Commis, dont nos Voyageurs avoient déja pris l'habitude, le Roi reprit la conversation. Bientôt il s'apperçut par

les ſorties fréquentes du Philoſophe contre les loix qui gênoient la liberté d'écrire, que le bon Provincial faiſoit des livres. Franchement, lui dit le Prince, il me ſemble, Monſieur, que vous êtes auteur. Oui, Monſieur, répond modeſtement le ſavant, j'ai même l'honneur d'être un des membres de notre Académie; parce que dans une petite Ville il faut bien être quelque choſe pour faire ſa partie chez M. le Subdélégué ou chez M. le Directeur des Aides, & pour avoir quelque conſidération auprès des Dames qui ont infiniment de bontés pour les Académiciens. Je vous avouerai pourtant que je ne m'occupe plus de littérature ni de chimie.... Mais quelle eſt donc votre partie? — L'adminiſtration. Ma folie a toujours été de croire qu'il étoit poſſible de rendre les hommes moins méchans & moins malheureux qu'ils ne le ſont. Après avoir bien étudié tous les Philoſophes anciens & modernes, & leurs ſublimes traités de morale, je me ſuis aſſuré qu'il ne ſuffiſoit pas pour arriver au but que je me propoſois d'atteindre, de ſermoner, puiſque malgré tous les Philoſophes & leurs traités, ils en étoient à-peu-près demeurés au même point de miſere & de perver-

me. J'ai eſſayé de fermer tous les livres & de prendre la nature pour ſeul guide : jamais elle ne trompe ceux qui s'adreſſent à elle de bonne-foi. Je m'en ſuis donc tenu tout ſimplement à la méthode de ne conſulter qu'elle, de ne pas chercher à montrer plus d'eſprit que mon guide, de n'avoir enfin de marche que la ſienne. J'ai été étonné du chemin que j'ai fait en peu de temps, & de la bonté avec laquelle la Providence avoit daigner placer ſi près de nous le vrai & l'utile : j'ai continué & fait vœu d'employer ma vie à indiquer aux ſimples & aux hommes de bonne volonté la route qui m'avoit ſi bien conduit.... Pourriez-vous nous dire un mot des vérités que vous avez rencontrées, lui dit le Roi en l'interrompant ? — Ah ! Monſieur, le premier réſultat de mon nouveau genre d'étude fut la découverte d'une vérité bien ſimple, & que j'avois été chercher bien loin. La voici : l'intérêt eſt notre premier reſſort, la plupart de nos vertus de & nos vices tiennent à lui ſeul, ſelon qu'il eſt bien ou mal éclairé. Tous ces déſordres, que préſentent aux regards d'un obſervateur les ſociétés humaines, n'ont pour principe

que le faux calcul des intérêts mal connus. Rendez à chacun selon la mesure de son droit, ou pour parler plus simplement, ne prenez la part de personne, & vous verrez renaître autant d'ordre que l'on peut espérer d'en voir sur la terre. Or, il n'y a que le Gouvernement à qui cela puisse s'adresser, puisqu'il a affaire aux parts de tous, c'est donc lui, avant tout, qu'il s'agit d'éclairer.

Quelle seroit la prospérité d'une Nation dont le Souverain daigneroit prêter une oreille attentive à la voix de la nature? Il se reporteroit au commencement des sociétés humaines, & là étudieroit, dans l'ordre immuable qui les a fondées, ses droits & ses devoirs, les droits & les devoirs de ceux que la Providence a confiés à ses soins. Il y verroit la vraie mesure de sa puissance; il apprendroit à regarder les mots sacrés d'ordre & de justice, non comme de vains sons d'une moralité presqu'aussi-tôt étouffée que conçue, mais comme les seuls liens auxquels tiennent la durée & la force des Empires. C'est alors que, se reconnoissant premier sujet de la Loi posée par l'Auteur de tout, il s'écrieroit, dans le sentiment

de la vraie grandeur, je n'ai plus rien à ordonner, il ne me reste qu'à obéir le premier & à faire exécuter ce qui a été ordonné avant moi.

Hélas! ce qui a égaré les chefs des Nations a été, dans tous les temps, cette folle présomption de se croire Législateurs du monde, tandis qu'ils n'étoient & ne peuvent être que les organes de la Loi! L'Éternel n'a rien livré au hasard ni au caprices de nos vains systêmes, tout se lie & s'enchaîne dans un cercle de droits & de devoirs, que l'orgueil de l'homme ne sauroit franchir sans se condamner lui-même au malheur & à la destruction. S'assurer qu'il existe une Loi antérieure à lui, est le premier devoir d'un Prince; étudier ce que cette Loi exige de lui, & obéir, voilà ce que l'on doit appeller regner: hors de-là tout n'est plus que désordres, folies de tyrans, révoltes d'esclaves, misere & anéantissement.

Messieurs, dit le sage un peu fatigué de sa tirade, comme il me semble que le sujet que nous traitons ne vous ennuie pas, je crois que je ferai mieux de vous lire le petit précis d'un grand ouvrage auquel j'acheve de mettre la derniere

main...Vous ne sauriez nous faire plus de plaisir, lui dit le Monarque, déja charmé de ce qu'il venoit d'entendre; & le Lettré commença ainsi sa lecture avec cette secrette satisfaction que ressent même tout Philosophe qui voit qu'on l'écoute.



CHAPITRE XI.

Précis d'un grand Ouvrage.

LE besoin est l'organe de la Loi qui a appellé les hommes à l'état de société & qui les y maintient : c'est donc le besoin qui, long-temps avant les raisonneurs & leurs gros livres, a enjoint aux hommes de réunir leurs efforts & leurs travaux. Dès le moment ou deux hommes se sont ainsi trouvés réunis par le besoin réciproque des secours, la Souveraineté vint se placer entre eux pour lier & maintenir leurs rapports. Qu'on ne vienne donc plus demander qu'est-ce qui a fait les Rois ? Car la Souveraineté n'est pas plus l'œuvre des conventions humaines, que la société elle-même qui suppose la premiere. Elle commencent ensemble,

femble, elles ont même origine, le besoin. La premiere conséquence de ces vérités si simples & de premiere évidence, est que la Souveraineté n'a & ne peut avoir d'autres fonctions sur la terre, que de protéger, lier & assurer tous les rapports par lesquels la société s'est fondée & peut s'étendre.

Tout homme naît libre, c'est-à-dire, seul & unique maître de sa personne & de toutes les facultés de sa personne, sans lésion du tiers: c'est ce que j'appelle la propriété de la personne.

Par l'usage de ses facultés & d'application de son travail, il devient maître & seul maître des choses qu'il a ainsi acquises: je nomme cette seconde propriété, propriété réelle.

Enfin, par l'usage de ses facultés, l'application de son travail & l'emploi des choses qu'il a acquises, il couvre de fruits un champ stérile; & c'est-là ce que j'appelle la propriété mobiliaire fonciere. On voit clairement que ces trois especes de propriétés sont confondues dans un seul droit; droit que nul homme ne peut attaquer dans son semblable sans une injustice manifeste, aussi révoltante que

celle à laquelle il attenteroit à la vie, puisqu'elles ne sont toutes les trois qu'une suite nécessaire de son droit à la vie.

C'est par la troisieme espece de propriété que la société est vraiment fondée, & d'une maniere durable, toujours renaissante selon le vœu de la nature, si l'injustice, destructive de tout droit & de toute prospérité, ne vient changer les hommes en esclaves & la terre en déserts.

Quelques multipliés que paroissent, au premier aspect, les rapports des hommes, tels sont les principes sur lesquels ils sont établis, principes qui peuvent servir de base pour juger toute question d'administration, même la plus compliquée en apparence, & dire à un Souverain, là se borne votre Puissance ou la justice; ici commence le regne de la destruction, de l'absurde & de l'injuste.

J'ai dit que la société ne pouvoit être regardée comme solidement établie, que par la troisieme espece de propriété, ou la propriété fonciere, & cela n'est pas moins évident que ce qui précede. La vie de l'homme n'est assurée que par la vie agricole qui, par des épargnes changées en

avances & confiées à la terre, lui assure sa subsistance. C'est en vertu de ce traité fait entre la terre & l'homme cultivateur, que la société va s'étendre par les rapports & le concours des travaux. La terre, si l'homme est fidele à ses engagemens d'épargne & de travail, lui rend ses avances au de-là de leur mise, & double même un excédent au-delà de ce qui est nécessaire à sa subsistance, excédent avec lequel il peut payer un compagnon dont le travail, joint au sien, double la récolte, & avec elle encore les moyens d'étendre la culture & les jouissances. Il arrive alors par l'augmentation de cet excédent, que le Propriétaire du champ peut s'associer un plus grands concours de travaux, étendre ainsi son revenu, au point de pouvoir désormais jouir sans être assujetti à aucun travail : car il fait bientôt un traité avec le premier qui, sur son salaire, a épargné les moyens d'acquérir des avances en grains, en instrumens de culture, en bestiaux; il céde à ce nouveau cultivateur l'usufruit de son champ en pleine valeur, sous la réserve d'une somme franche & quitte, que le cultivateur s'engage à lui payer au retour de chaque récolte :

nous voici arrivés à l'état des perfectior sociales. Tout cela cependant n'a pu f faire sans l'intervention de la Souverai neté, qui comme nous l'avons déja dit est présente dans l'instant même où deu hommes se trouvent réunis.

Mais examinons ce que cette mêm Souveraineté doit faire pour protéger ce rapports & ce concours de travaux, d'o la société a tiré tous ses moyens de f fonder & de s'étendre.

Je vois le cultivateur, au moment d la récolte, mettre de côté tout ce qu la terre demande pour la reproduction d l'année suivante, reprendre tous ses frais donner à chacun son salaire selon la mi de son travail. Tous ceux qui ont cor couru à la culture, de près ou de loin arrivent & viennent demander leur part à leur tête est le Souverain qui a fait le avances de sûreté, sans laquelle il n' auroit pas eu de reproduction, parce qu' n'y auroit pas eu d'espoir de récolte. O voit clairement que sa mission a été c protéger & de défendre, contre les er nemis du dehors, de maintenir l'ord des rapports dans l'intérieur, d'arrêter cupidité qui voudroit envahir la pa

d'autrui, d'en imposer à la turbulence qui enfanteroit des désordres dans les travaux; enfin de donner l'exemple de la justice, en ne prenant que ce qui lui est dû. Le revenu du Souverain n'étant & ne pouvant être fondé que sur le revenu du champ, son revenu augmentera en raison de l'accroissement du revenu du champ qui rendra les parts de tous meilleures; son intérêt est donc indivisiblement lié à la prospérité du champ. Mais d'où dépend-elle cette prospérité? Nous l'avons assez fait entendre. Du concours & de la réunion des travaux, de la consommation qui sollicite la reproduction; conséquemment de la pleine & entiere liberté de tous les rapports, de la facilité & sûreté des chemins, de l'épargne sur les frais de transport, de l'assurance parfaite que doit avoir le cultivateur, de n'être troublé par qui que ce soit dans ses travaux & dans le choix de ses moyens; en un mot, de n'avoir affaire qu'au ciel & à sa terre. A ces conditions, & dans ce cercle toujours renaissant de travaux & de jouissances, de droits & de devoirs satisfaits, la terre fidele à ses engagemens avec l'homme qui respecte ses loix, se

nous voici arrivés à l'état des perfections sociales. Tout cela cependant n'a pu se faire sans l'intervention de la Souveraineté, qui comme nous l'avons déja dit, est présente dans l'instant même où deux hommes se trouvent réunis.

Mais examinons ce que cette même Souveraineté doit faire pour protéger ces rapports & ce concours de travaux, d'où la société a tiré tous ses moyens de se fonder & de s'étendre.

Je vois le cultivateur, au moment de la récolte, mettre de côté tout ce que la terre demande pour la reproduction de l'année suivante, reprendre tous ses frais, donner à chacun son salaire selon la mise de son travail. Tous ceux qui ont concouru à la culture, de près ou de loin, arrivent & viennent demander leur part: à leur tête est le Souverain qui a fait les avances de sûreté, sans laquelle il n'y auroit pas eu de reproduction, parce qu'il n'y auroit pas eu d'espoir de récolte. On voit clairement que sa mission a été de protéger & de défendre, contre les ennemis du dehors, de maintenir l'ordre des rapports dans l'intérieur, d'arrêter la cupidité qui voudroit envahir la part

qui enfanteroit des désordres dans les travaux; enfin de donner l'exemple de la justice, en ne prenant que ce qui lui est dû. Le revenu du Souverain n'étant & ne pouvant être fondé que sur le revenu du champ, son revenu augmentera en raison de l'accroissement du revenu du champ qui rendra les parts de tous meilleures; son intérêt est donc indivisiblement lié à la prospérité du champ. Mais d'où dépend-elle cette prospérité? Nous l'avons assez fait entendre. Du concours & de la réunion des travaux, de la consommation qui sollicite la reproduction; conséquemment de la pleine & entiere liberté de tous les rapports, de la facilité & sûreté des chemins, de l'épargne sur les frais de transport, de l'assurance parfaite que doit avoir le cultivateur, de n'être troublé par qui que ce soit dans ses travaux & dans le choix de ses moyens; en un mot, de n'avoir affaire qu'au ciel & à sa terre. A ces conditions, & dans ce cercle toujours renaissant de travaux & de jouissances, de droits & de devoirs satisfaits, la terre fidele à ses engagemens avec l'homme qui respecte ses loix, se

couvre d'abondantes moissons, bientô la famille croît, se multiplie & devien une nation puissante sur ce même sol o quelques hordes errantes venoient se dis puter les restes des oiseaux & des fauv des déserts.

Jusqu'ici rien d'arbitraire: tout est so mis à la loi d'un ordre selon lequel l'e prit de justice & l'esprit d'intérêt ne so qu'un seul & même esprit. Mais voyons en suivant toujours l'emblême de ce cham ce qui arrivera si la Souveraineté vie à oublier les principes si simples de s droits & de ses devoirs, & à se livrer tous les prestiges de la cupidité & l'orgueil; si elle prétend substituer s caprices aux loix de la nature, & viol l'éternelle justice par l'abus de la for même qui lui a été confiée pour assurer so empire,

Je suppose donc que le Souverain, lieu d'aller recevoir sa part à la sour des distributions, telle qu'elle lui est a signée par la nature & dans la propo tion, & selon la forme qu'elle a pre crite, veut ou la former, ou l'augment de rétributions prises sur les parts d'a trui : il dit à celui qui a construit l

granges, donne moi tant sur ta portion, ce qui équivaut à dire, donne moi tant sur le prix de ton travail dont cette part est le salaire, & ainsi à tous ceux qui ont concouru à la reproduction par leurs travaux : il est évident, avant tout, qu'il commet une injustice en attaquant les parts d'autrui sur lesquelles on voit, d'après ce que nous avons dit, qu'il n'a & ne peut avoir aucune sorte de droit; mais suivons & examinons attentivement ce que produira cette demande. Le premier effet de l'injustice, qui est toujours le dommage pour tout le monde, retombe sur le cultivateur vers lequel se retourne l'homme à qui on a pris une partie de son salaire, sans laquelle il ne peut continuer de travailler & de vivre. Si le Souverain continue & veut encore prendre sa part sur le salaire de ceux qui voiturent & vendent les productions, & sur les productions elles-mêmes, à chaque fois qu'elles sortent de la ferme ou qu'elles y rentrent, il est bientôt contraint, pour contenir la ruse ou la violence que l'injustice appelle, de placer à toutes les issues du champ des agens qui arrêtent au passage, fouillent & vexent tout le monde, intercep-

tent & détruisent tous les rapports en brisant le plus sacré des liens, celui du même intérêt & de la confiance qui doit unir le Prince & les sujets. Nous touchons, dès-lors, en peu de temps au dernier terme du désordre que la ruine entiere de la société ne tardera pas à suivre; de tutélaire & de protectrice qu'elle avoit été créée par l'auteur de la nature, la Souveraineté devient l'ennemie de la société, bientôt elle méconnoît tous ses devoirs en attaquant tous les droits de la propriété. La pression de l'injustice annéantit l'énergie des travaux, la circulation des échanges s'arrête, la consommation diminue, la reproduction cesse en même-temps que les frais de toutes les especes augmentent. Le cultivateur ne verse plus que des larmes sur le champ épuisé qui se convertit en landes, & bientôt, enfin, la Souveraineté, elle-même frappée de l'anathême de la destruction & de la misere, expire & s'éteint sur le sable d'un désert avec la nation que son ignorance & sa cupidité ont immolée. Tel est le tableau effrayant que nous offrent les suites de l'infraction de l'ordre que l'Éternel a établi par l'unique Loi des Peuples &

des Rois. Je vous laiſſe maintenant à penſer, Meſſieurs, quelle opinion l'on doit avoir de tous ces ſyſtêmes enfantés par les préjugés & la cupidité, dont le but paroît toujours être d'enrichir le Prince aux dépens de la Nation, comme ſi l'intérêt du Prince pouvoit jamais être ſéparé de celui de ſes Peuples. Voyez, dans preſque tous les États modernes, cette importance myſtérieuſe des adminiſtrateurs, ce ſoin continuel qu'ils ont de s'envelopper de ténebres, eux & leurs opérations; cette marche ſourde, incertaine, qui ſeme la méfiance à chaque pas, méfiance trop ſouvent juſtifiée par ſes effets déſaſtreux.

Une Adminiſtration ſage & éclairée ſait, au contraire, qu'elle n'a rien de mieux à faire que d'inſpirer la confiance & de réunir, de confondre, dans un ſeul intérêt, les intérêts ſi long-temps diviſés du Monarque & des ſujets. Tout le monde ſait bien qu'il faut un revenu, & un revenu puiſſant à la Souveraineté d'un grand Empire, pour maintenir l'ordre dans l'intérieur, & défendre la ſociété des ennemis du dehors, & perſonne ne ſe croira jamais autoriſé à refuſer de payer ce qui eſt dû; mais quand la maniere de pren-

dre la part eſt ſans meſure connue, injuſte par cela ſeul, ruineuſe & vexatoire, on ſe plaint, on murmure, le fiſc entre en guerre avec la Nation, & de toutes parts on ne voit plus que troubles & déſordres. Vous ſerez tout étonné, dirois-je à un Prince ami de la vérité, de l'ordre & de la juſtice, de la facilité que vous trouverez à régner, du moment où votre Adminiſtration voudra bien ne ſe mêler que de ſes affaires, & ne ſuivre d'autre marche que celle de la nature. Daignez bien vous convaincre de cette premiere vérité, que votre revenu, de quelque maniere & ſous quelque forme que vous le perceviez, n'eſt & ne peut être jamais qu'une partie du revenu total de votre territoire. Si la forme de perception ou l'impoſition attaque dans ſa ſource la reproduction du revenu total, elle diminue néceſſairement votre part, & il n'eſt point d'opération de finance qui puiſſe vous ſauver, vous & votre Peuple, de ruine qui vous menace.

C'eſt du déſordre & des faux principes de l'Adminiſtration intérieure qu'eſt ſortie cette fauſſe ſcience que l'on appelle politique : la Souveraineté aveuglée par la

passion de tout envahir, une fois hors des voies de la nature, après s'être bien cantonnée dans son intérieur, après avoir séparé son intérêt de celui de la Nation, & avoir couvert son territoire de trapes & de barrieres, la Souveraineté, dis-je, a dû nécessairement suivre les mêmes principes au dehors : elle a encore entouré son territoire de barrieres. Le Peuple voisin en a fait autant; & voilà deux Nations dans une situation respective de méfiance qui nécessairement conduit à l'état de guerre : chacun de son côté saisit & pille au passage ce qui entre & ce qui sort. L'un défend l'entrée de telle production, l'autre en défend la sortie; les deux Peuples se ruinent à l'envi par un nouveau genre de guerre mille fois plus désastreux que celui des armes, guerre de fisc & de cupidité aveugle qui détruit toutes les communications, qui anéantit le commerce le plus avantageux, le commerce le plus voisin. Le mal ne tarde pas à se faire connoître par ses effets; mais on est loin d'en connoître la source. On fait des traités, pour le dehors, aussi mystérieux que les opérations de l'intérieur, chacun cherche à y tromper son voisin, sans songer

que le dommage tombe d'aplomb ſur lui-même par un contre-coup inévitable, & voilà ce qu'on appelle ſecrets d'État. Ces traités dictés par la mauvaiſe foi & reçus par la méfiance, ſont bientôt détruits; ſuccédent alors les guerres qui achevent de mettre le comble aux maux qu'a déja enfantés cette prétendue paix qui n'étoit elle-même qu'un état de guerre continuel, puiſqu'il n'eſt, au fait, de véritable guerre, que celle des intérêts qui ſe combattent.

Ici enfin le ſavant s'arrêta: le Roi qui avoit écouté avec la plus grande attention, frappé de la vérité & de la ſageſſe de ces principes, le pria de la maniere la plus preſſante de lui faire préſent de ce précis de ſon grand livre, en l'aſſurant qu'à ſon retour en Perſe, il ne manqueroit pas de le communiquer à un premier Commis de ſes amis, & que peut-être il arriveroit juſqu'au Prince. Dieu le veuille, reprit modeſtement le ſavant! En quelque endroit du monde qu'il lui plaiſe de faire germer ces grandes vérités, je mourrai content, en béniſſant le nom du Souverain qui rappellera le vrai régne de l'ordre, & j'emporterai cette

douce

douce espérance, qu'un jour peut-être mon pays profitera au moins de cet exemple. Après avoir rendu mille graces au Philosophe qu'il se promit bien de revoir un jour, le Prince reprit, avec son confident, la route qui les conduisit à une grande Ville de trafic, & l'un des plus beaux ports du monde.

CHAPITRE XII.

Arrivée du Prince dans une grande Ville de Commerce maritime. Il prend, du Commerce, une opinion toute contraire à celle qu'il en avoit.

VOICI enfin de l'opulence, s'écria le Roi Melès, en contemplant le Port de cette Cité rempli de Vaisseaux. Ce spectacle réjouit ma vue fatiguée de l'aspect des tristes déserts que nous venons de parcourir. Oui, répart Ismin, une telle Ville à deux cents lieues de la capitale donne une haute idée de la puissance du Souverain & des richesses de la Nation....... Des richesses de la Nation,

reprend, en secouant la tête, un homme qui les écoutoit, dites des richesses des Négocians, & alors l'expression sera juste... Comment, reprend le Prince, vous ne voulez pas, Monsieur, qu'une Ville aussi commerçante soit une source de richesses pour la Nation? Hélas! Monsieur, je le désirerois de tout mon cœur, continua le raisonneur, mais malheureusement il en est autrement... Nous ne nous entendons pas assurément, Monsieur, dit Ismin, un peu choqué de cette contrariété d'opinion. Je le crois, il n'est pas étonnant que vous soyez séduits par un tel spectacle; beaucoup de gens qui devroient en savoir sur cela plus que vous, à commencer peut-être par le Souverain & ses Ministres, jugeroient cependant de même. Mais que voulez-vous dire, Monsieur?— Je veux dire que si, comme Souverain, je voyois une telle Ville à l'extrémité d'un Royaume, dont les deux tiers sont en friche ou en mauvais état de culture, je me garderois bien de confondre les richesses des Négocians ou trafiquans avec les richesses de la Nation, & que j'aurois bientôt une toute autre idée du trafic, que je me garderois bien de

confondre avec le vrai & utile commerce. En deux mots, Messieurs, vous pourrez m'entendre : tout le commerce de cette Ville, & de celles qui lui ressemblent, n'est réellement qu'un trafic ou un commerce de revendeurs, dont le profit ou la rétribution fondée sur des privileges exclusifs enchérit nécessairement, pour ceux qui les paient, le prix des marchandises, en le diminuant d'un autre côté pour ceux qui les vendent en premiere main & qui sont les vrais commerçans. Il est donc clair que cette rétribution se paie toujours directement ou indirectement aux dépens des biens-fonds des deux côtés, d'où il suit que ce commerce de revente si chargé de frais, loin d'être avantageux pour les Nations qui possedent les biens-fonds, n'est pour elles, au contraire, qu'un objet de dépense qui les mine sourdement sous la dangereuse apparence de l'opulence & de la prospérité. Le commerce le plus avantageux pour une Nation agricole est le commerce le moins chargé de frais, le plus ouvert à la concurrence & le plus voisin de la reproduction; conséquemment le commerce le plus éloigné, le plus chargé de frais

& de privileges, sera à tous égards le plus défavorable pour cette même Nation qui sera réellement appauvrie en raison de la fortune des Négocians, puisque cette fortune n'est qu'un résultat de frais pour ceux qui leur paient leurs rétributions. Je dirai donc, en secouant la tête, & avec raison, les richesses de ces Négocians ne sont point du tout les richesses de la Nation. Ces principes, répond le Roi, sont si étrangers aux principes reçus, qu'ils me paroissent avoir besoin d'explications : je vous prierai donc... Ah! très-volontiers, Monsieur, tout ce que nous dirons n'empêchera pas que les choses n'aillent toujours leur même train, à la grande satisfaction des Administrateurs, & de la Nation elle-même qui se croit réellement très-riche de l'argent qu'elle donne; mais il y a toujours quelque plaisir à s'entretenir du bien & à le voir possible. Un petit exemple va justifier mes principes, & vous faire sentir quelle différence il y a, pour une Nation, entre le commerce éloigné & le commerce le plus prochain.

Je suppose que les vins, qui sont un objet très-considérable de commerce pour

partie du Royaume, se vendent bien
ous au lieu d'être portés chez l'étran-
l est évident que si nos Provinces qui
point de vin ont les moyens de
celui des Provinces qui le produi-
ce genre de commerce est immédia-
nt le plus avantageux pour celui qui
& pour celui qui vend : pour celui
aie ou achete, parce qu'il a moins
ais à rembourser; pour celui qui vend,
: qu'il vend à un bon & sûr prix qui
liminue pas sous des prétextes de
ositions de pertes, de hasards, & parce
l'argent revient plus promptement à
gne. Cela prouve encore que la Pro-
e qui n'a point de vin, a tiré de sa
ire les moyens d'en acheter, & cela
pas indifférent à observer. Pour peu
vous ayez voyagé dans l'intérieur
'Empire, vous devez avoir remarqué
les deux tiers des habitans boivent
'eau, parce qu'ils ne peuvent acheter
'in, & cela n'est pas un état de pros-
té. L'état vrai de prospérité seroit qu'ils
ent échanger entr'eux les denrées de
s territoires bien cultivés. Mon objet
t pas, dans ce moment, de vous ex-
quer tout ce qui s'oppose à un ordre

de rapports que nous ne verrons peut-être jamais. Mon but eſt de vous démontrer que le commerce le plus utile eſt toujours le plus voiſin de la terre qui produit. Mais, dit le Prince, permettez-moi de revenir ſur l'article des frais que nous paſſons un peu légérement. Il me ſemble que ces frais ſont pour l'étranger qui achete. D'accord, Monſieur, mais vous conviendrez auſſi que ces mêmes frais, quoique payés par l'étranger, n'enrichiſſent pas la Nation, mais le Négociant qui revend, lequel Négociant, quoiqu'il ſe diſe *national*, n'eſt pourtant pas la Nation, comme nous le verrons. Voici encore ce qui arrive : l'étranger cherche à ſon tour à reprendre ſa revanche ſur ce qu'il vend; les frais augmentant ainſi de part & d'autre en raiſon des diſtances, des difficultés & des excluſions, les agens ſe multiplient d'autant entre les vrais vendeurs & acheteurs qui ſont les poſſeſſeurs des terres, & il y a dépenſe en pure perte pour les fonds productifs des deux côtés. Le commerce intérieur eſt donc le plus avantageux, & celui qu'on doit protéger avant de ſonger au commerce éloigné; juſqu'à préſent on a fait tout le contrai-

re, on a interverti l'ordre de la nature, & des désastres de tous les genres l'ont déja pleinement vengée de nos attentats. Oui, Messieurs, & l'on ne sauroit assez le répéter, le commerce éloigné n'est qu'un commerce d'excédent qui doit arriver à la suite du commerce intérieur; il en doit suivre exactement la marche, c'est-à-dire, qu'il doit tendre constamment à la diminution des frais, & cela se fera de soi-même, si l'Administration veut bien consentir à ne plus rien défendre ni ordonner. Elle n'a autre chose à faire que de le laisser jouir de la plus parfaite liberté, & de repousser tous les demandeurs de privileges, car il n'y a que la concurrence qui puisse diminuer les frais. Mais si, toujours trompé par ce faux éclat des richesses des Négocians qu'il croit être celles de son Peuple, un Souverain veut non-seulement que le Négociant national jouisse dans ses ports d'avantages & d'immunités dont ne jouira pas le Négociant étranger; mais qu'il défende même dans un certain temps à tout autre Négociant de l'intérieur d'acheter des vins, comme cela se pratique dans cette Province; voici ce qui arrivera & ce qui arrive.

Ce trafiquant *national* dont le métier, malgré son titre, n'est point de faire des traités sur le patriotisme, mais bien le plus grand profit sur ses marchandises, étant seul à vendre, sera seul maître du prix & vous rançonnera : premier désordre. Vous croyez bien que l'étranger, vexé dans vos Ports & sur vos frontieres, ne manquera pas de suivre le même régime, & que vous trouverez chez lui le même traitement que vous lui faites éprouver chez vous : autre désordre.

Voici donc les Négocians des deux Nations qui doivent véritablement être considérés comme deux républiques, dont les intérêts sont évidemment opposés à ceux de leur propre pays, car leur intérêt est d'augmenter leurs mémoires de frais, qu'il est de l'intérêt des Nations de diminuer. Il faudra payer sans murmurer & s'applaudir de son bonheur, si l'on échappe à la foule de tant d'autres maux qui bientôt ne doivent pas manquer d'éclore. Bientôt de folies en folies, & d'erreurs en erreurs, on arrivera au projet d'abandonner des champs fertiles pour aller cultiver des déserts : la Nation entiere, égarée par le délire de la plus aveu-

gle cupidité, ne ſongera plus bientôt qu'aux avantages du commerce éloigné, & tout deviendra trafiquant. Bientôt alors la Métropole s'épuiſe en avances pour protéger des Compagnies excluſives, & tel Peuple, d'agricole & de ſouverain qu'il étoit par la nature, devient mercenaire & eſclave de ſes propres agens. Chacun ſe reſſerre excluſivement & ſe ruine en frais, en courant après des profits imaginaires; ſurviennent néceſſairement les guerres ſuſcitées par ces Négocians avides qui demandent protection, les mers bientôt ſe teignent de ſang & ſe couvrent des débris des richeſſes nationales anéanties.

Telles ſont les triſtes ſuites de ce commerce éloigné & du préjugé funeſte qui le fait regarder comme baſe de l'opulence & de la proſpérité des Empires.

Admirez à préſent, Meſſieurs, ſi cela vous plaît, cette Ville ſuperbe dont les tours ſe confondent avec les pavillons des vaiſſeaux qui rempliſſent ſon Port; je l'admirerois comme vous, ſi les vaſtes Provinces qui ſont derriere étoient bien cultivées & bien peuplées; ſi ces vaiſſeaux ne venoient chercher que l'excédent des productions bien payées ſur leur territoire;

ſi enfin une liberté égale d'entrer & de ſortir établiſſoit entre les nationaux & les étrangers la plus parfaite concúrrence. Ce n'eſt qu'à ces conditions que le commerce éloigné, ou le trafic, peut me paroître avantageux, & juſqu'à ce qu'elles ſoient parfaitement remplies, vous me permettrez, Meſſieurs, non d'admirer, mais de gémir ſur l'aveuglement des Adminiſtrateurs, qui croient enrichir vraiment la Nation en augmentant les privileges excluſifs des Négocians indigenes de la Nation ellemême qui applaudit à ces belles opérations; & de tant d'écrivains qui ne parlent que de traités de commerce, de balance de comce, ſans ſonger qu'il n'eſt d'autres traités, ni de balance à faire, que de le débarraſſer de toutes ſes entraves, & de lui ouvrir les Ports. C'eſt à cela que doivent ſe réduire tous les ſoins de l'Adminiſtration... L'homme dit, &, en s'échappant, laiſſe le Monarque & ſon Compagnon confondus de ce qu'ils venoient d'entendre.



CHAPITRE XIII.

flexions du Prince. Sa conversation avec un Paysan sur les corvées.

SEIGNEUR, dit Ismin, en regardant le lonarque qui n'étoit pas encore revenu de surprise, il faut convenir que voilà des :incipes qui, quoique forts extraordinaires ırément, ont néanmoins un air de vé- qui séduit. Dieu pardonne à ce terrible ıisonneur le mal qu'il m'a fait, répart le rince. Je commençois à peine à respirer à me remettre un peu, en contemplant : Port, de la souffrance que m'avoit cau- e jusqu'à ce moment le spectacle de nt de misere, j'aimois à me persuader ıe ma Nation ne pouvoit être regardée ımme pauvre avec des Villes de cette ɔulence, quand ce maudit homme est nu détruire la plus douce des illusions. A vérité, répond Ismin, ce Monsieur n'est s consolant, mais il est fort en raisons, je ne crois pas que votre Conseil, aidé : tous les travailleurs en finance & de tou- s les Compagnies d'orient & d'occident,

du nord & du midi, puiſſe combattre avec ſuccès un ſeul de ſes principes ſur le commerce qui, comme je l'ai parfaitement compris, ne doit pas être confondu avec le trafic. Il me paroît évident que les guerres qui ont penſé ruiner vos prédéceſſeurs, & leurs ennemis, n'ont pas eu d'autre cauſe que l'erreur des Adminiſtrateurs ſur la vraie nature du commerce. Dans le cas même où nos propres Négocians vendroient à la Nation des denrées étrangeres à meilleur marché que les Peuples voiſins, ce qui aſſurément n'eſt pas, il n'en eſt pas moins évident que ce profit n'eſt qu'imaginaire, ſi l'on veut bien tenir compte de ce qu'il en a coûté en avances & en guerres cauſées par la cruelle manie de ſoutenir excluſivement ces mêmes Négocians... Je vois, ajoute le Monarque, qu'il feroit plus avantageux de cultiver nos champs que d'aller établir des colonies dans des déſerts, & chercher à trois mille lieues de chez ſoi des querelles inévitables. Le Prince alloit probablement dire de très-excellentes choſes ſur les Colonies, quand à quelque diſtance de l'opulente Cité qu'ils venoient de quitter, il fut interrompu par les plaintes & les mur-

diſtribuoit en différens atteliers ſur le chemin... Et quelle eſt, mon ami, la cauſe de vos plaintes, dit-il avec bonté à l'un d'eux? — Ne le voyez-vous pas, Monſieur, répond le Payſan? On nous contraint de travailler ici gratuitement, comme ſi nous avions du temps & des forces de reſte. Il y a tant de beaux Meſſieurs dans les Villes qui n'ont rien à faire, que ne les oblige-t-on de venir paſſer quelques heures de leur temps ſur les grands chemins? Le Prince vit bientôt qu'il s'agiſſoit-là d'une corvée. Mais, reprit-il, il me ſemble qu'on avoit voulu détruire les corvées, & qu'on a été forcé, par les inconvéniens du ſecond arrangement, à revenir au premier. Oui, répond le pauvre manœuvre; mais il n'eſt qu'un arrangement ſans inconvéniens, c'eſt que le Roi paie les gens qu'il emploie à conſtruire & réparer les chemins, car cela doit faire partie de ſes dépenſes. Quand on travaille malgré ſoi & ſans profit, on fait de mauvaiſe beſogne: vous voyez cette partie du chemin à réparer, pour cela il ne faudroit pas la moitié des travailleurs que voilà, s'ils étoient libres & payés,

ni la moitié du temps que nous allons y passer successivement, & l'ouvrage seroit bien fait : au lieu que dans un mois peut-être il faudra recommencer avec de nouvelles dépenses ; car on imagine mille moyens pour se soustraire, par sa ruse, à la violence ; & quand il s'agit de remuer les bras, il n'y a que la bonne volonté de celui à qui sont les bras qui puisse en tirer parti, quelque moyen que prenne la force de celui qui commande, à moins qu'il ne souleve le bras de celui qui obéit. J'ai toujours vu que tout se faisoit mal par la force seule. Mais pardon, Monsieur, voici Monsieur notre Ingénieur qui se doute bien que je cause ; il faut, au moins, que j'aie l'air de remuer quelques pierres, & cela lui sera à-peu-près égal, car pour lui ses appointemens sont sûrs. Seigneur, dit Ismin au Prince, plus j'y rêve, & plus je vois que cette partie d'Administration est encore bien éloignée de son véritable état de perfection, quelque bien ordonné que soit le Corps de Messieurs les Ingénieurs ; ceci soit dit encore en passant, puisque nous les trouvons sur notre chemin. Mais, je le répete, il ne s'agit que d'avoir de quoi payer, & je pense que ce sera toujours là

un grand embarras pour Votre Majesté, si son Conseil n'essaie de quelqu'autre maniere d'administrer... Mais que vois-je, ajouta Ismin, Seigneur, n'appercevez-vous pas là, tout près, un homme qui arrache les seps de sa vigne avec fureur : il semble ne s'arrêter que pour essuyer les pleurs qui ruissellent de ses yeux. (5)



CHAPITRE XIV.

L'homme qui arrache sa vigne. Etonnante raison qu'il donne quand on lui demande pourquoi ; enfin comment les affaires s'arrangeoient en Lydie.

CET homme assurément est insensé, dit le Prince, approchons, interrogeons-le. Je crains bien, murmure tout bas Ismin, que nous n'apprenions-là encore quelque triste vérité. Mon ami, lui dit le Roi en l'arbordant, êtes-vous fou ? Et pourquoi arracher des seps qui paroissent en pleine vigueur & dans l'exposition la plus favorable ? Hélas ! non, je ne suis pas fou, répond l'homme en continuant sa triste besogne, quoiqu'il y ait, comme vous le

remarquez bien, de la folie dans ce que vous me voyez faire; mais la folie vient de plus haut que moi, & je ne ſuis que l'agent. Comment donc, mais de ſi beaux ſeps, répétoit toujours Iſmin? — Et c'eſt là ce qui fait que je les arrache, continue l'homme qui ne pouvoit retenir ſes larmes. Je ſuis ruiné par l'abondance de cette vigne, & je ſerois moins mal, ſi j'avois fait plutôt ce que vous me voyez faire. Je crois que mes voiſins ne tarderont pas à ſuivre mon exemple. Comment, ruiné par l'abondance, réprend le Roi qui n'avoit encore rien vu ni entendu de ſemblable? Certes, mon ami, vous extravaguez. — Oui, Monſieur, ruiné par l'abondance, cela ne s'entend que trop: quand l'abondance eſt ſans valeur, elle fait l'effet de la diſette, & pis encore, parce qu'elle a coûté des frais: voilà préciſément ce qui arrive. Ceci, dit Iſmin au Monarque, me paroît la ſuite de la leçon que nous avons reçue du cabaretier: je m'en doute, reprend le Roi, & je crains bien que ce ne ſoient mes travailleurs en finance qui arrachent les vignes... Nos récoltes de vin, reprit l'homme qui ne demandoit qu'à ſoulager ſa peine en ſe

plaignant, font telles depuis trois ans, que le vin eſt tombé ici ſans valeur, & qu'on en donne la quantité de deux outres pleines pour avoir une outre en nature. .. Mais que ne portez-vous votre vin dans les Provinces du nord de l'Empire, où l'on ne boit que de l'eau? — Ah, je vois bien, reprit la payſan, que ces Meſſieurs ne ſont pas Lydiens, car s'ils étoient du pays, ils raiſonneroient autrement : ils ſauroient que notre vin pour arriver juſqu'à ces Provinces, indépendamment des frais naturels de tranſport, eſt chargé de tant d'impoſitions, qu'il devient alors pour ces Provinces d'un prix qui les empêche d'en boire. Il y a quelque temps qu'un honnête Bourgeois de ce pays-ci conçut une ſpéculation de ce genre : heureuſement pour lui qu'il a fait ſon eſſai ſur une petite quantité, car il auroit été infailliblement ruiné. Il ſe dit donc un jour, comme le prétendent ces Meſſieurs, voilà du vin qui, arrivé dans la capitale, vaudra tant : une ſomme conſidérable au-delà du prix qu'il coûtoit dans le pays. En effet, le vin, arrivé à ſa deſtination, parut d'excellente qualité, & fut payé même au-delà du prix qu'il pouvoit

espérer. Mais quel fut l'étonnement de ce Monsieur, quand, en voulant faire son compte de dépense & de recette, il s'apperçut que les frais de tous les droits qu'il avoit été obligé d'acquitter en chemin, non-seulement égaloient sa recette, mais la surpassoient encore de la moitié de la valeur qu'avoit le vin dans le pays même? De sorte que si ces droits eussent été pris en nature sur le vin même à chaque douane & bureau, il se seroit trouvé que les Commis auroient réellement bu tout le vin, au nom du Roi, long-temps avant qu'il fût arrivé, & se seroient fait payer quelque chose encore pour la peine qu'ils auroient prise. Quoique je n'aie gueres envie de rire, j'avoue que j'ai peine à m'en empêcher quand je songe à cette histoire-là.... Mais ce que vous dites-là ne me paroît pas croyable, reprend le Prince: — Ma foi, Monsieur, je voudrois bien que ce fût un conte, je n'arracherois pas ma vigne, & je me réjouirois de l'abondance, car je porterois mon vin là où il recevroit une valeur au-delà de mes frais. Je ne sais ce qu'il arrivera de la maniere dont on conduit tout ceci; mais ce que je sais, avec mon petit sens, c'est qu'il

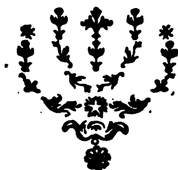
eſt bien fâcheux d'être obligé de maudire l'abondance ſur de beaux côteaux comme ceux-là, où, dans les intervalles de nos travaux, on ne devroit entendre que des chants de joie & des actions de graces. Malheur à ceux qui forcent au murmure, contre le ciel, l'homme entouré des fruits de la terre! .... Mais ce champ, par ſa qualité & ſon expoſition, dit Iſmin, ſemble n'être deſtiné qu'à la culture de la vigne? — C'eſt vrai; mais que voulez-vous, Monſieur? Vous voyez qu'on le condamne à ne rien produire, ou à ne produire que des fruits qui ſeront de mauvaiſe qualité, puiſqu'ils viendront à la place de ceux que la nature y demande. Mais ils ſeront ce qu'ils pourront, & ce champ lui-même ſera en friche : je trouve moins ruineux de ne rien récolter, que de riſquer de me voir écraſé, & après un long travail, par des frais qui m'emporteroient, ſans eſpoir, le peu qui me reſte. Oui, mon champ ſera bientôt partie de ce déſert qui s'étend juſqu'à nous, depuis cette chaîne de montagnes que vous voyez là-bas. L'incendie gagne tous les jours : dans ma jeuneſſe, ces côtes-là étoient encore chargées des plus belles vignes : des bruyeres, de mau-

vais bois les couvrent, & le Roi, & Monseigneur l'Intendant, laiſſent tout cela ſe détruire : ma foi, il faut croire pourtant que l'impôt ſur le vin diminuera à proportion qu'on arrachera les vignes, & qu'avec le temps il n'y aura plus rien pour le payer. Mais, mon Dieu, en voici bien d'une autre, s'écria le payſan en tournant ſes regards vers un champ ſitué à une petite diſtance de ſa vigne, & que trois ou quatre hommes bouleverſoient au milieu des gémiſſemens d'une famille éplorée. Mon pauvre voiſin! je lui avois bien prédit le malheur qui lui arrive.... Et qu'eſt-ce donc encore, demande le Roi, déja trop diſpoſé à l'attendriſſement par ce qu'il venoit de voir & d'entendre? — Ah! Meſſieurs, continue le payſan, cet homme, mon voiſin, eſt chargé d'une famille nombreuſe; il s'eſt aviſé, après avoir renoncé, comme je fais, à la culture de la vigne, de cultiver dans ſon champ une plante d'un très-grand uſage & d'un prompt débit, & qui y proſpéroit à merveille : j'ai eu beau lui dire que cela étoit défendu, il n'en vouloit rien croire, & le voilà pris. Ces Meſſieurs ſont des Commis de la Ferme ou du Roi.

Vous ne savez peut-être pas, comme vous
ᵉtes des étrangers, que le Roi prend,
ᶜéde à ferme ou met en régie, peu im-
porte, le privilege exclusif de l'approvi-
nnement de cette plante qui est deve-
e d'un usage presque universel. On dit
sous le prétexte de faire fleurir le
ce des Colonies, on en défend la
ici, quoiqu'elle s'y plaise infini-
ent, qu'elle y soit de la plus excel-
ente qualité.

On dit encore que nos Colonies n'en
ournissent point, & que le Roi donc &
es Messieurs qu'il a chargés de cette belle
opération-là, achetent cette plante d'un
peuple voisin, d'où il suit qu'on nous la
rend dix fois à peu-près plus cher qu'elle
ne coûteroit si la culture en étoit permise.
Cependant nous aurions, sans cette dé-
ense, des champs de plus en valeur, &
nous ne serions pas, comme on le dit
encore, contraints de payer au-delà de
l'énorme imposition qui est sur cette den-
ée, les frais de premiere, seconde & troi-
ieme vente, les frais d'avaries, de pertes.
Joignez à cela, que si la denrée se trouve
de mauvaise qualité, faute de pouvoir
choisir, on est bien obligé de s'en con-

tenter : on vous répond à vos plaintes que c'eſt une mauvaiſe veine, & voilà tout. Le Prince s'approcha des Commis qui lui parurent très-honnêtes, à cela près de leur maniere de dévaſter les champs. Il apprit d'eux-mêmes quelques petits détails d'Adminiſtration qui l'étonnerent infiniment, & ſe retira après avoir payé pour la malheureuſe famille les frais d'amende & de deſtruction : les Commis partirent en ſe diſant, voici encore une affaire d'arrangée. Iſmin qui les entendit ne put s'empêcher de s'écrier, ah! le malheureux pays où les affaires s'arrangent ainſi!



CHAPITRE XV.

Tristesse profonde du Roi. Rencontre d'un Soldat.

LE Monarque paroissoit occupé des tristes réflexions; Ismin marchoit à es côtés en gardant un silence profond: ls avoient ainsi parcouru une étendue de plusieurs milles, quand le Prince, se tournant vers son Compagnon, lui dit, en :, mon cher Ismin, je perds couà la vue de tant de désordres; il me le à chaque pas que je fais, entenla terre qui me reproche de la frapper le stérilité. Ces plaines immenses changées en déserts, ces côteaux dépouillés de fruits, ce cri universel de misere & d'oppression, tout m'accuse & remplit mon cœur du sentiment de la douleur la plus profonde. Dieu puissant, sous quels traits la Souveraineté pourra-t-elle donc être reconnue comme ton image, si elle desséche les champs où tu verses la rosée, & si elle en arrache les fruits que ta bienfaisance y fait naître? Il n'est que trop vrai, Sei-

qui ont frappé nos regards, ne peuvent gueres être imputés qu'à l'Administration; & que, pour me servir de l'expression d'un paysan que nous avons rencontré, il ne faut s'en prendre ni au ciel ni à la terre. Si jamais Prince pût être justifié par l'excellence de son cœur, je le dis sans adulation, ce fut vous, Seigneur, & il n'est d'erreurs coupables que celles de la volonté. Achévons notre course, tâchons de bien rapprocher ces effets désastreux de leurs causes, & daigne Votre Majesté ne pas perdre l'espoir d'y remédier : Elle trouvera de grandes ressources dans l'industrie & la reconnoissance de ses Peuples, quand ils la verront s'occuper sérieusement de leur bonheur. Cette terre naturellement fertile ouvrira encore son sein aux avances & au travail, elle ne demande qu'à se réconcilier avec l'homme : je pense, comme disoit encore ce fermier qui nous a donné l'hospitalité dans les commencemens de nos voyages, qu'en tout vous ferez bien de la consulter même avant votre Conseil. Je crois entrevoir que ce n'est pas tant de l'argent qu'il faut s'occuper que des moyens d'en faire naître;

&

ie-tous ces moyens, le plus plein
uś conſtamment ſûr pour cet Em-
t celui du revenu territorial, quoi
a ſoit des affaires de banques,
ints, travail d'argent & autres beaux
de votre Adminiſtration des finan-
ne trompe peut-être, mais juſqu'à
n me démontre le contraire, je ne
que l'Etat eût rien à riſquer ſi ſon
re étoit, dans toutes ſes parties,
autant que poſſible d'abondantes
is; il me ſemble qu'avec cela, &
berté, on auroit de l'argent, puiſ-
ſt l'argent qu'on a toujours en vue.
ſourit à cette réflexion d'Iſmin avec
la ſérénité de l'eſpoir qui rentroit
n cœur. Voici un ſoldat, dit Iſmin,
, pour diſtraire un peu Votre Ma-
'entretenir avec cet homme. Vous
noiſſez gueres vos ſoldats, Seigneur,
rce que vous en avez entendu dire,
irroit bien s'être trompé encore ſur
icle-là. Il ne faut négliger aucune
n de cauſer avec les gens eux-mêmes
qui les regarde. Je crois avoir re-
é que la vérité ſe trouve toujours
e celui à qui elle a affaire. Notre
, en général, n'eſt pas tant de la

méconnoître que de chercher presque toujours où elle n'est pas.... Oui, les épreuves que nous avons faites jusqu'à présent, reprend le Prince, me le font assez entendre. Les gens les plus simples que nous avons rencontrés, en savoient assurément plus sur leurs vrais intérêts que mes Ministres, quoiqu'ils se chargent trop souvent de prescrire à chacun ce qu'il doit faire pour son propre avantage : c'est toujours là une des grandes sollicitudes de mon Administration : mais joignons notre soldat. Je me charge, dit Ismin, d'entrer en conversation.



CHAPITRE XVI.

Converſation du Roi avec le Soldat.

APRÈS quelques queſtions, auxquelles le ſoldat répondit avec beaucoup de douceur & d'intelligence, le Roi lui demanda depuis quel temps il ſervoit ? — Depuis quatorze ans, Monſieur, & j'en ai encore deux à remplir pour finir mon ſecond engagement.... Le ſervice vous plaît? — Aſſez, le métier en lui-même n'a rien de bien fâcheux, je n'en connois même aucun autre qui convienne ſi bien à la premiere jeuneſſe. Naturellement on aime à voir autre choſe que ſon village, & quand on eſt ſous les armes, on ne peut ſe défendre du plaiſir de ſe croire quelque choſe de plus qu'un bourgeois.... Vous paroiſſez, dit Iſmin, étonné de la facilité avec laquelle le ſoldat s'exprimoit, avoir reçu une éducation ſupérieure à celle de la plus grande partie de vos camarades. — Il eſt vrai, Monſieur que j'ai étudié, & aſſez bien : j'ai été, après mes études, Clerc de Procureur, & ſelon les vœux de mon pere

qui eſt un bon Fermier retiré dans un village ici près, j'allois enfin être Procureur, quand je me ſuis aviſé de penſer qu'il valoit mieux faire la guerre aux ennemis de ſa patrie qu'à ſes propres concitoyens. J'ai donc renoncé à la très-lucrative profeſſion de Procureur pour embraſſer l'infiniment plus honorable profeſſion de ſoldat, & je ne m'en ſuis pas encore repenti un ſeul inſtant, quoique le métier n'ait pas tous les agrémens poſſibles, & que l'illuſion qui ſéduit la jeuneſſe au premier aſpect ne dure pas long-temps.... Pourquoi cela? Vous tourmente-t-on? La diſcipline eſt-elle trop fatiguante? — La diſcipline quelque exacte qu'elle ſoit ne fatigue jamais le ſoldat quand on la ſuppoſe juſte; ſur cent hommes qui déſertent il n'y en a pas deux qui donnent cette raiſon-là de mécontentement. Non, non, Meſſieurs, ce n'eſt pas la diſcipline qui fait déſerter, c'eſt le peu d'opinion qu'on attache à cette profeſſion, le traitement arbitraire, & tout ce qui ſuit de là. On a beau faire, on n'aura jamais de vrais ſoldats qu'en leur inſpirant de leur métier l'idée qu'ils doivent en avoir, & rien n'eſt ſi aiſé que cela quand on a

ation, un fonds d'honneur qui suffi-
out ce que l'on est en droit d'at-
de nous, si l'on daignoit y faire
attention. Il faudroit qu'un Roi
elquefois entendre causer entr'eux
vrais soldats, il apprendroit là,
eaucoup de peine, comment on
ous conduire.... Je suis étranger,
vous le voyez, dit le Prince, je
pour m'instruire, je desirerois bien
us eussiez la complaisance de con-
de nous entretenir un peu de votre
des moyens que vous croiriez pro-
former de bons soldats. — Ma foi,
ur, je ne pourrois gueres vous dire
elques réflexions que j'ai faites d'après
opre expérience, & quelques autres
s bons & honnêtes camarades. Je
que pour avoir de bons soldats,
les bien choisir, les considérer, &
n payer : avec ces trois petits prin-
il me semble qu'il y auroit peu de
de bâtons à donner, & que les
s des déserteurs auroient beaucoup
ces vacantes. Je dis d'abord les bien
, c'est là le point important. N'est-il
nteux de voir nos Régimens com-

posés, pour la plus grande partie, d'hommes presque rejettés des autres classes de la société, ramassés au hasard sur les places & les quais des grandes Villes, souvent même dans les plus mauvais lieux, presque toujours trompés dans l'ivresse, entretenus dans cet état ou enfermés pendant le temps que la Loi leur accorde pour ratifier leur enrôlement, & au sortir de là désolés de se voir surpris. Que peut-on espérer d'hommes ainsi liés contre leur volonté, corrompus souvent par tous les vices qu'entraîne l'oisiveté, énervés par la débauche? Oui sans doute, c'est pour de tels sujets qu'il faut imaginer des chaînes, des punitions de toute espece, on ne peut les contenir par d'autres moyens que ceux de l'esclavage le plus rigoureux; vous leur parleriez en vain la langue de l'honneur & du devoir, ils ne l'entendroient pas. La triste habitude que nos Chefs ont de cette vile espece d'hommes indignes en tout du beau nom de soldat, leur a inspiré le préjugé le plus funeste au bien du service. Ils regardent comme impossible d'avoir à commander jamais à des hommes dignes d'être conduits par d'autres principes, & le plus grand de

tous les malheurs eſt que je les vois ſouvent imputer au métier lui-même les vices du ſoldat actuel : delà ſuit néceſſairement qu'on regarde la réforme des Troupes comme impoſſible. On devroit cependant obſerver qu'il eſt des Corps moins mal compoſés, & j'ai l'honneur de ſervir dans un de ceux-là. On y fait attention au choix des hommes, cela ſe fait, & nous n'en manquons jamais. En vérité on eſt bien dédommagé de la peine que cauſe ce ſoin, par l'agrément de voir tout aller plus ſûrement & plus facilement, ſans recourir à tant de moyens violens qui fatiguent toujours preſqu'autant celui qui commande que celui que celui qui obéit.... Mais, répond le Roi, il faut de nombreuſes armées, & je doute que pour les completter on pût trouver aſſez d'hommes de l'eſpece de ceux que vous propoſez & qui vous reſſembleroient, ajouta le Prince avec un ſourire de bonté. Monſieur, reprit le ſoldat, après avoir témoigné ſa reconnoiſſance du compliment, il vaudroit infiniment mieux que les armées fuſſent moins nombreuſes & autrement compoſées; l'attention ſur le choix des hommes feroit renaître la conſidération due à cet état, les mauvais

ſujets ſeroient bientôt remplacés par quantité d'honnêtes gens qui ſerviroient, & que l'ordre préſent éloigne de la profeſſion des armes.

Le préjugé du Peuple eſt qu'un homme ne s'engage que par étourderie, ou contraint par de mauvaiſes affaires, ſouvent pour éviter la peine qu'il auroit à craindre dans la ſociété; on regarde cet état comme un état forcé, auquel on ne tient que par la crainte du châtiment. On entend tous les jours des peres mécontens de leurs enfans, les menacer de les faire enrôler. Quelle opinion voulez-vous, après cela, que le Peuple ait de la plus noble des profeſſions? L'inconſidération ſemble la pourſuivre à chaque pas. On interdit l'entrée des Maiſons Royales, & de quantités de lieux publics aux ſoldats, comme à des hommes flétris qui ne doivent plus jouir même des avantages connus aux autres citoyens. En arrivant en ſémeſtre, nous éprouvons le déſagrément, ſi nous appartenons à des gens d'un état honnête, de nous voir preſque méconnus, ſous l'habit uniforme, de nos anciens amis, & ſouvent même de nos parens. Nous ſommes forcés de rougir de porter l'habit qui

roit nous honorer, & nous n'avons de plus pressé que de le changer con un habit bourgeois.

n trouve souvent, j'en conviens, la on de cette inconsidération dans la duite des soldats; mais il faut avouer la conduite peu honnête de ces mêmes s a souvent aussi pour cause cette insidération. Un homme qui se voit ressé, & presque méprisé, perd bientôt ime de lui-même. Ce n'est plus alors vec le sabre que nous pouvons inspiau bourgeois, non de l'estime assurét, mais une sorte de respect de dision qui nous sauve, au moins, du lier mépris. Mais vous m'avouerez, lieurs, que c'est un terrible métier à e que d'avoir toujours le sabre à la main r s'attirer quelques égards.

es jeunes gens bien élevés nous fuient; 's meres craignent que nous ne les mets en pieces; les peres craignent que s ne les débauchions : ce n'est donc dans la classe du peuple le plus ab- que nous pouvons recruter. Enfin on s regarde comme des esclaves, & avec tant plus de raison, qu'on en voit peu de nous véritablement attachés à

leurs drapeaux ; la plus grande partie de ceux qui ſervent le plus long-temps eſt communément compoſée de gens qui ne pourroient faire autre choſe. Un ſoldat en ſémeſtre, après avoir inutilement tenté tous les moyens d'eſcroquer à ſa famille l'argent de ſon congé, paroît ne retourner au Corps qu'avec les ſentimens d'un homme que l'on conduiroit, de nouveau, à une chaîne de forçats : on s'ennuie, l'épidémie gagne & corrompt les moins mauvais ſujets qui finiſſent par déſerter. Les Villes de guerre frontieres ſe changent alors en vaſtes priſons qui paroiſſent moins établies là pour être gardées par les ſoldats, que pour les garder. Oui, je dirai toujours qu'avec de l'honneur & de bons traitemens, on obtiendroit beaucoup plus de nous, & à moins de frais : nous avons, à l'infini, des traits d'expériences qui prouvent ce que j'avance.

Dans la derniere guerre, par exemple, quelques chefs de notre armée propoſerent, pour ménager le ſang des nos Compagnies d'élite, d'expoſer à une attaque que l'on projettoit, & que l'on croyoit devoir être très-meurtriere, d'expoſer, dis-je, à un danger preſque certain, les plus vils ſujets

des chaînes de force & proscrits par
oix. Qu'arriva-t-il ? Les soldats de ces
pagnies d'élite arrivent les larmes aux
, représenter à leurs Chefs que ce
flétrir leur service que de le faire
ir par d'autres qu'eux, & des hom-
ur-tout de l'espece proposée, que les
les plus dangereux étoient ceux de
neur, & non de l'infamie, & qu'ils
iroient plutôt la mort que de re-
re jamais les armes, si l'on n'avoit
à la réclamation qu'ils faisoient de

cette même guerre la peine la
e, dont on pouvoit menacer le
t, etoit celle de le condamner à ne
barqué dans le cas d'une def.
l'ennemi. Voilà pourtant dans
e d'hommes, si loin encore de
l'elle pourroit être, des traits dont
Chefs eux-mêmes s'honoreroient.
même soldat se disposoit, après une
pause, à continuer sa dissertation,
l un grand bruit de voix confuses,
éleva à quelques pas de nos Voya-
, le força de s'arrêter. (6)

CHAPITRE XVII.

On ne voyageoit pas en Lydie comme on vouloit.

Trois hommes vigoureux maltraitoient un malheureux conducteur de chariots qui n'oppofoit qu'une très-foible réfiftance, & beaucoup de patience, aux coups dont on le chargeoit. L'ame du foldat s'indigna, comme on croit, d'un combat fi inégal. Avant que le Prince & Ifmin euffent le temps de le confeiller, il avoit déja mis en fuite les trois attaquans, qui fe retiroient fort en défordre, & en le menaçant de le faire pendre. Meffieurs, leur dit Ifmin très-poliment en s'approchant d'eux, il faut avouer que s'il y a quelqu'un à pendre ici, ce ne peut gueres être que vous. Ah, nous vous ferons voir, s'écrierent prefqu'en même-temps les trois brigands, ce que c'eft que d'empêcher les gens du Roi d'exercer leurs fonctions. Ah! Seigneur dit bas Ifmin au Roi, & en fouriant, ceci regarde Votre Majefté. Je m'en doutois bien, répond le Monarque, &

élevant la voix, quelles sont donc,
eurs, les fonctions que le Roi vous
rgés d'exercer sur les grands che-
& d'une maniere aussi violente? A-t-il
s existé de Roi qui ait pu donner, à
ue ce fût, la commission d'assommer
ts? Oui, dit un des Commis qui
içoit, comme on va le voir, en phra-
ès-longues, nous sommes chargés,
: le Roi, pour le maintien du privilege
des droits des voitures publiques,
r les chariots dans lesquels nous
erons des voyageurs, de saisir les che-
, & de les tenir en fourriere jusqu'à ce
amende soit acquittée... Monsieur, re-
lors un des voyageurs du chariot, &
on avoit remis à pied au milieu du
in, vous me permettrez de vous faire
quer, & sans me compromettre, je
en supplie, dans votre procès-verbal,
essieurs vos Chefs devroient bien alors
r des voitures qui ne coûtassent que
sols par huit ou dix parasanges, car
nt c'est violer le droit naturel, que
ger des malheureux à prendre des voi-
très-cheres, ou à se traîner à pied, au
de mourir de fatigue sur les chemins,
Finissez, mon ami, avec votre droit

naturel, dit un des Commis, car je pourrois bien... Taisez-vous aussi, mon cher, répart le Soldat au Commis, en reportant la main sur son terrible sabre... Le Conducteur du chariot avoit profité de la dissertation pour s'éloigner. Les Commis retournerent sur leurs pas, vers le village d'où ils étoient sortis, pour exercer leurs redoutables fonctions, en menaçant le Roi, Ismin, le Soldat, & la terre entiere, de leur procès-verbal; menaces auxquelles le soldat répondit par un quolibet vigoureux.... Il faut avouer, Messieurs, dit-il en se retournant vers les deux illustres Voyageurs, que sous le nom du Roi, il se commet journellement d'étranges vexations. Avec quatre cent mille francs, plus ou moins, peu importe, une compagnie de fripons, achete le droit de faire aller à pied tous ceux qui n'ont ni la volonté, ni les moyens de se servir de leurs voitures. Assurément le Roi n'imagine pas toutes les suites d'un tel privilege, quand M. le Contrôleur-Général des Finances le lui apporte à signer. Je crois comme vous, répond le Prince, que le Roi est très-loin de s'en douter. Je donnerois tout-à-l'heure le peu que je possede, reprit le bon soldat, pour qu'il pût être instruit de ce qui vient d'arriver, &

ut ce qui arrive dans ce genre-là. Je
|u'il eſt bon, & qu'il ſeroit indigné
›ir qu'on abuſe de ſon nom pour em-
:r des malheureux de profiter des petits
rs qui ſont à leur portée, & qui, au
comme le diſoit tout-à-l'heure ce
ieur qu'on a mis à pied, ſont de
naturel, qui, ſi je me ſouviens de
:tudes, eſt un droit ſacré que le Roi
me n'a pas celui de violer. Je le
bien établi, au contraire, pour le
ger... Mais, quoique je me trouve
onoré de votre compagnie, Meſſieurs,
l'inſtant où il faut que je m'en ſépare;
rçois l'avenue qui conduit à mon Vil-
Votre nom, lui dit le Prince; un haſard
ux peut faire naître pour moi l'occa-
le vous retrouver. Le ſoldat donna
›m, & s'élança, d'un ſaut, dans le ſen-
i qui conduiſoit au hameau.

Fin de la premiere Partie.

NOTES.

(1) LA Lydie étoit une vaste & superbe région qui comprenoit autrefois toute cette partie occidentale de l'Asie connue sous le nom d'Asie mineure, & depuis divisée en cette prodigieuse quantité de petits Etats dont les noms même pour la plupart sont tombés dans l'oubli. Les différens Royaumes étoient donc du temps du Roi Melès, autant de Provinces du même Empire. Le Gouvernement étoit celui qui convient à un état agricole, & qui ne peut être que le Gouvernement Monarchique légal. Notre Auteur ne dit pas le temps dans lequel il place le regne de Melès, il faut croire que ce grand Prince vécut plusieurs siecles avant Crésus; au moins cela est-il ce qu'il faut supposer.

Sardes étoit célebre par la beauté & la richesse de son territoire. Les côteaux du Tmolus étoient couverts de vignobles excellens & très-renommés; les moissons les plus abondantes en bled, en grains de toute espece couvroient la plaine qui s'étendoit depuis le pied de la montagne jusqu'au fleuve Hermus, dont les eaux tranquilles arrosoient les gras pâturages qui embellissoient ses rives. Ce fleuve ne le cédoit pas en avantages au brillant Pactole si fameux par l'or qu'il rouloit dans son cours.

On remarque que cette éducation qu'a-

: reçue le Roi Melès est à peu-près celle l'on a toujours donnée aux Rois. Il : espérer qu'enfin leurs instituteurs chanont de maniere, & leur enseigneront un e contraire de ce qu'on leur a toujours .. Ces nouveaux principes se réduisent peu de chose, & sont si faciles à reir : par exemple, on pourroit leur dire l'enfance la plus tendre qu'un Roi ne t jamais mettre sa volonté à la place de oi, & qu'il trouvera des difficultés à tout, nd il voudra tout ordonner & tout dédre; ces deux principes bien entendus, ouverain comprendra aisément que l'adiistration n'a plus rien à faire que d'oules chemins, & d'en écarter les malans, sous quelque forme qu'ils se prétent.

'oubliois de prévenir qu'il est beaucoup bservations que j'ai été obligé de rejetter is les notes pour ne pas interrompre le le la narration. Il en est d'autres encore on desireroit peut-être, mais qui peuit aisément se supposer, & que le Lecteur idra bien faire lui-même. Il ne manra sûrement pas d'imaginer sans que je lise, que le Roi Melès avant que d'entrendre ses voyages, avoit pourvu à l'adiistration de ses Etats; j'ajouterai qu'il se uvera quelques endroits dans le texte it je prie tout Lecteur bénévole de ne er le sens qu'après avoir lu la note qui sera relative.

2) Ce n'a pas été en Lydie seulement : l'ignorance & la mauvaise foi ont

semblé se plaire à toujours confondre la liberté avec la licence. J'ai souvent entendu de graves raisonneurs que l'on devoit croire plus instruits, opposer sérieusement les dangers de la licence à tout ce qu'on pouvoit dire en faveur de la liberté, & assurer que tout seroit confondu & bouleversé, si chacun étoit libre de disposer à son gré de ses facultés & de ses biens. Cet absurde blasphême contre le droit le plus sacré de la nature a été imprimé plus d'une fois; on l'a répété dans les sallons, & les Dames frémissoient à ce seul nom de liberté, car elles ne s'attendoient à rien moins qu'à voir tout ravager par le fer & par le feu; & cette idée que les Dames ont bien voulu prendre de la liberté, est celle que l'on s'efforce d'en donner aux Rois : jamais cependant ils ne seront vraiment grands & puissans, qu'alors qu'ils auront à gouverner des hommes dignement libres.

La liberté est l'usage & l'emploi de tous ses moyens sans lésion d'autrui, sous l'œil d'une administration éclairée qui instruit & avertit. La licence est l'abus de tous ses moyens, nécessités souvent même par la force qui veut tout contraindre; jamais la licence ne tentera l'homme vraiment libre, mais gardez-vous de l'esclave s'il trouve un moyen de briser ses fers.

Ce seroit bien ici l'occasion de dire un mot particuliérement de la liberté d'écrire pour & contre laquelle on a jusqu'à présent tant discuté.... Il paroît en général que l'on dispute moins sur le droit d'arrêter un Ouvrage, que sur la forme dont on use en pareil

uand un mauvais Livre & ſon Auteur
rêtent pas d'eux-mêmes, l'autorité
oute doit paroître & infamer tout ce
d à troubler le repos public & parti-
mais pourquoi ne ſe revêt-elle pas
actere ſacré & impoſant de la Loi ?
te juſte que ſoit un jugement arbi-
il révoltera toujours par cela ſeul.
me en place qui ſe le permet, peut
cuſé de venger moins un attentat
l'ordre public qu'une petite injure
liere, & l'on dit alors avec une ſorte
on qu'il n'eſt pas juſte de traiter au
e l'Etat & comme affaire d'Etat une
perſonnelle.

le douleur pour des Écrivains dont
ion véritable eſt de ſe rendre uti-
qui par cela ſeul méritent quelques
, de ſe voir continuellement expoſés
compromis par les mêmes défenſes
es malheureux qui n'ont rien de
qui ſe permettent les plus odieux
qui attentent par d'infâmes libel-
plus reſpectables réputations, qui,
bles à de lâches aſſaſſins, ne frap-
urs coups que dans les ténébres,
s auſſi dangereux que mépriſables,
s également du nom d'Auteurs &
oyens, & que les plus licencieuſes
rejetteroient avec horreur de leur

d nous parlons de la liberté d'écri-
e l'on veuille donc bien entendre
us demandons la liberté de com-
er avec nos concitoyens, ſous la
arde du plus religieux reſpect pour

les loix & l'autorité, & non cette odieuse liberté, ou pour mieux dire cette licence effrénée que nous observons, & à la juste punition de laquelle nous nous empresserions d'applaudir.

(c) Il est bien étonnant que dans un siecle de philosophie tel que celui du Roi Melès, on n'ait pas imaginé d'autres moyens de détruire la mendicité; il n'est pas moins étonnant que dans notre siecle, qui assurément ne le cede à aucun autre en lumieres, en générosité & en bienfaisance, les Administrateurs de presque tous les États modernes n'aient encore rien imaginé de mieux que les Administrateurs Lydiens : on pourroit cependant citer une de ces maisons de force où à cela près de la captivité, qui souvent est très-justement méritée, les mendians sont traités comme des hommes, nourris sainement, vêtus & soignés. On devroit bien au moins, en atendant mieux, former sur ce modele les établissemens de ce genre. Le digne Administrateur à qui l'on doit ce monument de bienfaisance éclairée, est assez désigné sans que je le nomme, par les regrets d'une Province entiere au milieu de la joie qu'elle ressent de le voir appellé par la confiance du Souverain & les suffrages publics sur un théâtre plus élevé.

(4) Cette Loi meurtriere qui condamne à la mort l'homme coupable du vol seul, est en vigueur dans presque tous les

Gouvernemens ; il ne paroît pas que l'on s'occupe des moyens de lui substituer une Loi moins cruelle & plus juste. S'il étoit dangereux de la détruire subitement, ne seroit-il pas possible au moins de la laisser tomber en désuétude, & d'accoutumer ainsi le peuple à ne plus la regarder que comme la peine des plus grands crimes ; il en résulteroit, ce me semble, beaucoup plus d'avantages.

1°. Cela seroit plus juste & cette seule raison devroit suffire à qui sait que le juste finit toujours par être ce qu'il y a de mieux à faire.

2°. La peine de mort étant plus rare, feroit infiniment plus d'impression, & inspireroit plus d'horreur pour les crimes dont elle seroit la punition ; l'horreur pour des crimes influeroit sur les fautes moindres, & contribueroit probablement à les rendre elles-mêmes moins communes.

Une Loi cruelle & sans proportion avec le délit qu'elle punit, a un effet inexplicable de réaction sur le peuple qui le rend féroce. Les Pays où subsistent de telles loix, ont fréquemment à punir des crimes qui font frémir l'humanité & dont on ne voit pas d'exemples ailleurs. Je me rappelle, & jamais sans indignation, d'avoir entendu souvent citer comme raison suffisante de la peine de mort prononcée contre le vol, la difficulté de garder les voleurs & de les employer ; on ne peut répondre à cette féroce absurdité que par une

loi qui puniſſe les blaſphêmes contre la raiſon, la juſtice & l'humanité.

Il faut avouer que nos loix criminelles ne ſont gueres moins vicieuſes encore dans leurs explications ambiguës, & dans les formes qu'elles preſcrivent par l'inſtruction des procès: pourquoi jetter l'homme non condamné, mais ſimplement accuſé dans un cachot infect où il eſt abandonné aux plus effrayantes réflexions, ſuppoſé même qu'il ſoit innocent? Pourquoi l'interroger d'une maniere captieuſe? Pourquoi lui tendre des pieges, eſſayer de le mettre en contradiction avec lui-même, appuyer ſur des détails minutieux des circonſtances que l'eſprit le plus libre auroit peine à concilier, exiger qu'il s'en ſouvienne, & lui laiſſer comme à deſſein le temps de les oublier, l'embarraſſer ſans ceſſe par des ſuppoſitions étrangeres au fait pour détourner ſon attention de l'objet principal de ſa défenſe? Cette conduite peut-elle jamais ſe juſtifier par la crainte de donner au crime les moyens de s'échapper en négligeant tous ceux qui paroiſſent propres à les ſurprendre? Pourquoi ſéparer un accuſé de tous ceux qui pourroient le ſecourir, lui enlever juſqu'aux plus foibles reſſources de conſeil & d'appui, enfin pourquoi toute cette procédure ne ſe fait-elle pas publiquement? Voilà autant de queſtions auxquelles ce que l'on appelle en France un bon Criminaliſte auroit peine à répondre lui-même en face de la raiſon & de la juſtice.

De toutes les raiſons que l'on peut don-

ner pour motiver en apparence le refus d'un conseil à l'accusé, & la mystérieuse obscurité de la procédure, la plus forte, ce me semble, est la crainte de donner avis aux complices du crime, s'il en est, du danger qui les menace: mais l'inconvénient de voir s'échapper un coupable, peut-il jamais balancer celui d'exposer l'innocent au danger de succomber? C'est toujours le crime que supposent ces Loix cruelles.

Il faut convenir qu'un objet aussi important que la réforme d'une telle législation mérite au moins la peine d'être sérieusement & promptement exécuté: nous sommes si bienfaisans, si généreux, ne seroit-ce pas aussi le temps de nous montrer un peu plus justes?

(5) Le Paysan Lydien avoit raison, c'est la Souveraineté seule qui doit se charger sur son revenu de la construction & de l'entretien des chemins. On voit dans quelques Etats voisins établir des commis & des barrieres sur les routes pour en faire payer l'entretien aux passans, & beaucoup de gens trouvent cet arrangement aussi commode que juste. Il cessera de paroître tel quand on voudra bien remarquer que cette dépense est une des charges de l'impôt que le Souverain doit regarder comme dépense qu'il est de son plus grand intérêt d'acquitter. La facilité, la commodité, la sûreté des communications, accélerent la consommation, la reproduction,

qui augmentent le revenu national avec lequel s'accroît ainsi le revenu du Prince, voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. Quelque modique que soit un droit de cette nature, pris sur les passans, indépendamment de ce qu'il est injuste de l'exiger, puisque dans une Monarchie bien ordonnée, il seroit censé acquitté par l'impôt; il a toujours les inconvéniens des Commis & des barrieres dont les frais sont en pure perte, & retombent sur la Nation. C'est, dit-on, le voiturier qui use le chemin, qui paie; mais ne voudra-t-on jamais voir que c'est toujours le propriétaire qui finit par payer? Le voiturier enchérit la voiture de ce qu'il est obligé de payer aux barrieres : le Négociant assurément, quelque honnête qu'on le suppose, ne fera pas présent de ces frais à celui qui consomme, à un denier près. Il en sera donc de cet impôt comme de tous les impôts indiscrets dont chacun rejette la charge sur celui qui l'emploie, jusqu'à ce qu'il retombe sur la terre qu'il dévaste après avoir semé tous les lieux de son passage des embarras & des désordres accoutumés.

On observera toujours que nous raisonnons dans l'hypothèse d'une Monarchie & conséquemment d'un Etat agricole.

(6) Je serois assez de l'avis du Soldat Lydien : je crois qu'une armée composée & traitée selon ses principes seroit rarement battue par une plus nombreuse armée de Héros mal payés, que l'on con-

uiroit patriotiquement à la gloire avec coups de bâton. La discipline la plus te, la plus sévere est le premier lien la vraie force des armées sans doute; is ces moyens doivent toujours être ris dans la nature, & même j'ose le dire, es préjugés des hommes que l'on conluit, dans l'opinion qu'ils doivent avoir l'eux-mêmes, & du métier qu'ils font. l est important de distinguer dans une punition l'idée d'infamie bien ou mal raisonnée qu'elle comporte avec elle, du l qui fait réellement la punition; & voilà ce qu'on a tort de confondre.

Les coups de bâton ou de tel autre instrument, peuvent très-bien convenir à une Nation qui craint le mal que fait le coup & rien de plus, mais cette punition pour des fautes légeres est trop forte pour la Nation qui craint moins le mal que la honte du coup, & alors elle ne doit donc être employée que dans les cas les plus graves. Le préjugé qui rend une telle peine odieuse doit être infiniment respecté; car il seroit difficile de mettre à sa place quelque chose qui valût mieux pour qui sauroit en tirer parti.

. Il y a long-temps qu'on a dit pour la premiere fois que l'opinion étoit la Reine du monde; cette maxime est une de celles que l'on ne devroit jamais oublier. On peut prendre d'une Nation voisine ses grands drapeaux, ses Jokeis & sa maniere de trotter, on peut prendre encore de telle

autre ſes temps d'exercice, & juſques-là tout eſt à-peu-près indifférent; mais il ne faut pas aller plus loin, ni croire qu'il ſoit bien avantageux, ni auſſi facile de faire, par exemple, d'un François une machine Allemande ou Ruſſe, qu'il le ſeroit d'écourter ſon habit ou d'en varier la couleur. L'opinion ne ſe change pas par des ordonnances, quoi que puiſſe en dire le Caporal *Schlag*.

Fin des Notes de la premiere Partie.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans la premiere Partie.

Fin de la Table de la premiere Partie.



LE ROI VOYAGEUR.

SECONDE PARTIE.

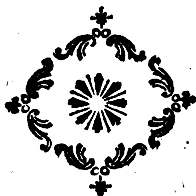
LE ROI VOYAGEUR,

OU

EXAMEN

Des abus de l'Administration de la Lydie.

SECONDE PARTIE.





A LONDRES,

hez T. P. CADEL, dans le Strand.

M. DCC. LXXXV.



LE ROI
)YAGEUR.



CONDE PARTIE.



HAPITRE XVIII.

ions d'Ismin sur la Nobleſſe. Rencontre de deux Nobles.

RE bien, dit le Monarque, commu- mon Secrétaire d'Etat au Départe- la Guerre, quelques-unes des ob- ns de mon brave ſoldat; nous nous ns à revoir les Ordonnances, & je le le s'occuper des moyens de donner

aux Troupes un peu plus de considératio
d'argent, si cela est possible. Il y a bien lo
temps que je crois, reprend Ismin, qu'i
doit être du métier de soldat, comme
tous les métiers possibles, que l'on fait t
mal quand on les fait malgré soi. En to
c'est un terrible préjugé que celui d'imag
que les hommes doivent toujours être c
duits par la violence. Que de peines de mo
si ceux qui les gouvernent vouloient b
compter leur intérêt pour quelque cho
Dans le temps où Votre Majesté a dé
ré, de sa pleine Puissance & autorité Ro
le, que les Nobles seuls pourroient
admis comme Officiers dans ses Armé
il auroit été, je crois, fort à propos
saisir cette occasion de donner un peu p
de considération au métier de soldat. C
combien de jeunes gens aisés & bien
vés à qui, par le fait, toute entrée au Serv
est absolument fermée ? Je n'examine
pas, avec Votre Majesté, si cette Ord
nance en faveur des Nobles étoit b
honnête pour le reste & la plus grande pa
de la Nation qui, certes, a toujours t
aussi bien servi que sa Noblesse, y co
pris même celle des Échevinages des Vi
& des Secrétaires du Roi; je me borne

représenter qu'on doit, ce me semble, quand on ferme un chemin en faveur de quelques privilégiés, se hâter d'en ouvrir un autre à côté pour le plus grand nombre. Que de braves & de grands hommes dans vos Armées qui n'étoient pas nés hauts & puissans Seigneurs, & qui cependant sont réellement devenus tels? Mais, répond le Roi, à qui les Nobles, qui seuls avoient le privilege de l'aborder, avoient toujours dit qu'ils étoient eux seuls l'appui de son Trône, la Noblesse qui est très-nombreuse n'a de carriere ouverte que celle des armes. Et pourquoi, Seigneur, veut-t-elle s'obstiner à ne faire jamais d'autre métier que celui de battre & d'être battue? Je crois qu'elle arrivera bientôt au point d'exiger que l'on fasse une guerre tout exprès pour l'occuper, & lui donner de quoi vivre. Les Nobles ont versé leur sang pour la Patrie, & méritent des égards, j'en conviens; mais le Peuple en a bien fait autant, il me semble, que c'est lui qui compose la plus grande partie de vos Armées; & que vos soldats d'élite, sans avoir l'honneur d'être Gentilshommes, se dévouent d'assez bonne grace à la mort, & sans tant se faire valoir. Quant à ce que la Noblesse regarde le Service

comme ſon ſeul débouché, vous me permettrez de faire obſerver à Votre Majeſté que la Nobleſſe s'eſt emparée de tout ce qu'il y a de mieux à peu-près, & dans tous les ordres. Vos Tribunaux Supérieurs ne ſont compoſés que de Nobles, à leur maniere, (car les Nobles d'épées ſe croient d'une caſte ſupérieure.) Les premieres places auprès des Autels ſont attribuées aux Nobles, & ſi conſtamment, qu'ils les regardent comme leur patrimoine; ils murmureroient, d'une extrêmité de l'Empire à l'autre, ſi jamais Votre Majeſté donnoit fréquemment ces places au mérite non titré.... Dira-t-on, après avoir fait entendre qu'ils ſe battoient mieux que des bourgeois, qu'ils jugent mieux, qu'enfin ils prient mieux les grands Dieux, & que pour être petit-fils, ou arriere-petits-fils de n'importe qui, ils ſont doués, en naiſſant, d'héroïſme, de ſcience & de ſainteté? Pourquoi faut-il qu'un *Epis copos* ſoit toujours Gentilhomme, & qu'un roturier ne puiſſe être jamais qu'un ſimple *Presbus?* Tout l'avantage que je leur ferois, feroit, à mérite égal, de leur donner le pas, c'eſt-là le ſeul moyen d'exciter l'émulation dans tous les Ordres de

:at. Quand les Nobles verront qu'il ne
a pas de rapporter les contrats de
riages de Messires leurs peres & de
oiselles leurs meres, mais qu'il fau-
. faire des preuves personnelles d'apti-
.e & de mérite pour les places aux-
es ils se destinent, ils se croiront
ligés de travailler à mériter, & ils mé-
:ront. Les roturiers qui sauront que tous
chemins leur sont ouverts, travaille-
ıt de leur côté à l'emporter sur les
ıbles; delà concours, émulation d'étu-
s, d'honneur, dans tous les genres, &
est bien quelque chose.

J'avoue, Seigneur, quoique j'aie, tout
mme un autre, l'honneur d'être Gen-
homme, que je ne vois rien à répondre
x principes que je viens d'établir....
ais que faites-vous, reprend le Roi, de
érédité du nom qui est, comme la for-
ıe, le patrimoine du fils? — Il me sem-
e, Seigneur, que cela ne doit pas se
nfondre dans un même genre de pro-
iété. Si nous voulons oublier, pour un
oment, ces ridicules institutions des
mps de barbarie & de désordres, nous
urrons voir que la gloire attachée à un
ne sauroit jamais être que personnelle.

& qu'après la mort de celui qui a mérité, la Nation retire son hommage pour le reporter sur la tête de celui qui méritera. La gloire, en un mot, est un bien public, inaliénable, & accordé à vie seulement; nul ne peut transmettre, à titre de propriété, un bien dont il n'a que l'usufruit.

Mais voilà qui est abominable, mon cher Baron!... A cette exclamation, le Prince & Ismin tournerent la tête, & virent derriere eux deux hommes qui les suivoient, montés sur de mauvais chevaux, & dans l'équipage le plus misérable.... C'est un singulier hasard, dit Ismin, que celui qui nous fait rencontrer deux Gentilshommes en parlant de la Noblesse; car assurément ces Messieurs, à en juger par la fierté de leur maintien, sont, au moins, d'aussi bonne Maison que Votre Majesté. Il ne sera pas facile de causer avec eux, à moins qu'ils ne daignent nous faire cette grace, en qualité d'étrangers. Suivons-les en attendant, & écoutons. Bientôt quelques questions adroites d'Ismin amenerent la conversation. Vous n'avez donc rien pu obtenir pour votre Chevalier, mon cher Baron, dit l'un des

? Non, Vicomte, répond le trifte
n. Que voulez-vous ? des parvenus,
hommes nouveaux, prennent toutes
'laces, & voilà huit cens ans, tout à
, que la fortune & les hommes trai-
ma maifon avec la même rigueur....
ieurs, dit Ifmin, qui déja n'y pouvoit
:enir, la Nobleffe travaille, en Perfe,
s'en trouve pas plus mal, du côté
e de la confidération.... Monfieur,
ıd d'un air dignement irrité le trifte
e Baron, tout le monde fait à
s'en tenir fur l'opinion qu'on doit
r de la Nobleffe de Perfe.... Ma foi,
fieur, elle fe bat tout auffi bien que
les autres Nobles du monde, & quand
ıétier ne lui rapporte rien, elle en
d un autre : elle ne fe plaint de per-
e, & perfonne ne fe plaint d'elle. Elle
ɔrte, comme tous les autres Ordres
Citoyens, les Charges publiques, &
le prétentions qu'à ce qu'elle croit
er ; auffi n'excite-elle pas d'autre
ment que celui de l'émulation fans
e.

ne fais comment cela s'arrange en
:, qui paroît être la Patrie de ces
ieurs, dit le Vicomte, qui jufques-là

avoit très-impatiemment gardé le silence le plus profond, mais ici la Noblesse jouit & doit jouir des privileges qu'elle a mérités. Si l'Etat ne veut plus en tenir compte, j'avoue franchement que dès ce moment il me paroît dans le plus grand danger. Que deviendront le Roi & la Nation, si les Nobles, dégoûtés, découragés, refusent de servir? Je crois, Monsieur, reprend Ismin, que le Roi trouvera des roturiers capables de conduire ses armées.... Tout en causant ainsi, ils arriverent à une chaumiere que le triste Baron appelloit son château, misérable donjon d'où le Seigneur suzerain ne descendoit, pressé par la faim, que pour exercer sur les champs, & les personnes de ses malheureux vassaux, tous les droits attribués à ses hautes prérogatives, & que la misere ne lui permettoit pas souvent de resserrer dans les bornes convenues.... Le Baron siffla : à ce signal parurent trois grands & vigoureux paysans, assez mal tournés d'ailleurs, l'air niais, les cheveux mal attachés, dont l'un, dénommé le Chevalier, tira la très-foible haquenée du Baron, son pere, vers un coin de la chaumiere.... Il est bien étonnant, dit Ismin au Roi, après qu'ils eurent

s congé de cette illuſtre race, que trois eurs, de la taille & de la vigueur s fils de M. le Baron, ne trouvent pas elque moyen de s'occuper. Ces Nobles, ur la plupart, me paroiſſent aſſez reſſem- er à des oiſeaux de proie que l'on en- tiendroit, tout exprès, dans des vieil- maſures pour ravager les campagnes lentour.... Le Roi, quoiqu'il aimât iniment ſa Nobleſſe, ne put s'empê- er de rire de la comparaiſon; Iſmin qui ſentoit en verve, alloit continuer ſur même ton, quand il fut interrompu r la voix ſuppliante d'un mendiant, nt l'air peu aſſuré intéreſſa nos Voya- urs, & leur donna raiſon de croire qu'il avoit pas une longue habitude du mé- r. (1)



CHAPITRE XIX.

Mari mendiant. Il conte ſon hiſtoire au Roi, & ce qui en eſt arrivé.

GNOREZ-VOUS, mon ami, lui dit Iſmin ii vouloit l'engager à parler, qu'il eſt fendu de mendier? Hélas! Monſieur,

répond le pauvre homme, on m'a très-charitablement averti de cette défense, en m'ouvrant les portes de la prison d'où je sors, mais sans ajouter un sol à l'avis, ce qui fait que je meurs de faim. Quelque bonne envie que j'aie d'obéir aux Loix, & quelque honte que je ressente de ma situation, il m'est impossible, d'ici à ce que je gagne la Ville la plus prochaine, de ne pas solliciter quelques secours. Il les avoit déja reçus, quand le prince reprit ainsi.... Mais pourquoi étiez-vous en prison? Pourquoi êtes-vous réduit à ce triste état? — Pourquoi? Ah! Messieurs, je vais vous conter une étrange histoire; vous n'aurez après, je crois, aucun regret d'une aumône que vous pourriez croire mal placée. Je vivois à Sardes, j'étois un honnête Artisan, fort occupé & jouissant d'un état tranquille selon la mesure de mon travail; (ici l'homme s'interrompit par des sanglots, essuya ses larmes & continua) je n'avois rien à desirer, & j'espérois que mon bonheur ne changeroit jamais, quand je crus m'appercevoir que ma femme, qui étoit jeune & très-jolie, loin d'avoir les mêmes égards pour moi, me traitoit avec dureté & mépris. Je re-

rquai qu'elle n'avoit plus, de son mé-
e, le soin accoutumé; qu'elle ne parloit plus que d'habillemens nouveaux, parties de plaisirs, de fêtes, de spectacles. (Pardon, Messieurs, de tous ces ails, mais je suis bien aise de vous e remarquer, en passant, comment, de proche en proche, tout se corrompt dans ces grandes Villes.) Elle paroissoit souvent me reprocher de n'être pas plus riche, & se plaindre amérement de n'être pas mieux établie. La tête lui tournoit, au point de me savoir très-mauvais gré de ne pas quitter mon travail pour aller de mon côté à la comédie; & souvent il lui arrivoit d'entrer en colere quand, pour me mettre au ton de ses compagnies, je voulois parler de spectacles, (car j'avoue qu'alors je confondois tout.) Elle & toute sa suite penserent un jour m'étrangler pour avoir dit que Jeannot avoit joué à merveille le rôle d'Achille dans Iphigénie... J'ai appris depuis qu'en effet j'avois dit une sottise, mais enfin ce n'étoit pas une faute, & je ne parlois de tout cela que par complaisance. Je pris le parti de ne plus rien dire, de dévorer mon chagrin sans répondre, dans l'espérance que

toutes ces folies-là passeroient, que ma femme reviendroit à la simplicité de son état, & à une conduite plus raisonnable, mais je m'étois cruellement trompé. Je vis bientôt, & à n'en plus douter, qu'une intrigue étoit la source de tous les désordres de ma femme : de vous dire comment, c'est inutile. Je la surpris un jour dans la compagnie d'un riche marchand, notre voisin, & sur lequel j'avois depuis long-temps de violens soupçons... Je confesse que je ne pus me défendre d'un peu d'humeur; je maltraitai le Négociant, & ma moitié que je ramenai chez moi sans autre bruit. J'étois disposé à lui pardonner, pourvu que de son côté elle voulût bien s'en tenir à ce qui venoit de se passer. J'eus pendant quelque temps lieu de m'applaudir de la leçon. Ma femme paroissoit ne plus songer à rien & reprendre le soin de son ménage, je doublois de soins & d'attentions, & comme je suis bon homme, au fond, quoiqu'un peu vif, j'en étois venu à lui demander pardon de mon petit emportement. Mais, hélas! que j'étois loin de prévoir ce qui devoit m'arriver !

Un soir en rentrant chez moi, je fus arrêté

arrêté par trois hommes qui, sans me dire un mot, me conduisirent à une prison où je suis resté six mois. J'eus beau demander aux conducteurs & aux gardes de la prison la raison de ce traitement, je n'en reçus d'autre réponse, sinon qu'on n'avoit pas de compte à me rendre, & que j'eusse à me mêler de mes affaires: jamais pourtant je n'aurois cru, en faisant ces questions, pouvoir être accusé de me mêler des affaires d'autrui. Quelque temps s'étoit écoulé sans que je puisse en savoir davantage, quand une lettre qu'on me fit passer, je ne sais comment, m'apprit que j'étois enfermé à la requête de gens qui protégeoient ma pauvre femme contre mes mauvais traitemens; que j'étois convaincu d'être un mari très-dérangé & très-violent; on finissoit par me dire que ma boutique étoit vendue, & tout cela avec des formalités que je ne me rappelle pas; que ma femme s'étoit retirée dans un quartier très-éloigné de celui que nous habitons, pour se soustraire à mes recherches dans le cas où je sortirois de prison: ce *dans le cas où je sortirois de prison* me fit frémir..... Après avoir bien pleuré & maudit une si abominable perfidie, je finis,

comme je crois qu'on finit toujours, par me résigner avec patience à la nécessité. Au bout de six mois de captivité, on m'annonce que j'étois libre, mais on m'avertit bien, en même-temps, de ne songer à faire aucune démarche pour retrouver ma femme; on me donna le conseil d'aller m'établir en Province, & de mieux me comporter à l'avenir. Je promis tout ce qu'on voulut, quoique la rage dans le cœur, & bien déterminé à faire tout le contraire. A peine sorti de prison, j'allai retrouver quelques anciennes connoissances qui voulurent bien se lamenter avec moi sur ma triste aventure, mais qui me conseillerent de renoncer à tous mes petits projets de rancune. J'appris alors ce dont je me doutois, que ce tour m'avoit été joué par le Marchand. Or celui-ci avoit un Commis dont la cousine vivoit avec le Secrétaire d'une *Puissance* : la lettre de cachet m'étoit arrivée, en descendant de la Puissance au Secrétaire, du Secrétaire à la cousine, & de la cousine au Commis, enfin au Marchand qui n'avoit pas perdu de temps pour la faire mettre à exécution. Du moment où j'eus fait cette belle découverte-là, je

hautement & sottement que j'allois
nder justice; je me flattois de l'ob-
r quand, un jour où toutes mes es-
nces avoient l'air de se réaliser, je fus
au corps & conduit à la même pri-
par les trois mêmes Messieurs qui m'a-
nt arrêté la premiere fois, & qui eu-
la bonté de me dire que j'étois in-
igible. Comme j'avois l'expérience de
s manieres, je ne fis point, cette fois,
juestion de pure curiosité, pour ne pas
tirer la réponse que j'eusse à me mêler
s affaires. On me remit dans le trou
j'avois occupé, destiné probablement
maris dont on veut faire l'éducation.
restai un an sans mot dire, & sans
'er de faire passer aucune plainte aux
urs. Au bout de l'année, comme on
crut probablement plus raisonnable,
rendit ma liberté en me faisant
, de je ne sais quelle part, qu'on m'avoit
charitablement enfermé six mois de
la seconde fois, pour me donner le
s de faire de sages réflexions. On ne
it pas trompé, & celles que j'avois
s m'avoient amené au point de ne plus
er à demander justice à si haute voix.

y a trois jours, Messieurs, que je suis

B 2

forti de la prifon, d'où, felon l'ufage, j'ai été congédié fans le plus foible fecours. Je vais à la Ville prochaine, où j'efpere m'occuper & vivre de mon travail jufqu'au temps où le Roi reviendra de fes voyages, car c'eft bien à lui que je conte m'adreffer pour demander juftice. Sûrement il vous la rendra, reprit vivement le Prince indigné du récit de l'hiftoire qu'il avoit daigné écouter avec la plus grande attention, quelque minutieufe qu'elle puiffe paroître au lecteur.... Oui, continue l'infortuné mari, je me jetterai aux pieds de mon Roi dans la confiance qu'il voudra bien abaiffer fes regards fur moi, car les bons Rois font comme les Dieux, rien ne leur paroît vil & abject, fi ce n'eft le crime & l'injuftice; tous leurs fujets font égaux à leurs yeux, & quelle que foit leur condition, ils ne rejettent pas leurs plaintes... Allez, mon ami, lui dit le Monarque, quoique je vous paroiffe être un étranger, croyez-moi quand je vous affure que vous avez une jufte idée de votre Prince; je fais qu'il doit bientôt rentrer dans fes États, ne manquez pas de vous offrir fur fon paffage. Peut-être même le trouverez-vous déja inftruit de

›tre affaire, car je sais qu'il a d'étonnans
yens de s'informer de tout... Dieu le
:uille, répond l'homme qui s'éloigna en
›mblant de bénédictions le consolant
oyageur. Le Prince s'entretint long-temps
'ec Ismin des inconvéniens d'ordres ainsi
rpris à l'autorité; bientôt ils sont aver-
›, par un Commis, qu'ils touchent aux
ırrieres de la Ville où ils avoient formé
projet de s'arrêter.

L'Auteur ajoute, à la fin de ce Chapi-
'e, que le Mari mendiant ne manqua
ıs de porter sa plainte au Roi qui exerça
ı plus exacte justice sur tous les person-
ıges de cette histoire, après en avoir
ıit constater les faits qui se trouverent
:ls qu'ils étoient détaillés dans la plainte.
a *Puissance* perdit sa faveur, & fut con-
née à de très-gros dommages & in-
ts, pour avoir donné un ordre contre
ı liberté d'un citoyen sans examen. Les
eux Dames furent enfermées, l'une pour
ı vie, l'autre pour un temps limité; le
ecrétaire & le Commis furent condam-
ıés à une longue prison: le Marchand,
uteur de tout ce désordre, fut envoyé
perpétuité aux galeres de Lydie. On
ıssure que ce dénouement rendit les Puis-

ſances plus circonſpectes, leurs Secrétaires moins dangereux, les Dames plus ſcrupuleuſes, leurs amans moins entreprenans, les Commis plus indifférens aux hiſtoires galantes de leurs maîtres, & ſurtout leurs couſines moins officieuſes; car le bon & digne Prince éclairé par cette aventure, & par beaucoup d'autres que celle-là, fit éclater, jura qu'il rendroit ainſi reſponſables des ſuites, & en leurs propres perſonnes, ceux qui demanderoient & accorderoient de tels ordres. Il ſe faiſoit repréſenter chaque mois un état très-détaillé de tous les priſonniers arrêtés par d'autres voies que celles de la juſtice ordinaire, des cauſes de leur détention, du temps de leur captivité, de leurs moyens de défenſe, & la plus petite fourberie, dans un genre ſi important, auroit été ſévérement punie; telles furent les précautions que prit cet excellent Prince pour aſſurer la liberté du foible contre la violence & l'injuſtice, juſqu'au temps où l'adminiſtration de la juſtice ſe fût aſſez perfectionnée pour pouvoir être ſeule chargée de tout exercice d'autorité dans ce genre. Tout le monde, comme il eſt aiſé de l'imaginer, fut très-content de ce nouvel

ırrangement, excepté quelques Auteurs]ui, n'ayant plus de diatribes à faire con-re les lettres de cachet, retomberent dans 'oubli le plus profond, & qui se plaigni-ent conséquemment d'une diminution rès-considérable dans leurs revenus.



CHAPITRE XX.

nufactures. Ce qu'il convient à un Roi de Lydie d'en penser.

ıA population de la Ville immense où e Roi se proposoit de s'arrêter, vivoit lu travail des Manufactures. Le Prince se :appelloit que ses Ministres & son Conseil ıvoient fait souvent l'éloge de cette bran-:he d'industrie qu'ils regardoient, de tous es temps, comme une des plus solides oases de l'opulence de la Nation. Il se 'appelloit encore que les plus grands gé-ıies de son Administration avoient tou-ours été d'avis de tenir les productions]e la terre à bas prix pour faire prospérer es Manufactures. Le Monarque, dont l'es-prit naturellement juste s'étoit infiniment

formé par tout ce qu'il avoit été à portée de voir lui-même & de comparer, résolut d'examiner avec la plus grande attention tous les rapports de cette espece d'industrie. Sous l'habit & le nom de Négociant Perse, il éprouva quelques difficultés pour entrer dans les Manufactures, mais elles furent bientôt levées avec un peu d'argent, car toutes ces défenses & ces recommandations de secret ne sont que des moyens de faire soudoyer, par des étrangers, les malheureux qui gardent les portes pour se dispenser de les payer. Le Roi pénétra donc, avec Ismin, dans la Manufacture la plus nombreuse & la plus brillante. Quel fut son étonnement après avoir fait quelques pas, de rencontrer ce même raisonneur qui l'avoit si cruellement contraint de changer d'opinion sur les avantages du trafic maritime. — Ah, Monsieur, quel plaisir pour moi de vous retrouver, s'écria le Prince... Après une réponse à ce compliment, voici encore de l'opulence, reprit malignement l'inconnu... On le croiroit, répart le Roi, mais vous m'avez appris à ne pas juger si légérement sur les apparences. — Ah ! Monsieur, pour cette fois, reprend Ismin

ſerez forcé de convenir qu'ici les apparences ſont parfaitement d'accord avec la vérité, & que de telles Manufactures entretenues & ſoutenues par une ſi ingénieuſe induſtrie ſont du plus grand avantage pour la Nation, & l'emportent de beaucoup ſur les profits de l'agriculture...Et vous croyez cela, Monſieur? — Aſſurément, ſoutient toujours Iſmin... Je ne puis, en conſcience, me diſpenſer de combattre cette opinion, & je vais vous prouver, au contraire, ajoute le raiſonneur en s'échauffant, que ces mêmes Manufactures, quand on les ſoutient aux dépens de l'agriculture, ſont pour la Nation une cauſe très-prochaine de miſere & de ruine. Je ne ſais, Monſieur, ſi vous aurez la bonté de vous rappeller que j'ai eu l'honneur de vous démontrer, il y a quelque temps, que les richeſſes des Trafiquans n'étoient pas les richeſſes de la Nation. Cette vérité doit revenir ici pour bien vous convaincre, que tout ce que vous voyez n'eſt pas profit.

Cette étoffe d'or ou d'argent, quelque conſidérable que paroiſſe le prix auquel on l'achete, au-delà du prix de la matiere

dont elle est formée, ne rend cependant, au-delà de cette valeur, qu'un produit très-médiocre, si l'on veut bien tenir un compte exact des frais qu'elle a coûtés. Il faut encore faire entrer dans ce produit, que l'on croit tout bénéfice, une petite compensation des pertes faites sur les étoffes qu'on ne vend pas : car tous les achats de ce genre ne sont fondés que sur des caprices & des fantaisies; un autre goût, un autre caprice, vous ruine infailliblement l'Entrepreneur & la Manufacture. Il suffit d'un deuil ici, dans certains momens, pour nécessiter d'énormes banqueroutes en trompant toutes les espérances du travail d'une année; les ouvriers demeurent sans emploi dans ces cruels momens, & ce spectacle si brillant d'opulence factice fait bientôt place alors à celui de la plus affreuse misere : la Ville retentit des clameurs d'un peuple affamé dont l'industrie éteinte, sur des chiffons d'or & d'argent sans valeur, n'a pas les moyens d'acheter le pain du jour. Et c'est alors qu'il faut voir se démener le Satrape de cette Province, pour forcer l'utile laboureur à apporter des grains à vil prix à cette malheureuse multitude.

Ces prétendus avantages du trafic éloigné

des Manufactures, auxquels on sacrifie
ec si peu de ménagement l'agriculture,
nnent au même principe d'erreur & de
vastation. On a toujours confondu les
is avec le profit, vous m'avouerez que
dministration ne devoit pas prospérer
ec cette maniere de compter, & c'est
qui est arrivé. Je ne connois qu'une
anufacture qui rapporte, au-delà de ses
is, un profit sûr, immense, indépen-
nt des fantaisies & des deuils; l'agri-
lture. Quoi que puissent en dire les plai-
ns & autres gens, aussi profonds qu'ai-
ables, de la Cour & de la Ville, tous
s attéliers de luxe sont loin de paroître
s richesses aux yeux de tout homme
nsé qui veut bien prendre la peine d'y
garder de près.

Vous voudriez donc, Monsieur, dit le
ince, détruire les Manufactures, si vous
iez quelque influence sur le Conseil du
uverain ?—Non, Monsieur, je ne ferois
n de cela, par la raison d'abord que
rsonne n'a le droit d'empêcher qui que
soit d'exercer son industrie comme bon
i semble; mais je ne donnerois point
privileges exclusifs; les titres des Ma-
ufactures Royales seroient supprimés, &

je ne contraindrois pas le cultivateur de vendre ses denrées au prix que lui fixeroit le Manufacturier. Du reste, celui qui trouveroit son compte à faire de la porcelaine, ou à fabriquer des étoffes de soie, d'or & d'argent, en seroit bien le maître. Ainsi les Manufactures se rangeroient d'elles-mêmes à leur vraie place, sans que l'Administration eût affaire de rien commander ou défendre.

Tenez, Messieurs, je me trompe fort, si dans ce moment même, l'Entrepreneur que vous voyez là-bas n'a pas reçu quelque nouvelle fâcheuse : je lui vois un air de tristesse qui sûrement ne peut avoir pour cause qu'une banqueroute ou un deuil. Ces Messieurs des Manufactures sont d'une sensibilité extrême, & prennent, dans certaines saisons, le plus grand intérêt à la santé de tous les Princes du monde.... Approchons; ils apprirent, en effet, la nouvelle de la mort d'un petit Prince Egyptien qui mettoit en deuil pour six semaines la moitié de l'Asie. Nous voilà ruinés, disoit l'Entrepreneur à un de ses Associés... Ciel! quel coup! Et dans le seul moment où nous pouvions espérer une vente favorable... Des étoffes charmantes

l'un goût exquis... L'Associé répondoit
d'aussi tristes lamentations. Bientôt les
s cruelles inquiétudes se répandirent, en
me-temps que la nouvelle, dans les attê-
s, dont on diminua, dans cet instant mê-
, les malheureux ouvriers; & le Roi
tit plus que persuadé, qu'il falloit, pour
tenir un grand Empire, d'autres sources
richesses que celles qui dépendoient de
nort d'un petit Egyptien. (2)



CHAPITRE XXI.

Administration de la Justice.

COMMENT vont vos affaires ? C'étoit
: question adressée derriere le Prince à
homme qui répondit.....On ne peut
s mal : Je suis ruiné pour avoir eu rai-
...Bon, dit Ismin, voici encore quel-
: chose à apprendre : les deux Voya-
urs s'approcherent & entendirent ce qui
:...Comment ruiné?...Oui, reprit le
:mier interlocuteur, j'ai gagné mon pro-
avec dépens, dommages & intérêts,
je suis ruiné... Vous savez que ma par-
avoit appellé à la Cour Supérieure,

dont le Tribunal eſt établi dans la Capitale, à cent & tant de lieues d'ici ; j'ai donc été obligé de faire ce petit voyage pour ſuivre mon procès, & d'abandonner toutes mes autres affaires. Je penſois que cela ſeroit bientôt jugé, car il n'y avoit rien de ſi clair, mais je me trompois. Arrivé dans la Capitale, je ſuis tombé dans les mains des Procureurs & des Avocats qui, quoi qu'il en ſoit de leurs nobles fonctions, ne vont pas toujours droit au fait. Il s'eſt donc élevé un combat à outrance entre mes Avocats & Procureurs, & ceux de ma partie adverſe, le tout à nos dépens ; ma partie enfin a ſuccombé, après ſix mois de guerre, pour un fait qu'un quart d'heure de bonne foi auroit décidé, & elle a été condamnée. Après avoir fait mon compte, j'ai trouvé qu'il m'en coûtoit le double de la valeur du procès, & me voilà revenu, bien diſpoſé à céder ma *chlamyde* à l'homme qui me la demanderoit, plutôt que de la défendre par voies judicaires... Pardon, Monſieur, ſi je vous interromps, dit Iſmin, mais vous êtes donc obligé d'aller plaider à cent lieues de chez vous ?— Oui, Monſieur, & comme vous venez de l'entendre probablement, je ne

nées; car je ne finirois pas, s'il falloit détailler tout ce que l'on est obligé de donner depuis le Clerc jusqu'au Secrétaire de M. le Rapporteur, & les frais du voyage dans un maudit pays où tout se vend, jusqu'à l'air.

Cette justice-là, dit Ismin au Roi, coûte beaucoup, ce me semble, pour l'aller chercher; cela, je crois, doit achever de décider Votre Majesté à diminuer l'étendue des ressorts de vos Cours Souveraines... Il seroit bien important encore de travailler à diminuer le nombre des Procureurs, & même des Avocats, quelque honneur que ces derniers fassent à la Nation par leurs sublimes pieces d'éloquence & leurs beaux mémoires composés pour la plupart des lettres de ménage d'époux qui s'ennuient de vivre ensemble... Je ne puis, reprend le Roi, me défendre d'un profond sentiment de tristesse en arrêtant mes regards sur ce nombre infini de professions qui ne sont salariées, pour la plupart, que par les erreurs & les vices des Souverains & des Peuples Soldats, Suppôts de justice, Médecins; ne seroit-il

donc pas permis d'espérer qu'avec un peu plus d'instruction, de bonne-foi & de tempérance, on auroit moins de guerres & de procès à soutenir, & moins de maladies à supporter (3).



CHAPITRE XXII.

Le roi assiste à une Séance d'Académie de Province & à une leçon de College.

LE Roi ne voulut pas s'éloigner de cette grande Ville de trafic sans jetter un coup-d'œil sur son College & son Académie. Ces derniers établissemens s'étoient tellement multipliés en Lydie, qu'il n'étoit pas de petite Ville qui n'eût sa Société de Lettrés, qui embrassoit l'étude de toutes les connoissances humaines. Parmi les nombreux inconvéniens qui suivoient nécessairement ces beaux établissemens, on pouvoit compter celui de détourner de leurs véritables professions d'honnêtes Citoyens qui, pour la vaine gloire de se voir célébrés dans les affiches de leurs Provinces, négligeoient leur état & leurs familles. Le Roi avoit déja été témoin d'une

& son époux Académicien. La femme reprochoit au mari d'avoir dépensé la moitié de sa dot à brûler du charbon pour décomposer des métaux & faire des expériences qui avoient pensé brûler & infecter la Ville. L'époux, non moins sage que le fut depuis Socrate en face de la furieuse Xantippe, calculoit, pendant ce temps, ce que le sang accéléré par une passion vive, telle que la colere, pouvoit donner de ressort & de tension aux muscles d'une Dame. L'anti-Académicienne lassée de ne pas recevoir d'injures en échange de celles qu'elle prodiguoit., joignit bientôt les gestes aux paroles, & força alors le aisible Philosophe de cesser ses observaons. Cette scene avoit fourni au Prince elques réflexions qui l'engagerent à deinder, comme étranger, la permission ssister à une séance d'Académie. On l'ad- avec son confident. Il entendit d'abord très-longue, mais très-belle & très-sa-e dissertation sur un objet fort impor- & que voici : il s'agissoit de filer la toile ignée. Le savant, après avoir employé eure à démontrer la chose possible, tira oche une paire de gants tissus de cette

toile, ce qu'il auroit dû faire avant la dissertation, comme l'obſerva très-bien Iſmin. On ſe promit les plus grands ſuccès de cette nouvelle branche d'induſtrie qui devoit enrichir la Province & la Nation, dès le moment où les Dames auroient vaincu leur répugnance pour les araignées. On ne voyoit que cette difficulté qui pût empêcher, dès cet inſtant même, l'établiſſement de ces nouvelles Manufactures.

Peu de temps après, un autre Savant indiqua une maniere, auſſi ſûre que commode, de deſcendre dans l'intérieur des volcans pour en examiner le travail, & finit par propoſer au Secrétaire perpétuel de l'Académie de l'accompagner pour faire ſon rapport de cette expérience à la Compagnie, ce que le Secrétaire, pour ne point perdre ſa qualité de perpétuel, ne jugea pas à propos de riſquer. On s'arrêta fort peu à l'examen du projet d'un Citoyen qui n'avoit pas l'honneur d'être membre d'aucune Académie, & qui propoſoit d'ouvrir un canal pour féconder la Province : le projet parut trop ſimple & ne paſſa point. Enfin la Littérature eut ſon tour après les

autes Sciences; elle vint délasser les esprits fatigués de l'attention qu'avoient exi- de plus importantes lectures. Un Poëte : leva & lut une Piece de Vers, dans lesquels il disoit, en style très-figuré, qu'il voudroit être le *zéphir* pour caresser une Dame de la Ville qu'il comparoît à une *eur*, ce qui devoit être charmant dans temps-là, parce que cela étoit très-euf. Aussi applaudit-on beaucoup, & tout e monde se retira très-satisfait, excepté e mari de la Dame qui, disoit-on, très-peu ensible aux charmes de la poésie & assez iolent de sa nature, pourroit bien assom- l'Académicien *zéphir*, & faire enfer- la *fleur* Dame son épouse.

Ces gens-ci ont infiniment d'esprit, dit smin, mais je jure bien que si j'étois à a place de Votre Majesté, je n'accorde-ois plus de Lettres-Patentes pour ces savantes Compagnies. Il seroit, sans doute, plus avantageux de voir les illustres Membres qui les composent s'occuper tout bonnement de leurs affaires, au lieu de s'amuser à faire des gants de toile d'araignée, & de Vers si subtils... Allons visiter le College, dit le Prince. Le voilà, Messieurs, répond un homme obligeant qui passoit,

Comment, reprend le Roi, mais cette maison a plus l'air d'une prison que d'une maison d'éducation. L'entrée étoit fermée par une vaste grille de fer que vint ouvrir, avec peine, un malheureux de l'aspect le plus triste. A peine arrivés dans la premiere cour, nos Voyageurs apperçurent une foule d'enfans sales, échevelés, qui, pour entretenir l'égalité des conditions, se divertissoient à coups de poing & en s'arrachant leurs vêtemens, sous les yeux de graves Messieurs vêtus comme des Commissaires & juges Lydiens. A un certain signal, la troupe se divisa par bandes, dont chacune entra, sous la garde d'un des Commissaires, dans une petite salle obscure, meublée de bancs usés & à demi rompus. Le Roi demanda, pour son compagnon & lui, la permission d'assister à une leçon : ils entendirent la très-ennuyeuse explication de quelque lambeaux d'un Auteur étranger, mort dix-huit siecles avant cette leçon. Le Professeur expliquoit gravement des pieces de Vers de cet Auteur, dans lesquelles il proposoit à un grand Seigneur de son temps de venir boire chez lui de mauvais vin dans de petites tasses, d'autres inintelligibles,

fant qui n'entendoit rien à ces gentilles-ses de l'ancien bel esprit, fut condamné au fouet; le Roi demanda sa grace & l'obtint, après avoir fait observer au digne Professeur que lui-même devoit entendre difficilement d'aussi superbes passages, &c, qu'à tout prendre, il étoit à-peu-près indifférent pour les Lydiens d'entendre ou non ces sublimes folies.

En voilà, je crois, assez, Seigneur, dit Ismin tout bas au Prince, pour vous donner une idée de l'instruction publique dans vos États. On n'y dit pas un mot de ce qu'ils devroient savoir pour devenir un our d'utiles & honnêtes Citoyens; la forme ième sous laquelle on leur présente l'étude, ft plus propre à inspirer le dégoût & ffroi, que le desir d'apprendre. Ce Cours instruction ressemble parfaitement à une truction criminelle; la maison a tout r d'une prison, les maîtres sont vêtus ıme des Juges : joignez à cela des sup-es, des fouets, des tortures. Ceci re-le encore mon Chancelier, reprend lonarque, & je suis très-assuré qu'il as songé à un College depuis qu'il t sorti. (4)



CHAPITRE XXIII.

Fête d'une Rosiere.

L'AUGUSTE Voyageur s'égayoit, avec son confident, sur les dissertations Académiques & les leçons de College, quand leur conversation fut interrompue par le bruit d'une Fête champêtre que l'on préparoit à l'entrée d'un village qu'ils étoient sur le point de traverser. De par tous les grands Dieux, s'écria le Roi Melès, voici enfin de la joie! Bénie soit-elle, reprit Ismin, depuis que nous la cherchons. Je ne sais, continua le Roi, si ce pays est de droit écrit ou de droit coutumier, mais puisqu'on y apprête des Fêtes, il faut croire que tout y est un peu moins mal qu'ailleurs. En approchant ils apperçurent quatre ou cinq trônes couverts de feuillage & élevés sur des tréteaux: là vinrent se placer une jeune Paysanne, un Monsieur & une Dame que la dignité & l'importance du maintien firent aisément reconnoître pour les Seigneurs du lieu. Le reste de

ée étoit composé de pauvres pay-
l vêtus, & qui, à en juger par
»lesse & leur maigreur, devoient
t aussi mal nourris. La cérémonie
ıça au bruit de deux fifres discor-
d'un triste tambour; on posa une
e sur la tête d'une jeune fille qui
rut d'une extrême laideur; aussi-
mme de Justice du lieu se leva,
it en devoir, non sans beaucoup
e, de prononcer un superbe dis-
lans lequel il parla très-long-temps
ındation des Empires, de la paix,
:rre, du droit des gens, tant pu-
e particulier; de-là, par les plus
es transitions, il en vint à l'éloge
ıagnificence & de la générosité du
r & de la Dame du village. Celle-
-on, à cela près du rôle qu'elle
auroit trouvé la Fête beaucoup
lle à l'Opéra-Comique de Sardes.
:ur vint enfin à l'éloge de la Pay-
dont il vanta beaucoup la vertu,
cita à tout l'Auditoire comme un
parfait de résistance aux agaceries
çons.... Le Prince comprit enfin
agissoit-là d'un couronnement de
, institution dont ses Courtisans

gens très-vertueux, l'avoient si souvent entretenu.

Ismin, après avoir remarqué qu'il étoit fâcheux que la Rosiere fût si laide, ce qui réellement diminuoit un peu le prix de la vertu dont il étoit question, s'approcha d'un curieux qui secouoit la tête à peu près à chaque phrase de l'homme au discours. Voici, dit-il au Roi, un Auditeur avec lequel il pourroit être amusant de causer sur ces beaux établissemens, & dans l'instant même il lui adresse ainsi la parole : Monsieur, les mœurs de ce Village doivent être bien pures? — Pas tant qu'on pourroit le croire, répond l'aristarque, du ton de l'ironie & de la critique la plus amere. Vous m'avouerez, continue-t-il en souriant avec malice & en montrant la pauvre fille couronnée, que la vertu qui va se loger ainsi, n'a pas, ou ne doit pas avoir de grandes prétentions à la gloire, parce que franchement je crois qu'elle n'a pas beaucoup de risques à courir. Voici auprès de nous quelques jeunes filles très-jolies qui sont probablement comme partout ailleurs, c'est-à-dire, charmées de voir qu'on les trouve telles. Il faudroit, je pense, beaucoup de discours comme celui

soit, continue-t-il en montrant le terrible Orateur qui ne finissoit point, pour changer, dans ce genre, les dispositions des jeunes filles, & Dieu veuille que cela n'arrive jamais. Celles-ci se disoient donc, il n'y a qu'un moment, que celle que l'on vient de couronner n'avoit jamais eu à repousser les attaques de personne, & qu'il étoit bien facile d'être promue à la dignité de Rosiere quand on n'avoit pas à se défendre : j'avoue que j'ai fort applaudi à leurs observations.... Il me paroît, Monsieur, reprit Ismin, que vous n'approuvez pas trop ces sortes d'institutions? Ma foi, Monsieur, pour vous dire nettement ce que j'en pense, reprend l'étranger, je crois que c'est bon, tout au plus, à fournir un article journal, & que du reste, loin d'être utile mœurs, cela peut leur nuire infiniment. La vertu n'est pas faite pour venir voir froidement une couronne, & à nommé, comme un gagne-prix d'Acae. Souvent on fait naître mille vices courant après une vertu d'apprêt qui ne toujours n'est qu'hyprocrisie. Je is ici que beaucoup de vanité & d'osn dans le Seigneur & la Dame de

ce Village, qui pourroient bien rendre hommage à la vertu ſans fifres & ſans tambours d'une maniere plus ſecrete & plus utile. Je vois auſſi qu'il peut ne pas être auſſi avantageux qu'ils le croient d'exciter leurs vaſſaux à la pratique du bien par l'eſpoir d'une récompenſe dont l'effet néceſſaire eſt de faire naître beaucoup d'animoſités & d'envie dans l'intérieur d'une vingtaine de pauvres familles qui ſeroient tout autant vertueuſes qu'il le faudroit ſans tant d'apprêts. Ce ſont ces maudits faiſeurs de livres & de feuilles à l'année, au mois & à la journée, qui tournent la tête à leurs Abonnés avec des articles de bienfaiſance & de généroſité, &, qui pis eſt, de mauvais Vers, franchement rien n'eſt ſi plaiſant que de voir ces belles & chaſtes Dames des Villes venir couronner la vertu des filles de campagne.... Fort bien, Monſieur, mais vous avez avancé, ſi je ne me trompe, que de tels établiſſemens pourroient même devenir nuiſibles aux mœurs, & j'avoue que je ne vois pas encore comment cela peut être. — Je crois l'avoir aſſez prouvé, Monſieur, en vous citant les tracaſſeries qui réſultent néceſſairement de la recherche exacte que l'on fait de la

tites injuſtices, des brigues, car vous ſemez tout cela dans le lieu où vous fondez un prix. D'ailleurs, continue l'homme qui, depuis long-temps, cherchoit une occaſion de pérorer, ne voyez-vous pas que cette inſtitution même, en ſuppoſant que tout s'y paſſe ſelon les regles de la plus étroite juſtice, que cette inſtitution, dis-je, eſt contraire à l'eſprit de la vertu qu'elle couronne, & que, de toutes les vertus poſſibles, c'eſt celle là qu'il faut mettre la moins en ſpectacle. La pureté d'une vierge eſt flétrie par les regards ſeuls des hommes qui l'admirent. Ne la ſéparez jamais de la pudeur ſon inviolable compagne, couvrez-là d'un voile, au lieu de l'élever ſur un trône.

Mais voici, Meſſieurs, ce qui me paroît le plus dangereux pour les mœurs, c'eſt d'accoutumer les hommes à confondre la vertu avec le devoir. Il ne faut point récompenſer le devoir, ce ſeroit faire croire qu'il eſt trop au-deſſus de nous, tandis qu'il eſt à notre portée & d'obligation étroite. Une fille défend ſon honneur; un fils a ſoin de la vieilleſſe de ſon pere; un pere de famille veille avec ſoin ſur l'éduca-

Je commence auſſi à croire, répart le Monarque, que le rétabliſſement des mœurs doit tenir à de plus grands moyens. Tout ceci me rappelle, ajoute Iſmin, une inſtitution ſemblable à peu-près à ce que nous voyons, qui avoit pour auteur un homme que Votre Majeſté voudra bien me diſpenſer de nommer. Cet honnête fondateur avoit établi dans un de ſes domaines un prix pour récompenſer la vertu de la fille la plus chaſte, tandis qu'il ſe ruinoit à corrompre, dans ce même lieu, la vertu des femmes & des filles. Quelque extraordinaire que paroiſſe une telle inconſéquence, dit le Prince, elle n'a rien qui m'étonne; dans les cœurs dépravés & les têtes folles, les extrêmes ſe touchent, il ſeroit auſſi peu ſurprenant de voir quelquefois un voleur de grand chemin faire l'aumône à un paſſant. (5)



CHAPITRE XXIV.

e Roi apprend qu'il seroit convenable que les grands Propriétaires vécussent dans leurs terres.

A Une très-petite distance de ce pre-
iier Village, nos Voyageurs en rencon-
erent un second de l'aspect le plus riant,
ù tout respiroit l'aisance & le bonheur.
e territoire paroissoit cultivé avec le plus
rand soin; les avenues étoient plantées
arbres fruitiers de toutes les especes,
es chemins pavés & bien entretenus y
nduisoient des différentes parties des
andes routes auxquelles ils alloient s'unir.
es maisons ressembloient à des habita-
s d'hommes, & non à des tannieres
bêtes féroces; elles étoient solidement
nstruites, dans une exposition salubre:
ir qu'on y respiroit étoit pur comme
lui des belles campagnes qui les envi-
nnoient. Le Roi voulut entrer dans une
: ces habitations: il y trouva une
mille nombreuse assise à une longue
le abondamment garnie; hommes,

étoient sains & vigoureux : ils étoient vêtus d'habits de travail propres & commodes; leurs visages étoient rians & ouverts; ils n'avoient rien de ce je ne sais quoi de farouche & de hideux que donnent la mal-propreté & la misere, & qui déforment communément les plus belles races. Le pere, le maître, étoit seul assis à un des bouts de cette table, ses regards se portoient avec complaisance sur tout ce qui l'entouroit, & finissoient toujours par s'arrêter sur les plus petits de ses enfans, qui étoient à ses côtés.... Le Prince ne chercha pas à se défendre de la douce [illegible]tion que lui causa ce spectacle : ap[illegible] quelques mots honnêtes adressés au Pe[illegible] de famille, (car le Monarque avoit pr[illegible] l'heureuse habitude de dire juste ce qui convenoit à chacun) il lui demanda comment il se faisoit que ce Village fût peut-être le seul de l'Empire, d'où la misere parût bannie? Si la société d'agriculture s'occupoit de lui seul, si l'on y avoit fondé des prix d'agriculture, enfin, s'ils avoient des établissemens, des Fêtes de *Rosieres* & de *bonnes gens*? Il n'est pas question de tout cela, répond l'heureux fer-

Messieurs de la Capitale, qui nous étoient envoyés par M. l'Intendant, pour nous enseigner des secrets & des nouveaux moyens de culture. Nous nous sommes contentés de conduire ces Messieurs dans nos champs pour répondre à leurs belles phrases que nous n'entendions pas plus qu'ils n'entendoient, au fond, la vraie maniere de couvrir la terre de moissons. Ces Messieurs sont donc retournés à la Ville faire leurs livres & leurs expériences dans des carrés de jardin, tandis que nous avons continué de cultiver à notre maniere; c'est-à-dire, en n'épargnant ni s soins ni l'argent. Quant aux Fêtes de sieres & de bonnes gens, on ne s'est s encore avisé de ça ici. Nous ne nous uons pas la tête à rechercher si tel a s ou moins de mérite que tel autre, cun songe, tout bonnement, à faire on mieux sans nuire à personne, & y a pas trop de temps pour cela; je assure qu'il n'en reste pas pour aller her la conduite du voisin. La récom- d'une vie sage & laborieuse se trouve llement fondée, pour chacun, en de ce qu'il mérite; c'est l'avance,

n'excite point d'envie; il n'y a là, ni intrigues, ni petites préférences, car on reçoit en proportion de sa mise. Nos filles, sont jolies & ne savent pas quand on leur fait des complimens, mais elles sont vertueuses, & tout simplement, sans hypocrisie : comme toutes ont l'espérance de se marier, & de devenir un jour d'heureuses meres de familles, elles évitent avec soin, & de bonne foi, ce qui pourroit nuire à leur réputation, & les empêcher de jouir de l'état qu'elles voient à leurs compagnes. D'ailleurs, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, Monsieur, on est trop occupé ici pour songer à toutes ces subtilités-là : on se conduit bien, parce que c'est tout simple, & franchement nous sommes de bonnes gens, sans avoir jamais imaginé qu'on pût être autrement, & sans avoir besoin de prix, ni de fêtes, pour devenir tels. Ce n'est pourtant pas qu'on ne fasse ici quelquefois, tout aussi bien qu'ailleurs, de grandes & belles actions quand l'occasion s'en présente, & sans qu'il y ait pour cela une récompense à attendre au bout de l'année..... Le feu prit, il y a quelques semaines, à une maison

... endormi dans une ... malheureux enfant
feu alloit dévorer, quand un de nos jeunes
gens, pendant qu'on délibéroit & qu'on
se lamentoit, escalada le toît au milieu
des flammes, prit l'enfant & le rapporta
à sa mere. Tout le Village à commencer
par les plus anciens, femmes, enfans,
nous l'avons tous embrassé là sur-le-champ,
on a pensé l'étouffer. Voilà une récom-
pense ça; vous m'avouerez qu'une fête,
quelque brillante qu'elle soit, ne vaut pas
un transport comme celui de ce moment-
là. Il est vrai que cela lui a valu aussi que
le pere d'une fille qu'il aimoit, & qui ne
vouloit pas la lui donner en mariage, parce
qu'il ne le trouvoit pas assez riche, lui
...t, en le serrant contre son cœur, *Pierre*,
... *fille sera ta femme*, & il a tenu parole.
la mere est venue à la noce avec son
...ant sauvé, & on pleuroit d'aise en voyant
..., sans que rien fût prémédité. Pardon,
...sieurs, mais c'est que les larmes m'ar-
...nt encore quand je songe à cela, dit
...nête fermier en s'essuyant les yeux....
...oi & Ismin attendris à ce simple ré-
... en faisoient autant de leur côté. A
... moyens cependant, reprit l'auguste

& ſenſible Monarque, devez-vous cette aiſance dont je vous vois jouir? — Ma foi, Monſieur, pour vous le dire franchement, répond le fermier, à la réſidence du Seigneur du Village dans ſes terres. Nous ne pouvons l'attribuer qu'à cela, quand nous ſongeons à la miſere qui nous dévoroit du temps de l'autre Seigneur; il ne venoit jamais ici que pour y fouler ſes fermiers, il paſſoit ſa vie à la Cour, où il a ſi bien fait ſes affaires qu'il y eſt mort ruiné & banqueroutier : qu'il étoit différent de ſon reſpectable ſucceſſeur! Oui, je ne ſaurois encore me rappeller, ſans frémir, le triſte état où nous étions tous réduits. Celui-ci, au lieu de diſſiper ſes biens en folies ſur le pavé de la capitale, les a placés ſur la terre. Il a commencé par faire de grandes avances à ſes fermiers, & loin de les preſſer pour les rembourſemens, leur a laiſſé le temps de ſe fortifier. Enſuite il a fait travailler à ſon établiſſement, car les bâtimens qui tomboient en ruines étoient entourés de champs en friche; tous ces travaux ont fait naître des ſalaires. Avant d'en venir à l'agréable, il a encore fait conſtruire les chemins que vous voyez pour joindre les

grandes & utiles dépenses pour détourner les eaux nuisibles, pour diriger celles qui étoient utiles, tout le monde a trouvé de l'emploi & du travail qui faisoit toujours plaisir, quelque pénible qu'il fût, car on aime à voir que chaque coup de pic, ou de bêche, va produire quelque chose d'utile. Après tout cela il s'est occupé des embellissemens de son séjour, & il en est arrivé tout ce que vous voyez. Je maintiens que si les grands Seigneurs imitoient cette conduite-là, ils seroient plus grands Seigneurs qu'ils ne sont, & le Peuple seroit plus heureux, & le Roi seroit autrement puissant qu'il ne l'est.... Je le crois, dit Ismin, & sans ajouter rien de plus, pour ne pas interrompre le fermier, que le Roi paroissoit écouter avec le plus vif intérêt.... Car qu'est-ce qu'ils font à cette Cour & dans cette capitale, continue-t-il? On m'a dit qu'ils s'y ennuyoient à mourir, & qu'ils s'y ruinoient sans que cela leur fît grand plaisir. Il faut bien alors qu'ils finissent par *mendier*, quoique ce mot-là paroisse bien fort, & que ce soit du Roi seul qu'ils demandent des secours, cela n'en est pas moins mendier, & recevoir

les attraperois bien. — Et comment feriez-vous, reprend le Prince? Ma foi, je ne regarderois ſeulement pas ceux qui n'auroient, à ma Cour, d'autre métier que celui d'intriguer ou de jouer, & quand ils feroient ruinés, malgré l'importance de leurs grands noms, je ne leur donnerois ni places ni argent. Quelques exemples de ce genre-là, ſoutenus avec rigueur, avertiroient les autres & pourroient opérer un grand changement. Qu'ils viennent vivre dans leurs terres, & je ſuis bien ſûr qu'après avoir vu ce qu'il en coûte de ſoins, d'argent & d'inquiétudes, pour couvrir un champ de fruits, ils n'en riſqueront pas dans un moment la valeur ſur une carte ou ſur un coup de dé. La terre vûe de près a un je ne ſais quoi d'intérêt qui inſpire le goût de l'ordre, qui tempere la folie de déprédation, qui attendrit & fait plus d'effet ſur le cœur des diſſipateurs que tous les livres & les ſermons du monde. J'ai vu, s'il eſt permis de comparer les petits aux grands, j'ai vu des enfans de fermiers, comme moi, que la Ville avoit bientôt pervertis, ſur qui tous

les discours & les préceptes n'opéroient rien, qui pourtant sont devenus d'honnêtes gens & de bons peres de famille en revenant à la charrue. Pourquoi, dans leur genre, cela ne feroit-il pas le même effet sur les grands? Je tiens pour certain, moi, que les Médecins & les autres Docteurs, de toutes les sortes, n'ont qu'une chose à faire, c'est de leur conseiller, pour leur santé comme pour tout le reste, l'air de la campagne.

Quelle est, dit le Roi, la vie que mene ici votre digne Seigneur? La plus heureuse du monde, répond le fermier. D'abord, il faut commencer par entendre que c'est bien quelque chose pour le bonheur de se voir entouré de gens qui partagent celui dont vous jouissez, & qui, dans leurs mo- ens de repos, vous comblent de béné- ictions. Cela, je crois, est un peu diffé- ent de l'état de quelques grands Seigneurs la Ville qui, au contraire, n'ont au- ès d'eux qu'une foule de fripons oisifs i les pillent, sans pour cela les aimer antage; de pauvres créanciers qu'ils uisent à la mendicité, qui les maudis- eux & leur mémoire pendant une suite de générations. Quelque plaisir

D 3

qu'il y ait d'ailleurs à entretenir une petite maison qui fait démolir l'hôtel, des Dames dont on n'est point aimé, des valets dont on n'est pas servi, des équipages que personne ne regarde, & de belles fêtes où l'on ne s'amuse pas, il faut convenir que cela seul, d'entendre toujours crier autour de soi, doit au moins, être fort importun.

Il me semble, dit le Prince, que pour un habitant de la campagne, vous connoissez un peu la Ville.... Hélas! Monsieur, je le confesserai à ma honte, j'étois un de ces fils de fermier dont je vous parlois il n'y a qu'un moment, que la Ville avoit pervertis, & que la Providence a daigné ramener à la vie des champs.... Mais revenons à notre bon Seigneur, car je ne puis me lasser de parler de lui. Il est toujours occupé de quelques moyens de perfectionner nos travaux; de la campagne il passe dans ses jardins, où il trouve mille objets de délassement, car il commence toujours par l'utile. Dans nos jours de fêtes & de repos, il daigne s'amuser de nos jeux; sa présence y maintient l'ordre sans en troubler la joie, & je vous jure bien qu'il n'a pas l'air de s'ennuyer. Car

n'imaginez pas que la vie puisse ressembler à celle que menent certains Seigneurs dans leurs terres, où ils ne viennent qu'après s'être ruinés, & où, conséquemment, ils vivent de la maniere la plus mesquine. Il n'est sûrement pas d'homme de qualité, à la Cour ou à la Ville, dont la représentation égale celle qu'il a ici. Sa Cour est composée de tous les pauvres Nobles de la Province, qui le regardent & le chérissent comme leur pere; il les aide, les encourage, se charge des enfans des plus pauvres & des plus méritans. Sa maison est nombreuse & bien payée; ses valets ne sont pas de ces Messieurs qui d'ordinaire n'ont d'autre métier, à la campagne, que celui d'y pervertir les mœurs, d'y faire naître le goût de l'oisiveté & de l'indépendance, & d'inspirer à tous les jeunes gens le desir de se faire laquais. Non, non, l'ordre de sa maison ne souffre, dans ce nombreux domestique, ni le vice, ni l'insolence, ni l'oisiveté, tout y est à sa place, & tout y prend l'air de l'aisance, de la grandeur, de la décence & du bonheur.

Le Prince enchanté de ces détails, pria le bon fermier de l'accompagner jusqu'à

les yeux duſſent être accoutumés à la magnificence, le noble aſpect de la maiſon, la vaſte étendue des jardins, le goût de leur diſtribution, l'heureux accord de toutes les beautés de la nature, avec les ſoins de l'art le mieux entendu, tout, à chaque pas, excitoit dans l'ame du Monarque un nouveau ſentiment de ſurpriſe & d'admiration.

Je ne crois pas, dit le fermier en faiſant ſes adieux aux deux Voyageurs, que tout le faſte des élégans de la capitale puiſſe tenir contre ce que vous voyez. Que de joujoux il faudroit pour payer ſeulement la dépenſe qui ſe fait ici! Comme cette bonne terre fournit à tout, quand on ſait vivre avec elle! Ce fut par cette derniere exclamation que ſe termina la ſcene du fermier, qui laiſſa le Prince & Iſmin ravis de ſes obſervations. Iſmin ſaiſit cette occaſion de reprendre la converſation qu'il avoit déja eue avec le Roi ſur la Nobleſſe; le Monarque fut très-perſuadé que la Nobleſſe digne, & ſeule digne de ſes faveurs, étoit celle qui donnoit au reſte de la Nation l'exemple de l'ordre & des vertus.

CHAPITRE XXV.

Des Moines Lydiens.

IL est nécessaire d'avertir, pour l'intelligence de ce Chapitre, qu'il y avoit autrefois beaucoup de Moines en Lydie : ils s'étoient établis là, comme ils ont fait depuis dans nos contrées, en vivant de peu, en travaillant beaucoup. On leur reprochoit d'avoir abusé de la crédulité des bonnes gens, de s'être fait céder beaucoup de biens temporels en échange des spirituels qu'ils promettoient. Quoique ce reproche ne fût pas sans quelque fondement, c'étoit remonter bien haut pour leur chercher querelle; mais ils étoient devenus riches & puissans, au point d'exciter la cupidité. Il faut dire encore que le siecle du Roi ...elès étoit un siecle de philosophie décisive & tranchante, qui ne voyoit pas de raisons pour laisser subsister les choses établies, & qui, sans s'inquiéter de ce qu'on pourroit remettre à leur place, démolissoit, détruisoit de la meilleure grace du monde. Des milliers de beaux esprits

Religion, les Prêtres qui n'étoient pas si plaisans que leurs Adversaires, laissoient la chose se défendre par elle-même; les Grands Prêtres ou Surveillans, qu'on a depuis appellés *Episcopoi*, lançoient bien de temps en temps quelques discours de leur composition, dans lesquels ils vouoient les mécréans aux Dieux infernaux; mais peu de gens lisoient ces discours écrits communément avec négligence, & peu propres à faire quelque impression. Les plus fins de ces Surveillans se tournerent vers l'Administration des Provinces, & ne parurent plus se mêler que d'Administration temporelle : ils y trouvoient l'avantage de joindre à la considération chancellante du sacerdoce celle que donnent les affaires, & de passer quelques hivers à Sardes. Du reste, ils étoient fort aimables, & ne parloient pas plus des grands Dieux que s'il n'en eût jamais été question; ils rioient avec les plaisans, étoient tolérans avec tout le monde, & jouissoient très-noblement, en bons Gentilshommes, des bienfaits de la Providence. Ils ne paroissoient pas trop s'inquiéter des écrits des Philosophes, parce qu'ils savoient que

les Dames qui, à Sardes, comme par-tout ailleurs, n'ont jamais eu grand plaisir à entendre soutenir des Theses. Il étoit bien quelques gens un peu raisonneurs qui di soient qu'il ne suffisoit pas pour un *Surveillant* d'être homme de bonne compagnie, & que tous auroient dû, comme l'avoient fait entendre quelques-uns d'entre eux, répondre aux écrits des profanes, sinon, par d'autres écrits, au moins par la pratique exemplaire des vertus qu'ils recommandoient, retourner dans les Provinces, & se remettre à une Administration un peu plus spirituelle. Mais ces gens-là furent contraints de se taire; parce que les *Episcopoi* leur répondirent qu'ils étoient aussi des impies.

Au milieu de tous ces désordres, les loines s'attendoient bien qu'on viendroit eux, & qu'ils pourroient bien payer pour ut le monde. On les badinoit depuis ng-temps sur la forme de leurs capu- ons, sur leurs cérémonies, sur la regle leur institut; jusqu'alors ils n'avoient pris l'alarme : mais ils commencerent raindre sérieusement, quand ils virent 'rince voisin de la Lydie s'emparer des

biens de leurs Contreres, en vertu de la puissance qu'il tenoit de Dieu & de 300,000 hommes sous les armes. Cet exemple, on ne peut le dissimuler, avoit fait une sorte d'impression sur le Roi Melès. En passant un jour près d'une des plus belles Maisons de l'Ordre le mieux fondé dans l'Empire, il ne put s'empêcher de dire à Isinin, ces gens-là sont bien riches, & leurs biens, ce me semble, pourroient être employés d'une maniere plus utile. Seigneur, reprit Isinin, qui voyoit aisément où tendoit le discours du Prince, je crois, en général que Votre Majesté a beaucoup d'autres choses à faire avant que d'en venir à se charger de l'emploi des biens des Moines. Je ne rechercherai pas dans ce moment l'origine de leur propriété, je n'en discuterai pas la nature; je ne dirai pas qu'il est juste ou injuste de les chasser de leurs possessions, qu'un Moine peut, ou ne peut pas transmettre à un autre Moine le droit qu'il n'a pas, car j'ennuierois Votre Majesté sans l'éclairer davantage; je me bornerai à lui faire observer qu'on doit au moins les regarder & les traiter comme des Citoyens qui ont pris un état sur la foi publique, & que cela seul mé-

rite quelque considération. Je vois d'ailleurs qu'ils ne nuisent à personne, & qu'à cela près de quelques mauvaises plaisanteries qu'on renouvelle sur leur compte, on ne peut gueres leur reprocher que d'être un peu à leur aise, & il faut se méfier des argumens de la cupidité. Ils sont dans ce moment-ci fort tranquilles, & n'excitent plus les Peuples à prendre parti dans leurs inintelligibles querelles : ils mangent leurs portions dans le lieu où ils sont, excepté les Très-Révérends Peres, leurs Chefs Commendataires, qui vivent dans la capitale assez communément; ils cultivent fort bien leurs terres, entretiennent à merveille leurs bâtimens, comme vous le voyez, & font vivre tout ce qui est autour d'eux. Loin de les détruire, je serois assez tenté de les engager à envoyer quelques-uns de leurs détachemens dans les plus misérables contrées de vos Etats, & de leur permettre de s'y établir. Ismin fut interrompu, dans ce moment, par la rencontre de plusieurs paysans qui s'acheminoient vers le Couvent. Et où allez-vous, mes bonnes gens, leur demande le Roi? Monsieur, répond un des paysans, nous allons tous à ce couvent que

vous voyez, & chacun pour y chercher quelques ſecours : moi, je vais prier Monſieur le Supérieur d'envoyer tout de ſuite le Médecin de la Maiſon chez deux de mes enfans qui ſont pris, à ce que je penſe, de la maladie qui a déja fait tant de ravages dans ce canton-ci, & qui en auroit fait bien davantage ſans les ſoins de ces Meſſieurs, en montrant le Couvent : car quand il nous arrive quelque malheur, nous allons là. Et vous n'êtes jamais repouſſés, reprend le Roi ? Non, jamais, quoiqu'ils ſachent fort bien diſtinguer le vice & la pareſſe, & que ſur cela il ne ſoit gueres poſſible de les attraper. Vous ſeriez donc bien fâchés, continue le Roi, ſi, comme on le dit quelquefois, on s'aviſoit de détruire ces maiſons ? Ma foi, Monſieur, autant vaudroit mettre feu à tout le pays.... Mais, reprend le Prince, leurs biens ſeroient tenus par d'autres ? Bon, répond le payſan, mais d'autres ne les tiendroient peut-être pas ſi bien qu'eux. Il n'y a qu'à comparer les terres de ce canton, qui appartiennent au Roi & aux particuliers, avec celle de nos Meſſieurs, & l'on verra la différence. Si un fermier fait quelques pertes conſidérables, ils n'a-

chevent pas sa ruine en le pressant de payer; au contraire, ils lui donnent du temps, lui font des remises, & lui accordent tous les moyens de se rétablir, ainsi la terre ne souffre jamais, & c'est là l'essentiel. Ces autres dont vous parlez, Monsieur, qui posséderoient ces biens, feroient, sans y manquer, ce que font presque tous les Seigneurs du pays, ils iroient manger leurs revenus, & par de-là encore, à la grande Ville ou à la Cour. Comme tout ce beau pays-là deviendroit bientôt une friche!... Mais avant qu'il y eût des Moines, dit encore le Prince qui s'amusoit fort de la conversation du paysan, & dans les pays où il n'y en a point, les terres étoient & sont bien cultivées, & le Peuple n'en est pas plus malheureux. — Par ma foi, Monsieur, je ne sais pas comment cela se passoit avant qu'il y eût des Moines, c'est au-delà de ma connoissance, tout ce que je sais, c'est qu'ils sont assez anciens ici, & que j'en ai toujours entendu dire du bien; quant aux pays où il n'y en a point, si les habitans de ces pays-là se soutiennent bien sans eux, apparemment qu'on a eu soin de mettre à leur place quelque autre chose qui en tient lieu,

& que leurs Seigneurs, peut-être, vivent au moins comme nos Moines. En vérité, Monſieur, continue le payſan en montrant du doigt les vaſtes bâtimens du Monaſtere, je vous aſſure que ſi ces deux tours que vous voyez là venoient à tomber, nous ſerions tous bien triſtes, car c'eſt le refuge de tout le pays.

Dans cette maladie, par exemple, dont je vous parlois tout à l'heure, que ſerions-nous devenus ſans ces bons Meſſieurs? Dès le premier moment où le mal s'eſt déclaré, ils ont envoyé chercher les meilleurs Médecins de la Ville, ils ont fait acheter tous les remédes néceſſaires, ils nous ont fait préparer, & en abondance, les alimens convenables, & nous n'avons pas un ſeul de ces mémoires-là à payer. Un pere de famille eſt-il trop chargé d'enfans, une femme reſte-t-elle veuve avec des orphelins, eh bien, ils viennent au ſecours. La grêle ruine-t-elle un champ, ils font des avances au malheureux qui, ſans cela, ne pourroit ſe remonter. Un hiver eſt-il long & rude, ils ſavent le rendre ſupportable pour tout le monde; en un mot, tout s'arrange avec eux. Oui, Monſieur, je le répete, il me paroît bien

lifficile de mettre à leur place quelqu'un qui fasse autant de bien qu'eux. Le Roi est bien le maître, sans contredit, mais s'il nous consultoit avant de faire une opération comme celle-là, sûrement il seroit bien étonné de tout ce que nous dirions pour le prier de ne pas faire démolir le Couvent. Je ne suis pas bien fort sur la lecture; mais j'en sais assez cependant pour voir que c'est toujours dans ces Villes qu'on imagine de beaux projets comme ça. Il y a toujours là quantité d'habiles Messieurs qui ne songent qu'à tout bouleverser, avec tout leur esprit, ils feroient bien mieux de s'amuser à autre chose; il m'est avis qu'ils ressemblent à des gens qui mettroient le feu à une maison pour l'éclairer. Adieu, Messieurs, veuille le Ciel nous préserver, & les Moines, de tout accident de ce genre, car ce seroit encore plus malheureux pour eux que pour nous.... Ismin étoit enchanté de l'apologie que venoit de faire cet homme..... La vérité, Seigneur, dit-il au Prince, s'est montrée ici sans déguisement, je suis bien assuré que Votre Majesté ne trouve plus tant de facilité à faire un meilleur emploi du

bien des Moines. Ah, mon cher Ifmin, répond le Monarque, je n'oublierai jamais qu'il faut se méfier des argumens de la cupidité, & ne pas se presser de détruire.

Nota. J'omets ici les détails de quelques voyages que le Roi fit encore dans ses Provinces, ils m'ont paru rentrer, pour la plupart, dans ce qu'on a déja vu : je passe donc au séjour du Roi dans sa capitale.



CHAPITRE XXVI.

Arrivée du Roi dans sa Capitale. Premiers objets qui frappent ses regards.

SARDES étoit remplie, comme toutes les Capitales du monde, de grands Seigneurs, qui se ruinoient, de parvenus qui s'efforçoient d'imiter les grands Seigneurs, & qui retomboient dans la fange d'où ils s'étoient élevés, d'intriguans qui vivoient aux dépens de tout le monde, de charlatans de toutes les sortes; les uns montés sur des tréteaux dans les places publi-

ques; les autres fallant leurs tours à huis-clos; enfin, d'une foule immenſe de peuple, dont une moitié étoit pervertie par le luxe, & l'autre dévorée par la miſere. Quoi qu'il en fût des ſermons des Prêtres, des traités de morale des Philoſophes, des traits de bienfaiſance & de généroſité des journaux, les vices de tous les genres infectoient toutes les conditions.

Nous ne ſuivrons pas le Monarque dans le cours entier de ſes obſervations, nous nous bornerons à rapporter quelques-unes des ſcenes qui s'offriront à ſes regards, & qui peuvent devenir utiles à tous les pays. Le jour baiſſoit au moment de l'arrivée du Roi dans la Capitale: comme il étoit trop tard pour obſerver ailleurs que dans les rues, & comme le Prince ne vouloit cependant pas perdre un ſeul inſtant du temps qu'il employoit ſi utilement, allons, dit-il à ſon cher Iſmin, mêlons-nous dans la foule, & voyons comment les journées finiſſent à Sardes: ils s'avancent vers les quartiers les plus brillans. Quoique le Monarque n'ignorât pas les progrès affreux de la corruption, & de la ruine abſolue des mœurs, il fut

étonné & recula plus d'une fois d'hor-
reur à l'aspect des excès publics du libertinage & de la dissolution. Les rues les plus fréquentées étoient remplies, sans interruption, de femmes perdues, à demi ivres, aux dégoûtantes invitations desquelles il étoit impossible d'échapper. Quelques précautions que prissent les honnêtes habitans des boutiques qui bordoient ces rues, ils avoient la douleur de voir leurs enfans témoins de ces sales orgies qui ne cessoient que dans les momens du passage des Patrouilles proposées pour la garde de la Ville. Les tavernes voisines regorgoient de la plus vile populace abandonnée à toutes les fureurs de la crapule. C'étoit dans ces lieux infâmes que de malheureux fils d'artisans, dont les inclinations auroient pu devenir honnêtes, venoient livrer à la prostitution, au jeu, à la débauche, le salaire de longs jours de peine dérobé à leurs peres, & ruiner leurs forces à peine naissantes; c'étoit là que des peres eux-mêmes dévoroient, dans un instant, la subsistance qui auroit suffi une semaine entiere à leurs familles expirantes de besoins; c'étoit-là, enfin, que le Peuple venoit s'abreuver de liqueurs em-

maladie & de mort.

Quel abominable ſpectacle, dit le Roi en ſe retournant vers Iſmin, qui n'étoit pas moins étonné que ſon auguſte Maître! Qui croiroit que la plus vile populace d'une Nation qui ſe croit civiliſée, puiſſe ſe livrer à cet excès d'abandon & de crapule? Meſſieurs, dit alors un homme très-poli qui ſe trouvoit auprès d'eux, & qui avoit entendu l'exclamation du Roi, je vois bien que vous êtes ſcandaliſés de la maniere dont on permet ici au Peuple de ſe récréer, & aſſurément quelqu'indulgent qu'on ſoit, jamais il n'a paru plus permis de ſe ſcandaliſer. Cependant vous daignerez remarquer, en y réfléchiſſant, que les choſes ne ſauroient gueres être autrement.... Et comment cela, reprit Iſmin fortement ſurpris de ce préambule? Voici une queſtion, reprit le Citadin, que ne me feroient pas ces Meſſieurs s'ils étoient Lydiens, & s'ils avoient un peu étudié notre conſtitution. Quelle peut donc être, répart le Roi avec vivacité, la conſtitution qui néceſſite d'auſſi abominables déſordres? Un peu de pa-

tience, daignez vous calmer, Monsieur, je vous en supplie, continue toujours très-doucement & très-poliment l'honnête Bourgeois, & procédons, s'il vous plaît, par ordre. Ces femmes que vous voyez arrêter les passans avec tant d'impudence, doivent être nécessairement tolérées dans une Ville aussi peuplée que l'est celle-ci. Les Moralistes, comme vous le savez, ont décidé que de deux maux il falloit choisir le moindre. Or, ces malheureuses sauvent la vertu de nos femmes & de nos filles des attaques d'une jeunesse qu'il seroit autrement très-difficile de contenir. En admettant le principe qu'il faut tolérer cette espece de femmes, on ne peut faire qu'elle ne soit telle que vous la voyez, & qu'elle ait plus de décence dans les manieres. Quant à leur nombre, qui, je l'avoue, est très-considérable, il est encore assez difficile d'avoir sur cela un tarif bien exact : elles sont sans cesse recrutées de malheureuses filles de Provinces qui viennent à Sardes toujours dans l'espérance d'y faire fortune, de jeunes filles débauchées par les valets des grands Seigneurs & des Financiers; d'autres enfin précipitées par la misere dans une pre-

iiere faute dont elles ont bientôt perdu
ı honte.... De temps en temps la Police
iit main-basse sur ces misérables, on les
ıferme pendant quelques mois dans des
ıaisons de force; là on les contraint de
ravailler & d'entendre des discours spi-
.tuels qui ne doivent pas être d'une élo-
uence bien persuasive à en juger par les
ffets; car à peine sont-elles remises en
berté pour faire place à de nouvelles
énitentes, qu'elles reprennent leur an-
ien métier avec d'autant plus d'ardeur,
u'il faut réparer les pertes que leur a
ausées une longue captivité. Jusques-là,
Messieurs, vous serez forcé de convenir qu'il
'y a rien de plus naturel, & qu'il ne faut
nais se presser de se scandaliser. J'ajou-
erai même qu'il y a de sublimes politi-
ues qui, abstraction faite de toute con-
dération morale, prétendent que ce genre
le tolérance a pour l'Etat même un côté
rès-avantageux, (le Roi, cette fois, per-
loit patience sans un signe d'Ismin) &
'ous serez forcé de convenir que leurs
aisons sont d'un grand poids. Ils disent
lonc d'abord que les filles de cette es-
ece, mais dans le premier ordre, sou-
iennent, par leur goût & leur dépense,

notre commerce de modes, qui, de l'aveu de tout le monde, est une des plus fécondes sources de notre opulence, que l'argent circuleroit sans elles dans les Provinces les plus reculées, où il ne feroit honneur à personne; car il s'y changeroit en bled, en vin & autres productions communes, au lieu de venir animer les arts qui élevent notre nation à un si haut degré de gloire & de puissance. Voilà pour les Dames de ce genre, du premier ordre, qui d'ailleurs font une très-grande dépense en bâtimens, meubles, équipages : de plus, elles sont douées, depuis quelque temps, de qualités personnelles qui les rendent infiniment estimables. Elles s'adonnent, pour la plupart, à l'étude des beaux arts, leurs maisons sont le rendez-vous ordinaire de nos beaux esprits, & d'une jeunesse brillante qu'elles veulent bien prendre soin de débarrasser de tous les préjugés de leur éducation, & qu'elles forment merveilleusement pour la société. Plusieurs d'entr'elles sont d'une étonnante profondeur en philosophie & en morale; elles ont toujours à la bouche les mots de bienfaisance & de générosité, sur-tout, elles vous citeront de mémoire des

des pages entieres d'un des plus grands Ecrivains de ce fiecle qui eft devenu leur Auteur favori; enfin on ne fauroit porter plus loin qu'elles ne le font l'amour de l'humanité.

Ces mêmes politiques difent encore des malheureufes de ce dernier ordre qui fe traînent dans la fange des rues, qu'elles font très-utiles par leurs confommations perfonnelles & par celles qu'elles néceffitent; il eft vrai que des voleurs confidérés fous ce rapport de confommateurs, peuvent auffi devenir infiniment utiles.

Quant à ces cabarets remplis d'une populace dépravée, le Lydien le moins inftruit vous dira que fi ces gens-là ne buvoient pas jufqu'à s'ennivrer, Meffieurs les Fermiers-Généraux rendroient moins au Souverain, & que lorfqu'il eft queftion de diminuer une occafion de débauche, on craint toujours, & avec raifon, de caufer une grande diminution dans l'Etat des revenus de l'impofition. Vous obferverez peut-être, Meffieurs, que vous confentiriez à laiffer ces malheureux boire même jufqu'à l'excès, fous la condition que le vin ne feroit pas mal-faifant; mais le

cabaretier ne manquera pas de vous dire que les droits d'entrée sont tels, qu'ils ne sauroit se tirer d'affaire & donner son vin à un prix honnête, que le Peuple paie encore avec peine, qu'en faisant, par un petit travail particulier, deux ou trois pieces d'une; qu'ainsi il gagne très-légitimement, par son honnête industrie, les droits d'entrée d'une piece, & qu'on n'a rien à lui dire, pourvu que le buveur ne tombe pas mort sur la table, dût-il mourir peu de jours après. Les gens chargés de la police de cette immense cité ajouteront que sans ces maisons de débauche, il seroit impossible de pourvoir à sa sûreté : tous les brigands qu'elle récèle dans ses murs ne volent & ne pillent que pour mener ce qu'ils appellent une vie joyeuse; ils viennent là entre les filles, les pots & le jeu, oublier les fatigues du jour, & se distraire sur les craintes de la nuit; ces maisons sont les pieges où ils se prennent eux-mêmes dans l'insouciance & l'abandon de l'ivresse. Il est quelques personnes un peu séveres en principes qui pensent que l'avantage qui résulte de la capture d'un brigand ne peut se comparer à l'inconvénient d'exposer à se perver-

nir d'honnêtes gens. Mais il faut croire que tout cela a été mûrement peſé, examiné, & que l'avantage pour les mœurs doit être du côté des cabarets, puiſqu'on les laiſſe ſubſiſter, & ſous la forme que vous voyez, quelque ſcandaleuſe qu'elle paroiſſe.

Je finirai, Meſſieurs, en vous priant d'obſerver que de tels établiſſemens ſont de premiere néceſſité pour recruter les armées. Auſſi voyez-vous ces tavernes remplies de ſoldats qui viennent y enrôler des camarades, ils en trouvent à choiſir. Les uns ſont des jeunes gens qui n'oſent plus rentrer dans la maiſon paternelle; les autres craignent quelque châtiment public mérité par leurs déſordres; ceux-ci, qui n'ont plus d'argent, ſe vendent pour fournir à quelques jours de débauche; ceux-là ſe perſuadent aiſément que le temps de leur engagement reſſemblera à celui de l'enrôlement; la maitreſſe & le vin du héros Recruteur achevent de déterminer le plus méfiant & le moins libertin. (Ici le Roi ne put s'empêcher de ſoupirer en ſe rappellant ſa converſation avec le ſoldat qu'il avoit rencontré quelque temps

auparavant.) On observe quelquefois, continue l'impitoyable dissertateur, que des hommes pris dans de telles especes doivent devenir de très-mauvais soldats qui meurent sous le bâton ou dans les hôpitaux, quand ils ne trouvent pas les moyens de déserter; mais il n'est gueres que des Philosophes, & autres gens à rêveries, qui fassent de telles observations; pourvu qu'un homme ait la taille convenable, il importe très-peu d'ailleurs de connoître ses dispositions & ses sentimens; c'étoit bien quelque chose autrefois, mais cela est devenu aujourd'hui indifférent, & mon cousin qui est un grand homme de guerre m'a assuré plus d'une fois qu'on riroit au nez d'un Colonel qui s'aviseroit de faire quelque attentive à la moralité des recrues qu'on lui envoie.

Pardon, Messieurs, je finis cette fois, j'étois bien aise de vous donner une idée un peu plus juste de ce qui me paroissoit tant blesser vos regards. Le Monarque & Ismin resterent muets dans l'étonnement que leur causa la prodigieuse volubilité de cet étrange raisonneur, & n'en furent pas moins scandalisés de ce qu'ils avoient vu. (6)

CHAPITRE XXVII.

Conversation politique d'un Café. Nouvelle qui surprend le Roi. Encore un peu de Philosophie.

LE Roi, après avoir observé une partie du Peuple de la Capitale en récréation, voulut aussi l'examiner dans les genres du travail; dès le matin donc il sa remit en route avec Ismin. Les rues étoient remplies d'une foule d'hommes, d'enfans, de femmes, de vieillards & d'infirmes, errans, confondus pêle mêle avec les voitures & les chevaux, le tout criant, jurant, se heurtant sans cesse. L'ame sensible du Monarque se troubloit, à chaque pas qu'il faisoit, de la crainte de voir ces malheureux près d'être écrasés sous les roues, ou foulés sous les pieds des chevaux. Je remarque, dit-il à Ismin, que tout est merveilleusement disposé ici pour la commodité des grands & des riches, mais qu'on n'y tient nul compte du Peuple; il m'y paroît traité avec une sorte d'indifférence qui differe peu du mépris.

Ne feroit-ce pas là une des raifons pour lefquelles tant de profonds Écrivains de ce fiecle, qui ne jugent des différens gouvernemens que par l'état des rues, préférent la République à la Monarchie ? Cela peut fort bien être, répond Ifmin, mais fi l'on ne peut, fans d'énormes dépenfes, élargir & tenir plus propres ces rues étroites & fangeufes, ne feroit-il pas poffible d'arrêter un peu le train de ces voitures, dont il me paroîtroit bien convenable auffi de diminuer le nombre? Ce dernier article, reprend le Prince, tient à des principes plus profonds que ceux de la Police, Mais que ce Peuple paroît miférable, à en juger par la foibleffe de fa conftitution & les baillons dont il eft à peine couvert! Tout en faifant ces triftes réflexions, & en fe fauvant, avec peine, eux-mêmes du fracas des rues, nos deux Voyageurs entrerent dans un Café rempli de nouvelliftes & de differtateurs. Ils prirent féance près d'une table où la converfation paroiffoit très-animée. L'auditoire étoit nombreux & prêtoit la plus grande attention aux difcours de deux politiques célebres qui fe laiffoient, à peine, le loifir de s'entendre pour fe répondre. Il s'agiffoit d'une

guerre très-prochaine que projettoient deux Puissances réunies contre un Peuple qui n'avoit gueres d'autre tort que celui d'être très-différent, dans ses manieres, des nations qui l'entouroient, & d'occuper une des plus belles contrées de l'Asie. Du reste, il étoit noble, généreux, fidele à sa parole, & depuis le moment où il s'étoit établi on ne l'avoit point vu se mettre en campagne pour autre raison que celle de sa propre défense. Le politique protecteur des deux Puissances confédérées convenoit des qualités de ce Peuple, mais il répondoit, qu'il ne vouloit, ni étudier, ni permettre aux autres d'aller étudier chez lui, que les plus beaux monumens de l'antiquité, dont il étoit possesseur, restoient ensévelis sous le sable, sans que personne osât les déterrer, & qu'il seroit bien doux pour Messieurs de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres de Sardes, d'aller un jour faire là de savantes recherches sans crainte d'être empâlés; crainte que ne peut surmonter l'amour de l'antiquité, quelque vif qu'on le suppose. Il ajoutoit encore que cet Empire, par la singularité des usages, des habits & des rits Religieux, ressembloit à un bal masqué, &

excessivement ridicules. On se doute bien que l'autre politique ne manquoit pas de riposter que ces raisons-là ne lui paroissoient pas suffisantes pour mettre en feu la moitié de l'Asie, & faire égorger deux cents mille hommes de part & d'autre; qu'une Nation entiere n'avoit de compte à rendre à personne sur sa maniere de s'habiller & de faire la révérence, qu'elle étoit bien maitresse de se débarbouiller autant de fois par jour que bon lui sembloit, & de ne pas aller au College si cela l'ennuyoit, pourvu qu'elle laissât ses voisins en paix; enfin, que c'étoit un fort vilain systême d'éducation que celui d'aller tuer les gens pour les civiliser & leur donner des bonnes manieres. La conversation s'échauffoit quand elle fut interrompue par la question brusque d'un homme grave, à qui trente ans de résidence très-assidue dans ce lieu donnoient le droit de briser impunément, & sans réclamation, toute dissertation établie : Savez-vous la nouvelle, Messieurs, dit-il, & d'une voix terrible qui imposa silence à tout le monde? On vient de m'assurer que ce n'est, ni chez les Perses, ni chez les Indiens, que

e le Roi Melès, mais dans ſes propres
en Lydie, & ce qui confirme la vérité
ouvelle, c'eſt que la plupart de Noſ-
ırs les *Epiſcopoi*, & les Satrapes ou In-
ıs, retournent en foule de la Capitale
eurs divers Départemens ſpirituels &
rels; car vous croyez bien qu'il ſeroit
x que le Roi qui voyage *incognito* ne
t perſonne à ſa place. Il eſt aiſé de
voir que le Monarque & Iſmin furent
e l'aſſemblée ſur leſquels la nouvelle
plus forte impreſſion. Ils commen-
à peine à ſe remettre du trouble
leur avoit cauſée, quand le nouvel-
tira ſur eux les regards de l'aſſemblée
tte exclamation : voici deux Meſ-
ui ſont Perſes, dit-il en montrant les
Voyageurs, ils peuvent nous dire ce
n eſt! Il y a déja quelque temps,
l Iſmin, que nous ſommes ſortis de
Patrie, & nous ignorons.... Rien,
ırs, n'eſt plus certain que ma nou.
continue l'homme qui délivra Iſmin
nbarras d'achever ſa pénible phra-
Veuille le Ciel qu'elle ſoit vraie,
d un perſonnage qui juſques-là avoit
le ſilence le plus abſolu, mais qui,
: on le verra, épioit le moment où

il pourroit amplement s'en dédommager un Prince qui prend ce moyen de chercher la vérité, mérite de la trouver, & ne peut manquer de la rencontrer. Car, qu'elle peut être l'instruction d'un Souverain, qui n'est jamais entouré que d'hommes qui ont tous le même masque, & à-peu-près les mêmes idées? Comment, & à quels signes pourra-t-il reconnoître ceux qu'il doit honorer de sa confiance? On ne lui laisse communément que le vain appareil de la Royauté, il est réellement l'agent & l'esclave des volontés de tout ce qui l'entoure. Souvent quand il croit agir librement, il ne fait qu'exécuter un plan depuis long-temps préparé par l'intrigue. Tel est un enfant que l'on amene doucement, & sans le contrarier, au point de faire tout ce qu'on exige de lui, quand il pense ne faire alors que ce qu'il veut. S'il a des passions, on les flatte pour l'asservir, on ne lui offre jamais que des tableaux riants de l'État de sa Nation, on ne l'entretient que de sa puissance & du bonheur de ses Peuples. Croyez-vous qu'il puisse se trouver jamais là un homme assez vrai & assez courageux pour oser lui dire: Seigneur, votre Peuple gé-

rait sous le poids des charges dont il est accablé, il n'a plus de libre que l'air qu'il respire; les mandataires de votre puissance sont contraints d'en céder l'exercice à des milliers de subalternes qui ne font retentir, de toutes parts, le nom sacré de Votre Majesté que pour sceller les plus odieuses vexations. Vos sujets osent à peine se plaindre; ils élevent leurs yeux vers le ciel en se disant, non le Roi ne l'a pas, ou ne l'eût jamais ainsi ordonné, s'il eût pu nous voir & nous entendre : la terre se dévaste, chaque jour, par un régime désastreux qui exige les plus prompts remedes, plusieurs parmi les grands pervertissent la Nation par l'exemple de leurs folies & de leurs déprédations; il est tel homme d'entr'eux dont l'honnête bourgeois rejetteroit avec mépris la société; il est tel autre qui vit ignoré loin des regards de Votre Majeste, & que la Nation entiere appelle à l'honneur de l'aider de ses conseils : on vous trompe, Seigneur, sous un faux aspect de bonheur & de puissance; plaise au ciel que ce desir si vrai de voir vos Peuples heureux, ne soit pas un jour remplacé dans votre cœur par ce sentiment

pénible qui vous feroit renoncer à l'espoir d'en trouver jamais les moyens! Gardez-vous également de vous livrer, & à une confiance aveugle, & à cette dangereuse défiance qui, par un excès contraire, ne croit plus au vrai mérite ni à la vertu. Il est toujours, & dans les siecles les plus dépravés, des hommes instruits & vertueux que la Providence fait naître pour le conseil des Rois & le bonheur des Peuples: l'étude d'un Souverain est d'apprendre à les connoître.

Eh bien, Messieurs, continua l'orateur après une légere pause, s'il se trouvoit un homme capable de parler ainsi à un Souverain, & si le Souverain avoit la sagesse de l'écouter & de le prendre lui-même pour Conseil, voici ce qui arriveroit: tout le monde applaudiroit, en apparence, au choix du Maître, mais sourdement on employeroit tous les moyens possibles de l'éconduire, & tôt ou tard on réussiroit. Car tout en disant, par exemple, qu'il n'est rien de mieux vu que ses plans d'administration, on ne manqueroit pas de lui susciter, de toutes parts, des difficultés & des tracasseries, de l'embarrasser par des formes qui sont toujours

importantes dans un pays où il n'y
de fonds, de faire rapporter, sans
que le Peuple murmure, quoique
ıple ne fît que bénir l'Administra-
que la théorie des nouveaux prin-
est belle, mais que la pratique en
ıpossible : & comme l'effet du bien
ımais aussi promptement rempli que
du désordre, on finiroit aisément
ſpirer au Souverain des soupçons,
quiétudes, des terreurs, qui feroient
t congédier l'homme de bien. Les
les & les plaisans acheveroient l'œu-
r leurs sarcasmes, & tous se féli-
ent d'avoir, par ce petit essai, à
éloigné du Prince l'honnête Mi-
& tout homme qui pourroit lui
bler.

ıditoire applaudit aux réflexions du
ateur, on convint unanimement que
n étoit très-difficile même à propo-
milieu de tant de petites Puissan-
termédiaires qu'il falloit combat-
qui toutes avoient leur intérêt dans
ordre. On ajouta que pour connoî-
: Nation, & son territoire, il fal-
oir l'une & l'autre, que la Cour
pas l'Empire, & que les Courtisans

n'étoient pas la Nation : un des Politiques avança qu'après ce moyen (de voyager ſans être connu) qui ſouvent n'étoit pas pratiquable, il n'en voyoit pas d'autres, pour un Souverain ami de la vertu, que de lire beaucoup, en ſuppoſant que l'on n'exercât pas ſur ſes livres le deſpotiſme que l'on exerçoit ſur ſes opinions. Il faudroit alors, diſoit-il, permettre d'écrire librement, ſur-tout en reſpectant les Loix & les perſonnes. Il n'y eut, dans toute l'aſſemblée, qu'un homme qui ſecoua la tête à cette derniere propoſition; & qui ſe manifeſta bientôt pour un Cenſeur Royal; titre qu'il ſoutint dignement en aſſurant qu'il ſe garderoit bien de donner ſon approbation à un Livre où ſeroit ce qu'il venoit d'entendre. — Eh! qu'importeroit votre approbation, Monſieur, lui dit un jeune homme qu'on reconnut à ſon accent pour un naturel du midi de la Lydie? On n'en liroit pas moins ce que vous n'approuveriez pas, par la raiſon qu'on n'en lit pas davantage ce que vous approuvez. Le Cenſeur Royal, qui n'étoit pas fort en réparties, ſe tut en faiſant intérieurement une légere obſervation ſur la phraſe, dont la conſtruction

ne lui paroiſſoit pas très-Lydienne, & en ſe promettant bien de raturer largement le premier ouvrage raiſonnable qui tomberoit ſous ſon impitoyable ſtylet.

Le Prince & Iſmin ſortirent du Café, en riant de l'embarras du Cenſeur Royal : le Monarque fut parfaitement content de la ſéance, & aſſura ſon confident qu'il venoit d'entendre là beaucoup d'obſervations dont il feroit bon profit.



CHAPITRE XXVIII.

Hôtel Royal des Invalides de Sardes. — Un mot ſur l'École Royale de la jeune Nobleſſe.

QUOIQUE je ne voie rien de bien neuf dans tout ce que ces Meſſieurs ont dit, reprit Iſmin, j'avouerai qu'ils étoient bons & aſſez plaiſans à entendre, & qu'il eſt toujours avantageux pour Votre Majeſté de s'aſſurer que les opinions qu'elle prendroit de l'état des choſes, dans ſon Palais, ſont très-différentes de celles qu'il convient d'en avoir. Je ſuis plus porté

que jamais à croire, répart le Prince, qu'il en doit être de la liberté d'écrire, comme de la liberté du commerce. La libre concurrence doit avoir dans le premier cas la vérité pour résultat, comme dans le second elle enfante le bon prix. L'ignorance & l'erreur, le monopole & la friponnerie me semblent au contraire devoir être nécessairement l'effet de toute prohibition, pour toute espece de commerce.... Ismin applaudissoit à l'observation du Monarque, & se préparoit à y joindre quelques réflexions, quand ils s'apperçurent qu'ils n'étoient qu'à une très-petite distance de l'Hôtel Royal (cette expression paroissoit plus honnête que celle d'Hôpital) des soldats invalides. Voyons cette Maison, dit le Prince, je n'y suis jamais venu que pour la forme; cet établissement vaut bien la peine d'être examiné de près. L'édifice offroit au premier coup d'œil l'aspect d'un superbe Palais; mais il renfermoit dans l'intérieur des détails de misere qui révoltoient tous les sens, & auxquels il étoit impossible de remédier, quels que fussent les soins des Administrateurs. Il me semble, dit le Roi, que si les sommes immenses qu'a dû coû-

ter la construction de cette vaste Maison, que coûtent encore & son entretien & les frais de son administration, eussent été employées en secours réels, donnés à ces bons & anciens serviteurs, on auroit pu accorder un tiers de plus de retraites....Je le crois, reprend Ismin, ces gens-là se retireroient dans les Provinces où ils seroient soignés par leurs parens ou leurs amis, ils acheveroient leurs jours d'une maniere plus saine & moins triste. On auroit dû au moins fonder cet établissement dans l'intérieur d'une Province, il est évident qu'on auroit pu en tirer le double avantage, & de faire vivre un plus grand nombre d'hommes, & de donner la valeur aux productions du pays....La vanité & l'ostentation se paient fort cher, quoiqu'elles rapportent infiniment peu.... Ah! Messieurs, pardon, dit à nos voyageurs un vieux soldat qui les suivoit sans qu'ils s'en apperçussent; mais j'avois tant de plaisir à vous entendre si bien raisonner, que je n'ai pu m'empêcher d'écouter avec bien de l'attention. Ce que Monsieur vient de dire-là, continue-t-il, en regardant Ismin, est bien juste.... Oui, si l'on pouvoit nous envoyer dans nos

Provinces, nous y rendrions encore quelques ſervices, ne fût-ce que celui d'inſpirer à la jeuneſſe les vertus & tous les ſentimens dignes de la profeſſion des armes; c'eſt mal fait d'avoir l'air de jetter la vieilleſſe au rebut, & de ne la croire bonne à rien, car elle eſt bonne au moins à dire ce qu'elle a rencontré ſur ſon chemin, & à montrer le but à ceux qui la ſuivent. Ici, à quoi ſervons-nous? A donner le plus triſte de tous les ſpectacles, celui de la collection de toutes les infirmités humaines.... Quand on a bien admiré notre dôme & nos marmites, on ſe ſauve dans la crainte d'être ſuffoqué, & l'on détourne avec une ſorte d'horreur les regards de tous les objets hideux que l'on rencontre à chaque pas.... L'état d'un vieillard, d'un infirme exige, comme celui d'un enfant, des petits ſoins, des attentions particulieres, qu'une adminiſtration publique ne ſauroit faire entrer dans ſon régime, quelque bienfaiſante qu'elle ſoit; car nous rendons à celle-ci la juſtice qui lui eſt due, il eſt impoſſible de lui demander plus de ſoins & plus d'égards; mais je le répete, ce qu'elle ne peut donner, ne ſe trouve que dans l'intérieur d'une famille.... Il n'eſt

point d'homme ſi pauvre ni ſi abandonné, qui ne ſe ſoit ménagé dans le cours de ſa vie, ſinon des parens, au moins quelques amis, & quelque peu fortuné qu'il ſoit, il préférera toujours des ſecours particuliers, quoique foibles, à des ſecours d'Hôpital, plus abondans. Car c'eſt l'intérêt & l'amitié qui ſoignent & qui ſavent calmer la plainte, quelles que ſoient la vertu & l'exactitude de l'étranger, ſa main n'eſt jamais ſi douce pour l'infirme que celle de l'ami.... Ajoutez à tout cela, Meſſieurs, que chacun ici a bien autant à ſouffrir des infirmités de ſon voiſin que des ſiennes, & c'eſt inévitable. Ceux de nous à qui il reſte encore aſſez de force pour ſortir de ces ſalles infectes, ſe traînent dans les cabarets voiſins où il vont achever de perdre le peu de ſanté qu'ils pourroient conſerver, & déshonorer la vieilleſſe. Cela eſt encore ſans remede. Il eſt preſque impoſſible de ſurveiller tous ceux qu'on laiſſe ſortir pour prendre l'air, & c'eſt un heureux haſard, quand, pour la plupart, ils ne reviennent pas plus eſtropiés qu'ils n'étoient en partant. Un vieux ſoldat dans ſon village craindroit de perdre dans l'ivreſſe la conſidération attachée

à ſes ſervices, & dont il jouiroit néceſſairement, car ce que la vieilleſſe craint le plus, c'eſt le mépris de la jeuneſſe. Ici tout ſe perd, tout ſe confond dans la foule, & vous pouvez juger, Meſſieurs, tout ce qui doit arriver de-là.

Le Souverain après s'être bien promis de ne pas oublier le bon vétéran, dont il prit le nom, paſſe en un autre établiſſement voiſin, deſtiné à l'éducation de la pauvre Nobleſſe; il s'agiſſoit encore-là d'un Palais & d'une adminiſtration: il étoit tout ſimple de faire ſur celui-là les réflexions que la vue de l'Hôtel Royal avoit fait naître, & de conclure qu'il eût été plus avantageux pour la nobleſſe Lydienne, de la faire élever dans des Maiſons déja bâties & adminiſtrées. Iſmin obſerva de plus que c'étoit la nation entiere qui ſoutenoit cette pauvre Nobleſſe, & qui payoit tous les frais de ſon éducation, quoiqu'à la vérité elle parût ne payer qu'en jouant & en ſe divertiſſant infiniment.





CHAPITRE XXIX.

Transition de l'Auteur. Dernieres observations du Roi.

Ici j'ai passé quelques Chapitres qui renfermoient plusieurs allégories dont l'application auroit pu devenir offensante; je viens à celui où le Prince après avoir visité d'autres établissemens publics & les hôpitaux, & fait sur tout les plus sages observations, voulut, pour se délasser, voir quelques-uns des petits spectacles qui s'étoient si prodigieusement multipliés depuis un petit nombre d'années.

L'Auteur de ce Livre assure qu'il fut aussi choqué des saletés qu'il entendit, qu'ennuyé des plates bouffonneries de ces insipides farces, qu'il jugea également propres à pervertir & le goût & les mœurs. L'autorité y étoit continuellement tournée en dérision dans ses mandataires les plus bas, il est vrai, mais les plus importans peut-être en ce que ce sont ceux-là auxquels le peuple a constamment affaire. Tantôt il s'agissoit d'un dénouement dans

lequel cinq ou six polissons paroissoient sous l'uniforme d'une garde qui n'arrivoit que pour être battue; tantôt c'étoit un sot personnage, qui, sous la robe d'un Commissaire Lydien, révéloit ses friponneries, sans qu'il en résultât d'autre effet que celui d'inspirer inutilement le plus grand mépris pour les fonctions du Commissaire Lydien que cette ennuyeuse satyre ne corrigeoit pas.

Dans les intervalles de ces ravissantes représentations, le Roi promene ses regards sur l'assemblée : elle étoit remplie de filles publiques qui venoient y chercher fortune de la maniere la moins équivoque, & une foule de jeunes gens de tous les ordres qui, sous les yeux même de l'Administration, y préparoient la ruine & la honte de leurs familles. Comment de tels abus qui blessent les regards des moins clairvoyans, se souffrent-ils aussi publiquement, dit plusieurs fois Ismin? Croyez-vous, Monsieur, reprit un voisin ennuyé probablement de ses exclamations, qu'excepté quelques malheureux qui rient là haut des platitudes que vous venez d'entendre, on viendroit si constamment à ces spectacles; si l'on en retranchoit ce

qui vous ſcandaliſe? Autant vaudroit-il les détruire tout-à-fait; & vous devez bien penſer que c'eſt-là préciſément ce qu'on ne fera pas.... Quoiqu'au premier aſpect, ils paroiſſent avoir plus d'un inconvénient, cependant avec un peu de réflexion, on voit qu'ils peuvent être très-utiles; car ils contribuent à foudroyer la police, & procurent des fonds pour les pauvres & les plus charitables établiſſemens. Oui; mais reprit le Souverain, s'ils multiplient les pauvres, les fripons & beaucoup d'autres malfaiſans, je vois qu'ils ſont encore loin de rembourſer ce qu'ils coûtent: cela pourroit bien être, répondit l'amateur, un peu étonné de l'obſervation: en effet il eſt aſſez étrange d'aſſurer des fonds de charité ſur des moyens qui ruinent, & d'entretenir des déſordres pour avoir de quoi ſoudoyer l'ordre. C'eſt multiplier des ſerpens pour les écraſer ſur les bleſſures qu'ils ſont, ajouta le Roi, qui ſortit à ces mots, en laiſſant le Sardien tout étourdi de la comparaiſon.



CHAPITRE XXX.

Le Roi reprend la route des frontieres de Perse, & rentre pompeusement dans ses États. Tableau de son Regne.

LE Prince s'apperçut enfin que le secret qui seul pouvoit rendre ses voyages utiles, étoit, au premier moment, tout près de lui échapper. Il sortit de sa Capitale dans la crainte de s'exposer plus long-temps à être reconnu, & reprit avec Ismin la route des frontieres de la Perse, d'où il fit annoncer son retour. Il en avoit assez vu pour être quelquefois d'un avis opposé à celui de son Conseil. L'histoire ajoute que l'auguste Monarque ne tarda pas à profiter de ses voyages, & que dans un très-petit nombre d'années, l'Empire prit une face nouvelle sous le regne de la liberté & de la paix. Nous ignorons les moyens qu'il employa pour opérer cette heureuse révolution; mais nous sommes occupés de la recherche d'un ouvrage de ce même Auteur, qui doit renfermer les détails de l'administration de ce beau regne. Si nous

ſommes aſſez heureux pour le découvrir, nous nous empreſſerons de le traduire & de le publier, ſi le ſuccès de celui-ci le fait deſirer. Tout ce que nous ſavons pour le moment ſe réduit au tableau que voici.

On voyoit la terre ſe charger d'abondantes moiſſons, dont on ſe gardoit bien de détruire la valeur ſous les abſurdes & anciens prétextes de craintes de diſette : le cultivateur pouvoit diſpoſer à ſon gré des fruits de ſes travaux & de l'ordre de ſa culture ; le réglement arbitraire ne venoit plus s'interpoſer entre lui & la terre : l'induſtrie hors des ceps dans leſquels elle avoit ſi long-temps gémi, & ſoudoyée par de riches ſalaires, ne demandoit plus que l'adminiſtration diminuât la valeur des productions qu'enfantoit les revenus, jouiſſoit dans tous les ports de l'Empire des avantages accordés au Négociant National ; on ne connoiſſoit plus ces ridicules & nuiſibles diſtinctions de Regnicole & d'étranger, lorſqu'il s'agiſſoit de vendre & d'acheter. L'impôt pris dans ſa juſte proportion avec le revenu net de la Nation, & ſelon l'ordre de la nature qui le détermine, n'anéantiſſoit plus par ſa forme déſaſtreuſe les ſources de ce même revenu

étoient bridées, & le commis avoit embrassé une profession utile. L'Administration n'étoit occupée que du soin de tenir tous les chemins ouverts & faciles; on ne voyoit arrêter que ceux qui faisoient embarras; elle veilloit avec un soin égal sur l'instruction; tout citoyen apprenoit dès l'enfance la plus tendre l'ordre de ses droits & de ses devoirs, ordre sacré qui lioit & confondoit dans un seul intérêt les intérêts du Souverain & de la Nation. Le Monarque n'étoit plus entouré que de ses Ministres & d'un petit nombre d'hommes éprouvés, qu'une confiance éclairée avoit appellés près du Trône : on ne fit pas de loix pour obliger les oisifs & les intriguans d'aller habiter leurs terres; mais le froid mépris avec lequel le Prince dédaignoit d'abaisser ses regards sur eux, leur apprit bientôt qu'ils se morfondoient inutilement dans les vastes galeries du Palais, & que c'étoit dans leurs vrais revenus seuls qu'ils pouvoient attendre quelques faveurs. Comme la terre n'entend pas de faux compte, qu'elle ne peut jamais être surprise, & qu'elle ne rend qu'en raison de la mise, ils s'apperçurent bientôt qu'il falloit la

traiter avec infiniment d'égards, & renoncer aux folles dépenses. Bientôt ils abandonnerent la Cour & la Capitale, d'où l'on vit sortir en même-temps tout ce qui étoit soldé par le luxe & les vices qui l'accompagnent; l'argent rappellé à son véritable emploi ne laissa plus d'espérances de fortune au hasard, & ne fonda plus d'inutiles, & souvent dangereux rentiers; tous reprirent la route des champs, où chacun ne reçoit sa part qu'en raison de ses avances & de son travail: les Villes se réduisirent naturellement à la juste proportion qu'elles devoient avoir avec leurs territoires, l'ordre dans leurs dépenses fut bientôt accompagné de la douce morale qui n'eut plus à parler à des cœurs pervertis par l'habitude des vices, ni à des imaginations égarées par tous les délires de la cupidité; les liens des familles se resserrerent de plus en plus, l'attachement à ses foyers, le respect filial, toutes les vertus domestiques, & à la suite de celles-ci les vertus sociales commencerent de renaître..... Le revenu du Souverain s'accrut rapidement avec le revenu de la Nation, au point de fournir d'abondans moyens de réparer les désastres des

ſiecles précédens. La repréſentation du Monarque étoit grande & majeſtueuſe; de nombreuſes armées bien entretenues, & composées de citoyens attachés à cette heureuſe patrie, aſſuroient ſa Puiſſance... La Nation entiere applaudiſſoit avec reconnoiſſance aux dépenſes publiques qui alloient ouvrir des chemins, des canaux, & fertiliſer des Provinces entieres autrefois abandonnées. Que ces temps étoient différens de ceux où les ouvrages publics les plus utiles étoient interrompus faute de ſecours, où l'on étoit ſans ceſſe obligé de contracter de nouveaux engagemens pour ſatisfaire aux anciens! Temps malheureux où le Prince le plus ſincérement ami de l'ordre & de la juſtice, le plus digne par ſes hautes vertus de repréſenter les divins attributs de l'Eternel, ſembloit réduit à ne pouvoir que former d'inutiles vœux pour le bonheur des Peuples dont il étoit adoré!

La paix au dehors étoit conſtamment aſſurée par la ſage Adminiſtration de l'intérieur; il n'exiſtoit plus même de prétextes qui puſſent donner lieu à ces guerres auſſi funeſtes qu'abſurdes, qui n'avoient pour cauſes que des rivàlités de trafic,

de petits intérêts de cupidité toujours punies par de propres pertes. Ce Prince aussi juste qu'instruit, avoit appris à ne plus fonder l'opulence de sa Nation que sur la fertilité de son territoire; la liberté & l'abondance appelloient sur ses frontieres les Peuples les plus reculés, désabusés pour la plupart de leurs funestes préjugés, l'exclusion & de rivalité; ils se hâterent d'imiter ce grand exemple, & comprirent enfin que l'humanité entiere ne peut avoir qu'un intérêt commun de puissance & de prospérité. On croit que les Egyptiens, les Perses & les autres Nations qui ont mérité la plus haute réputation de sagesse dans l'antiquité, sont restées long-temps fideles à ces principes, & n'ont cessé d'exister que dès l'instant où elles ont commencé de les méconnoître.

Tel fut le beau regne du sage Roi Melès. Sa Nation a fini sous celui de l'insensé Crésus.

FIN.

NOTES.

(1) LA conclusion de ce chapitre seroit-elle qu'il conviendroit pour le bien d'une Nation Monarchique de détruire la Noblesse ? Non assurément, ce n'est pas-là l'intention de l'Auteur qui pense au contraire qu'il ne peut exister de vraie Monarchie sans Noblesse; mais sa véritable intention, qui n'est jamais celle de détruire, seroit sans doute d'attaquer des préjugés qui empêchent de ramener la Noblesse à la véritable institution. Elle doit se conserver & se perpétuer par les mêmes moyens qui l'ont fait naître. Qu'un Noble cesse donc de se dire utile à l'Etat, l'appui & le soutien de l'Etat, le défenseur du Trône, & l'honneur de sa Nation, par cela seul qu'il est d'une race illustre; qu'il cesse de se croire exclusivement destiné à remplir les places les plus importantes, s'il ne fait avant les preuves de son nom, celles de son mérite, & qu'il ne dédaigne pas d'entrer en concours de travaux & de services avec l'homme qui n'attend que l'occasion peut-être de se créer un nom, & qui ne l'espere que de ses moyens. Les vrais Nobles applaudiront à ces réflexions, & ne croiront pas déroger dans rien de tout ce qui les associera au devoir de mériter. Il en est beaucoup dans cet ordre distingué, & que l'on pourroit citer comme dignes personnellement des justes hommages que leur rend la Nation qu'ils honorent par leurs

vertus & leurs services. Voilà, je le répete, les vrais Nobles, les vrais appuis de l'Etat & du Trône; ce n'est pas leur généalogie qu'il faut comparer, mais c'est leur vie qu'il faut imiter pour acquérir le droit de se dire leurs égaux.

(2) C'étoit bien là encore une grande erreur des Lydiens que cette opinion qu'ils avoient des manufactures. Rendons graces au Ciel d'être assez éclairés pour voir qu'une Nation agricole ne peut s'accroître en richesses & en puissance que par l'abondance & la bonne valeur de ses productions; que si l'on diminue cette valeur pour épargner sur les frais de main-d'œuvre de l'industrie, on attaque les revenus dans leur source, & qu'ainsi on détruit l'industrie, même en voulant la faire prospérer. C'étoit à l'administration du siecle précédent que les Lydiens devoient ce malheureux systême qui ne tendoit à rien moins qu'à détruire toutes les richesses territoriales. Un Ministre de ce temps, grand homme, sans doute, à bien des égards, s'étoit laissé aveugler par les plus dangereuses spéculations, séduit par le spectacle brillant des avantages que retiroit de son trafic une Nation voisine, sans considérer que le trafic qui est la seule ressource d'une nation sans territoire, ruine infailliblement au contraire une Nation agricole, il fit des Lydiens une Nation trafiquante & voituriere; séduit encore par l'éclat des manufactures de luxe, il appella de tous côtés l'industrie qu'il fallut payer très-cher, nourrir à bon marché, & maintenir ainsi, au grand

désavantage de la culture qui tomba nécessairement sous ce régime, en friches & non-valeurs. Bientôt donc elle ne put fournir entiérement à l'impôt qu'il fallut établir sur l'industrie elle-même de trafic & de manufacture, avec force barrieres & privileges.. L'opération finit par devenir un systême désastreux de finances, qui fit bientôt passer dans la Capitale, où rien ne se reproduit, les fonds de la reproduction. Il s'établit alors un trafic d'argent à intérêt, qui fonda un revenu réel pour le particulier, mais imaginaire pour la Nation qui se dévoroit elle-même, & qui ne donna quelques signes de douleur qu'au moment où le mal étoit à peu-près sans remede.

Il est inutile d'ajouter à ce tableau celui de la chûte des mœurs, nécessitée par le luxe & la misere, effets certains de la rapide destruction & renaissance des fortunes d'argent. Jamais il ne fut mieux démontré par le fait que l'ordre physique & moral sont inséparablement unis.

(3) Ce Chapitre prouve que tous les Procureurs de tous les temps & de toutes les contrées du monde, ont constamment eu les mêmes principes, & les conserveront long-temps encore si l'administration n'y met ordre. On a beau les plaisanter sur les théâtres, dans les sociétés, ils ont l'esprit trop bien fait pour se fâcher, & sont les premiers à rire de maître *sangsue*; il en est plusieurs assurément d'une probité intégre, mais cela ne suffit pas pour rassurer sur les dangers de la chicane. Je croirois donc qu'il ne faudroit plus plaisanter ces Mes-

ſieurs, mais les ſurveiller de près & les contenir avec la plus grande fermeté. Eſt-il rien de plus cruellement ridicule que toutes ces écritures dont le ſtyle groteſquement barbare, coûte ſi cher pour ne rien dire, dont tel mot abſolument inutile revient à chaque moment pour tenir ſa place dans la ligne, & conſéquemment ſe faire payer. Pourra-t-on croire quelque jour qu'on ait été obligé de preſcrire pour chaque page de ces étonnantes pieces d'éloquence, le nombre, la hauteur, les intervalles des lignes, & que ces terribles écrivains aient encore trouvé le moyen, malgré de telles précautions, de ſe faire payer des volumes entiers d'une auſſi étrange compoſition. Cette dévorante engeance s'eſt multipliée à un point révoltant dans les villes & les campagnes, & ce n'eſt pas un fléau paſſager comme le ſeroit une irruption ſoudaine de ſauterelles, de hannetons & d'autres inſectes malfaiſans; mais c'eſt un fléau conſtant, toujours renaiſſant parmi nous, on ne peut échapper à ſes ravages qu'en cédant ſans diſpute la plus grande partie de ſa propriété au premier venu qui l'attaquera, plutôt que d'eſſayer de la défendre.

(4) En même-temps que l'on rend & doit rendre hommage aux vrais ſavans qui s'occupent avec ſuccès des connoiſſances les plus utiles, on ne ſauroit, en vérité, ſe diſpenſer de frapper du ridicule cette troupe de charlatans & de petits docteurs, pour leſquels toute explication de la nature paroît n'être qu'un jeu. Cette ſotte prétention à l'omni-ſcience a gagné

nos Provinces, & je doute qu'il y ait jamais eu en Lydie autant de Sociétés de Lettrés que nous en voyons chez nous. Il est même très-peu de nos Dames qui ne s'occupent avec le plus grand succès des plus profondes recherches, & qui ne soient très-excellentes physiciennes, métaphysiciennes, botanistes, chimistes; c'est une vraie merveille d'entendre comment avec de l'air fixe, de l'air inflammable, elles vous expliqueront tout, jusqu'à la cause efficiente des délicieux sentimens qu'elles inspirent. Ce n'est plus avec des vers qu'on peut leur plaire, tout a changé, un homme à bonnes fortunes, qui veut obtenir quelques légeres faveurs, doit au moins se mettre en état de professer un petit cours de physique ou de chimie.

(5) Il est très-probable que l'Auteur n'a eu dans ce Chapitre d'autre but que d'avertir du danger de confondre la vertu avec le devoir. Nous croyons l'observation très-importante pour tout pays où la disposition des esprits est telle que la mode y devient communément la seule régle que l'on consulte; & il ne convient pas d'y exposer la vertu à être traitée comme une affaire de mode qui passe & finit même par ennuyer.

Il est inutile d'ajouter qu'on ne doit faire aucune application de cette critique à quantité d'honnêtes gens qui de bonne foi, en formant de tels établissemens dans leurs terres, ont eu la très-louable intention d'y fonder le regne des mœurs

les plus pures. Ceux-là qui devoient se connoître en intentions jugeront celle de l'Auteur comme il desire qu'elle soit jugée.

(6) Je ne sais trop comment on s'y prendroit pour empêcher qu'il n'y ait foule & embarras dans un court espace où se trouve rassemblé le Peuple de dix Provinces. On ne peut pas non plus mettre le feu aux quatre coins d'une Ville pour en rebâtir immédiatement une autre dont les rues soient larges & garnies de trottoirs, parce qu'il plaît à un faiseur de livres de répéter ce que tout le monde sait, que les rues sont trop étroites. On pourroit tout au plus mettre à profit l'événement s'il arrivoit naturellement.

On se plaint par exemple de la maniere dont nos Peres ont bâti notre Capitale, on trouve très-mauvais qu'ils n'aient pas percé de larges rues avec des chemins sur les côtés pour les gens à pied : mais nous prions ces sages critiques de vouloir bien se rappeller que les Villes & les cabriolets n'ont pas précisément commencé ensemble, & que la Ville telle qu'elle étoit alors, suffisoit à des gens qui n'avoient pas tant d'affaires que nous, & qui ne tenoient pas plus de place dans les rues les uns que les autres. Ceux qui se permettoient d'y aller à cheval, en raison de leur dignité & importance, alloient très-doucement. Il y a tout lieu de croire qu'on avoit bien le temps de se ranger du passage d'un Conseiller de Grand'Chambre quand il s'acheminoit ainsi vers le

Palais. Les charrettes devoient bien s'accrocher quelquefois, mais comme l'allure générale étoit douce, & qu'il n'y avoit personne devant ni derriere qui pressât, tout s'arrangeoit, & les Auteurs du temps qu'on éclaboussoit moins, trouvoient les rues assez larges. Si nos peres eussent pu prévoir que leurs petits enfans dussent en si grand nombre faire fortune & aller en carrosse, je suis assuré, à en juger par tout ce qu'ils ont fondé pour le bien de ceux qui les suivroient, que non-seulement ils auroient élargi les rues, mais que les bonnes gens auroient encore établi un hôpital à chaque carrefour pour les futurs blessés du quartier.

Fin des Notes.

TABLE



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans cette deuxieme Partie.

Fin de la Table de la deuxieme Partie.

